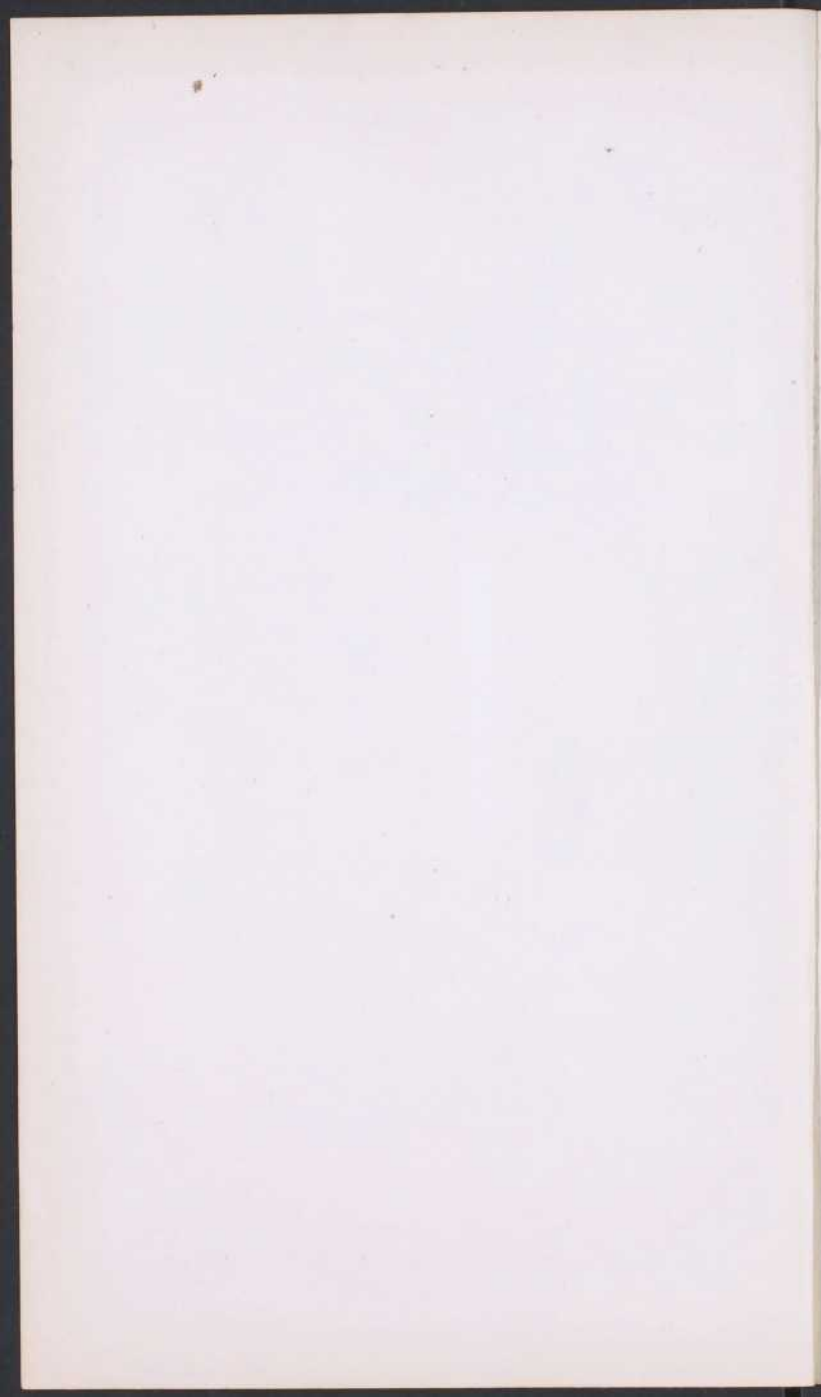


BIBLIOTHEQUE  
SAINT-SULPICE, MONTRÉAL



S245.6

L884 MA



MARIE

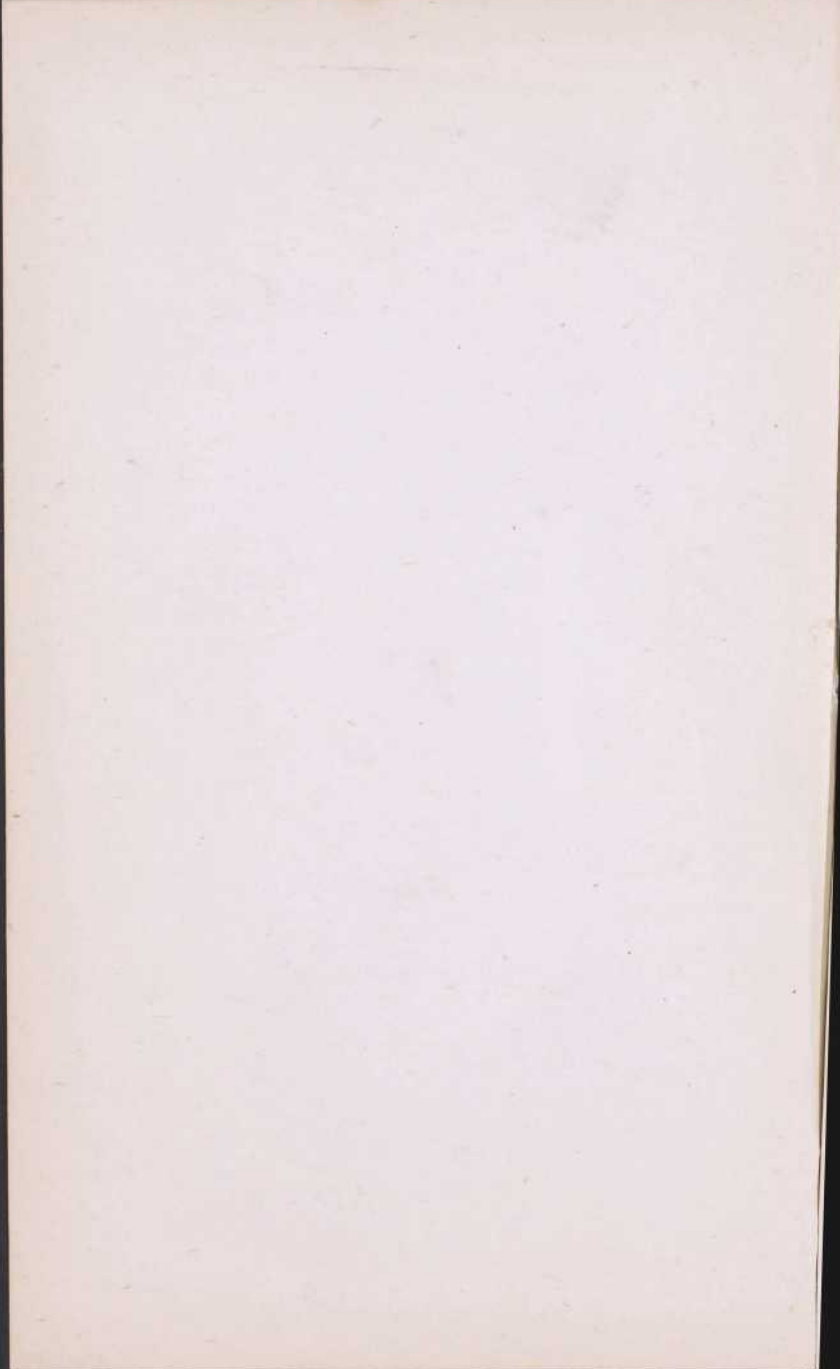
*et le*

Monde Moderne

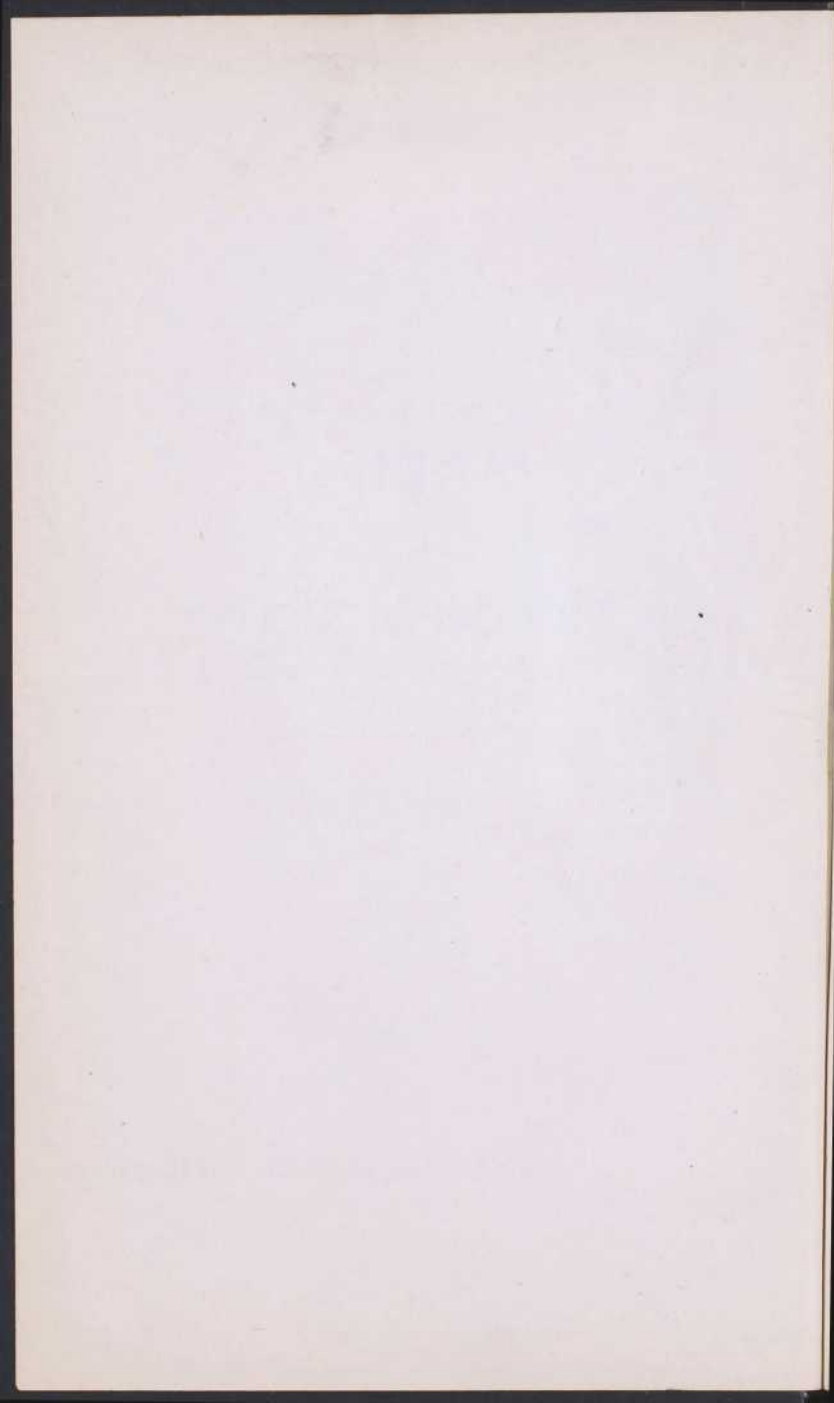
---

DANIEL A. LORD, S. J.

*J. I. C.*



**MARIE**  
**ET**  
**le Monde Moderne**



Daniel-A. LORD, S. J.

# MARIE

*et le*

# Monde Moderne

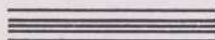
*Traduit et adapté de l'anglais*

BIBLIOTHÈQUE  
SAINT-SULPICE

**Jeunesse Indépendante Catholique**

325, chemin Sainte-Catherine

MONTREAL



DROITS RÉSERVÉS.

BT  
645  
L67  
1946  
F  
1947

---

*Imprimi potest:* Antonio DRAGON, S. J.,  
*Provincial*, 22 mars 1947. — *Nihil obstat:*  
Ernest ROBY, S. J., *Censor ad hoc*,  
21 mars 1947. — *Imprimatur:* Albert  
VALOIS, V. G., Marianopoli, 23 mars  
1947.

## INTRODUCTION

### L'éternel féminin

Lorsqu'il a parlé de l'éternel féminin, l'écrivain moderne s'imagine souvent avoir tout dit sur la femme. L'expression n'a généralement rien de flatteur, car on rapporte presque toujours cet éternel féminin à quelque travers mesquin. Par exemple, cela suppose de la part de l'auteur la conviction que, depuis les jours d'Ève jusqu'aux jours de sa belle-mère ou de la jeune fille qui l'a tout simplement plaqué, les femmes ont conservé les mêmes faiblesses. Le commérage, la sournoiserie, le caquetage incessant, le petit mensonge vil, la parole mielleuse ou fielleuse, la séduction éhontée de l'homme d'une autre, la griffe longue et soigneusement vernie, voilà ce qui constitue l'éternel féminin. On ne saurait dresser signalement plus galant.

Les auteurs se sentent parfois en veine de compliments et alors, d'après eux, le charme et la beauté, l'attrait persistant exercé au plus profond de l'homme, l'instinct maternel et l'art inné de soigner, la grâce et l'affabilité, tout cela fait partie de l'éternel féminin.

Or, personne, à ma connaissance, n'a jamais fait allusion à l'éternel masculin. A part d'être doués

d'une âme immortelle, les hommes n'ont évidemment rien d'éternel. Ce qui signifie peut-être que nos auteurs trouvent les femmes immuables et les hommes éternellement changeants. Ou peut-être tiennent-ils la femme pour cet élément de notre race qui serait stable dans son instabilité, permanent dans son caprice, ferme dans sa faiblesse, constant dans son insconstance même. Je ne sais. Tout ce que je puis dire, c'est que, chose singulière, personne ne semble jamais rapprocher l'éternel féminin de l'éternel masculin.

Eh bien, si mystérieuse que soit sa signification, considérons un peu cette expression, l'Éternel Féminin (que j'écris cette fois avec deux majuscules). Je tiens d'abord à préciser que notre propos ne concerne pas n'importe quelle femme ou simplement quelque femme plus ou moins extraordinaire. Si tel était le cas, je commencerais par une protestation, car je ne pense pas que les défauts d'une femme soient en aucun sens spécifiquement féminins ou proprement éternels. Les femmes sont-elles moins charitables ou plus malveillantes que les hommes ? Les conversations de ces messieurs dans les vestiaires de leurs clubs n'inciteraient guère à répondre affirmativement à cette question. Les femmes parlent-elles plus que les hommes ? L'éternel fâcheux d'Horace, c'est un homme. Il y aurait gros à parier que les hâbleries les plus plates et les plus considé-

rables que n'importe qui d'entre nous ait jamais entendues, ou plutôt subies, ont eu pour auteur et acteur un mâle de l'espèce.

Les femmes sont-elles plus enclines aux potins que les hommes ? J'en doute. En doutent également les jeunes filles qui ont eu la naïveté de croire qu'un homme pouvait les embrasser et ne pas s'en vanter ensuite : elles ont appris à leurs dépens que dans le cas des hommes le baiser et l'indiscrétion vont de pair, comme le jambon et les œufs, l'encre et la plume, le débit et le crédit, le Juif et la synagogue.

Ce modeste ouvrage, je viens de le dire, ne s'intéresse pas à n'importe qui et c'est pourquoi j'écris *Éternel Féminin* avec des majuscules et considère cette expression avec un profond respect. Il s'agit ici d'une femme unique au monde, d'un modèle que l'histoire n'a vu qu'une fois. Sa langue n'était pas indiscreète et, lorsqu'elle parlait, sa parole devenait poésie ; ses ongles n'étaient pas rougis par le sang des victimes des racontars ou par ce vernis emprunté aux griffes des harpies ; elle savait être maternelle sans être possessive, douce sans faiblesse, tendre sans sentimentalité, charmante sans provocation.

A elle seule, entre toutes les femmes, peut-on appliquer en toute révérence et justice l'idée de l'*Éternel Féminin*.

Elle était l'essence même de l'excellence féminine. Elle possédait ce merveilleux pouvoir propre

aux femmes véritablement bonnes et qui élève les hommes des ornières bourbeuses à une hauteur où ils voient les étoiles briller autour d'une tête de femme. Elle était moins une mère qu'une Madone, terme dont les harmoniques et les résonances délicates et subtiles échappent à l'emprise de toute définition. Elle résumait toutes les femmes en une femme glorieuse, avec le charme et la grâce et la beauté et la fascination propres à son sexe. Ainsi répondait-elle parfaitement à l'idéal féminin.

L'histoire montre depuis deux mille ans qu'après son Fils, dont les traits se modèlent sur les siens, personne n'est plus digne qu'elle de porter le qualificatif d'éternel.

Tel est donc l'Éternel Féminin, nulle part plus apparent que dans ce fait: Marie appartient à toutes les races et à tous les âges. La légende ne craint pas d'affirmer que saint Luc a fait lui-même le portrait de Marie du vivant de celle-ci. On prétend que le tableau existe toujours. La légende est peut-être vraie. Cependant, trouvera-t-on étrange que je préfère en douter?

En premier lieu je doute que le Christ ait désiré qu'on fasse le portrait de sa mère. Aucun peintre n'aurait pu rendre justice à ce modèle: le plus grand peintre, et saint Luc n'était certainement pas un maître, n'aurait pu même esquisser à l'aide d'un as-

semblage de formes et de couleurs la profondeur et la sublimité de sa beauté.

Murillo entreprit avec une ferveur confiante une série de toiles splendides qu'il intitula *l'Immaculée Conception*. Ayant terminé, il dut se dire: « Enfin, cela doit lui ressembler. » Absurde présomption! Qui serait capable de représenter sur la toile l'Immaculée Conception? Qui pourrait seulement saisir une ombre de l'âme de la Mère de Dieu? Aucun artiste n'a jamais pu figurer la grâce sanctifiante, encore moins la grâce sanctifiante qui habitait l'âme de la Vierge sans tache.

Abstraction faite de la pure impossibilité de l'exécution, je préfère penser que le Christ n'aurait jamais voulu qu'on fit le portrait de Marie. Son intention était plus sage: Marie ne figurerait jamais sur la toile, mais on tâcherait toujours à la représenter; elle échapperait à l'emprise de tout artiste, mais serait une source inépuisable d'inspiration.

Le véritable artiste se dirait donc: « La Mère de Dieu fut la seule beauté parfaite. C'est elle que je dois peindre. »

Tâche digne d'enflammer le génie. Que fait donc l'artiste? Il réunit les plus belles femmes qu'il ait vues ou connues, ou dont il se souviene, ou qu'il puisse trouver. De telle femme ravissante il copie les yeux, de telle autre les lèvres; à celle-ci il em-

prunte le front pur, à celle-là la délicatesse de son teint; d'autres encore lui offrent la ligne suave d'un nez parfait, ou une grâce virginale, ou la puissante maturité d'une matrone. De tous ces éléments fondus, l'artiste crée une femme composite qu'il nomme Marie. Naturellement, il n'est pas encore satisfait, se rendant bien compte qu'il n'a pas atteint son idéal. Mais son ambition l'a forcé à se surpasser lui-même: il a réalisé un type, mais un type beaucoup plus beau que toute femme de sa race.

Le Christ savait que si les traits de Marie restaient secrets, tout artiste lui attribuerait la beauté la plus caractéristique de son peuple ou de son pays. Eût-on possédé le portrait authentique de Marie, que serait-il arrivé? On l'aurait indéfiniment copié. Tandis que sans lui, l'immuable beauté de la Vierge continue de transfigurer la beauté changeante de tous les âges et de toutes les races.

Ainsi les Italiens ont-ils représenté Marie comme la plus belle des Italiennes; pour les Français, Marie a incarné la Française; les peintres anglais ont trouvé en elle la quintessence du type anglais; les Allemands lui ont donné un caractère allemand et les Japonais eux-mêmes ne lui ont-ils pas attribué les yeux en amande et le teint olivâtre et doux d'une beauté japonaise? Je voyais récemment pour la première fois la *Madone japonaise aux lanternes*: ses traits sont bien japonais; elle est vêtue d'un

kimono et entourée d'anges japonais qui l'éclairent de lanternes indubitablement japonaises.

Le Christ devait être tout pour tous les hommes; Marie fut toute la beauté pour tous les artistes.

Marie est donc l'Éternel Féminin en ce sens que sa beauté est toujours l'idéal de l'époque qui l'aime et l'appelle Mère, plus clairement encore parce que ses vertus sont actuelles à toute période historique. Bien qu'issue d'une lignée terrienne dans une province romaine passablement arriérée, par sa personnalité Marie s'est toujours accordée aux sociétés les plus complexes, aux cultures les plus avancées ou, si l'on préfère, les plus raffinées.

Je n'ai pas la naïveté de croire que les attributs de Marie se retrouvent invariablement dans ces sociétés. Loin de là, hélas! On voit Marie d'un mauvais œil précisément dans ces milieux où l'on méprise son Fils bien-aimé. Elle n'est pas mieux accueillie que lui au sein de ces coteries contrariées par la doctrine qu'il prêche, par la tenue morale qu'il exige, par son regard plein de reproche et d'amour, par la boue qui a souillé son manteau sur les chemins de l'égarement où l'a conduit sa quête des âmes. Ces malheureuses gens oublient que quand le Christ et sa Mère rendent visite ils viennent avec des miracles, comme à Cana. Bref, le Christ n'est pas invité. Rien d'étonnant, alors, que la Mère ne soit point désirée là où le Fils n'est pas bienvenu.

Ce fait lamentable ne signifie nullement que les sociétés les plus évoluées n'ont pas besoin des vertus de Marie. Elle n'a rien d'une Orientale à demi cloîtrée, capable tout au plus de représenter l'idéal d'un peuple pastoral vivant sous la tente aux flancs des collines. Elle est de partout et de toujours. Elle est l'Éternel Féminin. Ses vertus appartiennent peut-être davantage à notre temps qu'à celui-là pendant lequel elle les pratiquait humblement. Elle résume la Beauté totale de la femme. Elle est l'apogée de la féminité.

Elle n'est pas l'Éternel Féminin uniquement en ce sens. Nous savons tous que dans la vie de l'homme il n'existe pas d'influence comparable à celle de la femme. Près des berceaux ou derrière les trônes, sur le caractère malléable d'un enfant ou sur celui d'un homme usé, accablé, la femme exerce une influence extraordinaire. Cela est vrai de toutes les femmes réellement bonnes, et inutile de rappeler de quelle horrible façon cela s'applique aux femmes dévoyées. Or, aucune femme ne surpasse Marie en influence, car après son Fils elle est l'influence la plus puissante que l'humanité ait subie.

Marie est intensément moderne. Nous ne sommes pas le moindre surpris de voir en quelque exposition un tableau représentant la Madone et l'Enfant vêtus à l'euro péenne, tous deux bien plus beaux mais tellement semblables à telle mère et à

tel enfant de notre connaissance. Nous ne nous étonnons pas de ce que les vertus de Marie apparaissent dans la confusion de notre vie moderne avec une fraîcheur et un attrait irrésistibles. Nous nous écrions instinctivement: « Comment avons-nous été aveugles au point de nous en détourner, fût-ce momentanément? Voilà précisément ce qu'il nous faut pour humaniser nos vies, pour ennoblir notre action; voilà ce qui rendra nos travaux plus durables et féconds que ceux de la fourmi, du passereau, de la vedette de cinéma ou des dictateurs. »

Nous autres catholiques, nous aimons Marie d'un amour que nous disons très justement filial. C'est-à-dire, tout simplement, que nous lui sourions comme à une mère et que nous lui témoignons cet amour totalement spontané, instinctif, irraisonné qu'éprouve l'enfant pour celle qui lui a donné la vie. Nous l'aimons parce que nos yeux d'enfants la trouvent belle. Les aspirations les plus sublimes de l'art ne nous donnent-elles pas raison? Nous la chérissons à cause de son innocence; nous sommes fiers d'elle comme tous les hommes dignes de ce nom sont fiers de leur mère que leur orgueil aimant pare de toute vertu.

En outre, nous autres catholiques, nous avons recours à Marie comme à une puissante amie et protectrice. Nous n'oublions jamais que grâce à elle le Christ a avancé l'heure de son premier miracle.

Nous nous souvenons avec émotion que, peinée de l'embarras des jeunes époux de Cana, Marie s'employa aussitôt à leur épargner une pénible humiliation. Et nous aimons nous redire que le Christ acquiesça volontiers à la demande voilée de sa Mère et inaugura sa vie publique par un miracle, lequel, pour parler un langage tout humain, ne figurait pas sur la liste.

Le fondement de la dévotion catholique à Marie pourrait s'exprimer par le syllogisme que voici: on ne conçoit pas qu'une mère néglige ses enfants; or, nous sommes les enfants de cette aimable Mère, nous sommes donc toujours présents à son esprit et à son cœur. Puis notre raisonnement avance d'un pas: de tous ses enfants le Christ est l'ainé; il éprouve envers sa Mère une reconnaissance et une gratitude à la fois humaines et divines. Comment donc pourrait-il repousser les intercessions de sa mère en faveur d'autres enfants moins dignes, tristement nécessaires et qui sont aussi ses petits frères et sœurs à lui?

O merveille d'une Mère idéale que nous pouvons aimer! O gloire d'une puissante médiatrice quêtant auprès de son divin Fils les grâces dont nous avons toujours un si pressant besoin! Mais il nous faut plus encore, il nous faut un modèle de vie. Et de nouveau Marie prend place en nos existences. L'imitation généralisée de sa vie vaudrait à notre temps le bonheur et la paix et la sécurité, car dans cette vie

admirable nous voyons la réalisation parfaite de l'enseignement de son Fils. Nous n'hésiterons donc pas à affirmer que, après le Christ, Marie est la réalité la plus indispensable au monde moderne.

Il y a peu de temps je recevais une lettre troublante. En voici la substance: « Je ne vois pas la place de Marie dans la vie du jeune homme ou de la jeune femme d'aujourd'hui. » D'une évidente sincérité, mon correspondant avouait son intention de se vouer au service du Christ. Nulle cause que celle du Christ ne le sollicitait.

« Mais, continuait-il, que vient faire Marie dans ma vie? Oh! certes, je puis la prier et l'aimer comme, par exemple, un homme distrait et très affairé aime sa mère. Je lui manifeste volontiers des égards respectueux et affectueux, comme encore l'homme d'affaires préoccupé envoie des roses à sa vieille maman ou lui offre un manteau de vison; mais comme lui dans son attitude envers sa mère, je trouve que Marie n'a guère de rapports avec ma vie active. Sa vie, sa personnalité sont d'un tout autre ordre, et par quelle pieuse affection prétendrais-je l'imiter? Ma franchise vous offense peut-être, mais en toute sincérité je ne conçois pas le rôle de Marie dans la vie, tout entière vouée à l'action, de l'homme ou de la femme d'aujourd'hui. »

J'admire toujours l'honnêteté et la sincérité; mon correspondant possédait ces deux qualités. Quant

à être offensé, c'est un privilège émotif dont je m'efforce de me passer. J'étais quand même inquiet, d'autant plus que l'auteur de ces lignes était un jeune séminariste, un futur prêtre. Chose certaine, son cas n'était pas et n'est pas isolé.

Durant la saison de 1938-1939, une nouvelle pièce prit l'affiche sur le Broadway dont le sujet était la vie de Marie après la mort du Christ. La vedette qui tenait le rôle principal avait naguère créé celui d'une prostituée peu ordinaire. Mais une surprise plus vive encore attendait le public, l'auteur ayant fait de Marie la mère d'une famille nombreuse, en proie à tous les soucis de cette condition. Dans la pièce, si Marie ne doutait pas que son premier-né ne fût un génie, elle se sentait incapable de le comprendre. A cette époque, d'ailleurs, personne ne le comprenait. Elle avait de plus la conviction qu'il n'était pas ressuscité. « S'il était ressuscité, se plaignait-elle, il serait certainement venu me voir. »

Je note en passant que saint Ignace a beaucoup mieux compris la nature humaine et la divine générosité. Au sujet du fait que les évangélistes ne mentionnent pas d'apparitions du Christ à sa mère après la résurrection, il dit tout simplement: « Qu'est-ce que cela prouve? On ne saurait douter que le Christ ne soit apparu à sa Mère. Il se devait d'apparaître en premier lieu à la seule personne au monde qui lui

avait été vraiment fidèle toute sa vie durant. Il ne l'aurait pas abandonnée à son deuil, après avoir changé le tombeau en victoire. En récompense de sa fidélité au Calvaire, il convenait qu'elle partageât avec lui la joie de Pâques. »

L'auteur des *Exercices spirituels* — base de la plupart des retraites modernes — note que les évangélistes observent une extrême discrétion au sujet des relations de la Mère et du Fils. Le Christ a choisi d'abriter dans la quiétude d'une vie cachée les quelque trente ans qu'il vécut en l'intimité de Marie. Autant les évangélistes ont respecté le secret de ces années d'amour maternel et de vénération filiale, autant ont-ils respecté le secret de la réunion chez Marie après la résurrection.

Il y a des occasions où un tiers ne se sentirait qu'un lourdaud importun. La réunion de Marie et de son Fils après la résurrection est de celles-là. Cette rencontre était tellement sacrée, tellement personnelle, tellement intime que les évangélistes n'osèrent s'y introduire, et nous avec eux, en indésirables témoins. Les chroniqueurs ont jugé que, pour qui connaît son amour pour sa propre mère, il allait de soi que le Christ aimait assez sa Mère pour accourir à elle et la rassurer dès l'aube de Pâques.

Ceci dit, revenons à notre dramaturge. Les éloges de la critique attirèrent l'attention sur la pièce où

apparaissaient Marie et sa famille; puis, l'opinion catholique, très partagée, se mit de la partie. Une violente polémique s'engagea dans une grande revue catholique et enfin la pièce mourut de sa belle mort, heureusement sinon paisiblement.

Entre temps je songeais avec peine que l'auteur était une catholique, diplômée d'un couvent catholique.

Un séminariste se disait incapable de faire place à Marie dans la vie sacerdotale à laquelle il aspirait; une catholique, élevée dans l'Église, falsifiait radicalement la personnalité de Notre-Dame. J'en étais bouleversé. Il fallait, me sembla-t-il, que quelqu'un élève la voix, non pour défendre Marie, puisqu'elle n'a que faire de nos plaidoyers, mais du moins afin de définir sa place dans le monde moderne. Ne serait-il pas horrible qu'une fausse Marie remplace celle dont la beauté fit descendre Dieu du ciel? Quelle perte irréparable si Marie disparaissait de la scène contemporaine!

C'est pourquoi, en 1939, durant les cours d'été d'Action catholique, je décidai de prendre Marie comme sujet de mes conférences, desquelles j'ai tiré les chapitres qui vont suivre, les espérant de quelque utilité.

Ce recueil aurait pu porter une demi-douzaine de titres différents: « La modernité de Marie », ou « Marie parmi nous », « La Vierge de notre temps »,

« Marie aujourd'hui et toujours », etc. En tout cas, l'idée générale eût été la même: nous devons prier avec insistance la Mère de Dieu, c'est-à-dire l'Éternel Féminin, de revenir parmi nous, vu notre pressant besoin de ce qu'elle a donné à son propre temps.

Les vertus de Marie valent pour les métropoles comme pour la province. Son sens si juste des valeurs essentielles remettrait la Bourse sur pied; sa claire appréciation des vérités fondamentales apporterait un peu de cohérence et de logique aux cours de ces universitaires férus de faits innombrables dont ils ne savent que faire. Les femmes découvrirait que son type de féminité ne passe pas de mode avec la coiffure de l'année et qu'il n'est point nécessaire de se ruiner pour être aussi à la page qu'elle. Les hommes trouveraient en elle la force qu'ils exigent avec tant d'inconséquence de faibles femmes et ce calme disparu de nos existences fiévreuses, cette pureté si suave après les compromissions de la vie et cette inspiration aussi haute qu'une étoile et aussi intime qu'une main aimée autour d'un bras rompu, épuisé.

Marie est morte depuis près de deux mille ans. Qu'est-ce à dire? Elle participe à la permanence du Christ et de son Église. Nous levons les yeux au ciel et la voyons nous sourire avec une affection qui réunit l'Église triomphante à l'Église militante;

agenouillés devant sa statue nous nous sentons pressés entre ses bras tendres et chaleureux.

Mais Marie vit de mille autres manières. Elle demeure en chaque bonne mère qui étreint son enfant et voit en lui le frère du Fils de la Vierge. Les traits de Marie resplendissent sur les beaux visages des jeunes filles pures de toutes les races. Son exemple diminue l'animalité de l'homme et le rend plus conforme au Fils de Dieu. Des foyers sont fondés sur des plans dressés par les anges et parfaitement exécutés une fois pour toutes à Nazareth, grâce à l'amour agissant de Marie. On honore la pureté à cause de la fraîche et blanche flamme de l'Immaculée Conception. Et malgré le mépris du païen pour toute espèce de faiblesse et sa promptitude à tirer avantage de tout être dépendant, nous crions encore en présence du danger: « Les femmes et les enfants d'abord! », parce que nous n'avons pas oublié la Vierge et l'Enfant.

Le protestantisme a pu bannir de ses églises la statue de Marie; n'empêche que des millions de jeunes hommes et de jeunes femmes recherchent la conformation à Notre-Dame; les Juifs ont beau avoir renié la Juive par excellence, par elle le judaïsme n'en exerce pas moins son influence la plus puissante sur les Gentils. La modestie féminine est souvent l'objet des plaisanteries les plus sales ou le prétexte de spectacles licencieux, mais contemplée dans

la vie de Marie et reflétée sur son visage, la vertu devient pour la femme le joyau le plus désirable.

En bien des maisons la photographie de quelque étoile du cinéma ou de quelque femme dévoyée et célèbre par ses dévergondages remplace désormais au mur l'image de Marie; pourtant, l'authentique artiste se tourne encore vers elle en qui il trouve et son inspiration la plus haute et son sujet le plus noble. Il s'épuisera toujours à le peindre, l'Éternel Féminin que nous ne pourrons jamais oublier, tout en sachant bien que son image la plus ressemblante provient des touches divines de la grâce sur la toile immortelle de l'âme humaine.

Aucun écrivain ne peut parler de Marie sans un profond sentiment d'humilité, car rien de ce qu'il écrira d'elle ne sera à la hauteur; sa pensée trébuchera, son expression appellera le lieu commun. Quant au lecteur, il doit s'approcher des livres qui parlent d'elle comme d'un sanctuaire mal construit, laid peut-être, où malgré tout l'on vénère à genoux celle qui y est honorée.

Oui, il eût fallu qu'une main autrement plus digne que la mienne écrivît ces brefs essais sur Marie. Pourtant, en raison de leur sujet et quelle que soit la valeur de leur traitement, ils méritent d'être lus pieusement. Rendre Marie plus intelligible aux esprits modernes, même si je suis le plus indigne de ses fils, telle est ma seule excuse d'entreprendre l'im-

possible. Je ne peux que souhaiter que Notre-Dame prenne enfin sa place prédestinée parmi les enfants de Dieu plongés dans un monde en proie à toutes les concupiscences, souvent troublé, toujours inquiet, dangereusement désaxé, follement ballotté et terriblement égaré.

Au premier chapitre de l'histoire de l'humanité, la mère des hommes présente à Adam le fruit défendu. Dieu avait interdit à son fils et à sa fille de manger de ce fruit. Pourquoi fallut-il qu'ils en mangeassent ? Le Paradis abondait de toutes sortes de délices. Hélas ! c'était une main chère qui se tendait vers Adam. Ce premier péché fut sans aucun doute une désobéissance et non pas, comme tant de modernes le soutiennent, un péché de luxure. Malgré l'amour infini de Dieu, malgré le commandement formel de Dieu, Adam céda à la tentation et se plongea dans le malheur et nous avec lui. Aujourd'hui, comme à l'aurore du christianisme, une femme admirable nous présente le fruit béni de ses entrailles. Beaucoup l'ont aimée, ont tendu les bras vers elle et saisi sa main secourable. Beaucoup ont accepté d'elle son divin Fils. Combien ont essayé de rallumer les cendres froides de leur amour à la flamme ardente qui la consume ! En l'imitant un tant soit peu et en servant le Christ comme elle l'a servi, combien ont trouvé le pur amour, le bonheur immédiat et l'éternelle sécurité !

C'est avec un sentiment de quiétude et de reconnaissance que nous entreprenons ce travail sur Marie et le monde moderne. La tâche de l'écrivain est vraiment assez simple: quoi qu'il écrive et de quelque façon qu'il le fasse, Marie, son sujet, en demeure constamment l'aimable et gracieux auteur. Et les âmes seront les pages du livre qu'elle écrit.

Mois du Rosaire, 1939.



## CHAPITRE PREMIER

### La femme en Marie

Tout homme le moindrement au fait de l'histoire ou qui n'aurait qu'effleuré les secrets de la nature humaine comprend pourquoi le Christ fut haï et persécuté par ses contemporains et pourquoi il l'est encore aujourd'hui.

Les anciens Grecs repoussèrent de leur sein l'homme qui, de leur propre aveu, était sans contredit le plus sage et le plus juste. « Pourquoi, s'indignaient les plus rassis de leurs concitoyens, pourquoi voulez-vous exiler Aristide? N'est-il pas votre ami à tous et le serviteur désintéressé de l'État? — Nous ne voulons plus le voir, répondirent cyniquement les autres, parce que nous sommes las de l'entendre appeler le Juste. » Réponse qui est demeurée l'argument traditionnel des foules et des majorités jusqu'à nos jours.

Les réformateurs sont notoirement impopulaires pour cette raison que la plupart des gens ne veulent point changer ni qu'on les change. Certes, ils ne s'aiment guère tels quels, mais qu'on songe seulement à les transformer les met hors d'eux-mêmes. Aussi les réformateurs sont-ils aujourd'hui comme hier objets de ridicule et d'aversion. Ils s'apparentent, aux yeux de beaucoup, à ces Puritains de la caricature, guin-

dés sous leurs tuyaux de poêle, figés dans leur hautaine maussaderie de trouble-fête que le péché et les abus laissent indifférents mais qui prennent un ignoble plaisir à gâter la joie des autres.

D'autre part, l'humanité a toujours manifesté un goût étrange, plus souvent étalé que dissimulé, pour les drôles et les canailles. Nos chansons de gestes célèbrent à l'envi les exploits douteux et romanesques de héros du calibre d'Arsène Lupin et les corsaires figurent plus avantageusement dans notre littérature que les saints pénitents. Même un Néron, entrevu à travers la fumée de Rome incendiée, couronné de feuilles de vigne et pinçant sa lyre, apparaît à d'aucuns comme un assez bon drille.

Or, le Christ fut un homme juste et, partant, un vivant reproche à l'injuste et un blâme pour le pécheur. Réformateur par excellence, il venait rebâtir un monde décrépît, épuisé, hargneux, désorienté, désaxé. Il voulait remouler dans une forme neuve et magnifique la nature humaine elle-même qui depuis trop longtemps se modelait sur Satan. Il voulut, lui, la remodeler sur Dieu.

Mais Jésus n'était pas un futile prêcheur de belles utopies auxquelles on pouvait prêter momentanément une attention amusée pour s'en détourner ensuite avec un haussement d'épaules. Ses apologues n'étaient peut-être pas sans ressemblance avec les fables du vieil Ésope, mais leur morale indiquait des choses à faire et des gestes à poser, si difficiles qu'ils parussent aux auditeurs. Jésus était poète, mais la substance de sa poésie était une loi nouvelle qui de prime abord apparaissait trop ardue, trop exigeante et par trop contraire à la conscience accommodante

et charnelle de la plupart. Cette poésie ne plut guère, on en prit ombrage et on murmura.

Il en résulta que le Christ se fit des ennemis dont les rangs ne cessèrent de grossir avec les siècles. Puisqu'il avait l'audace de proclamer des principes moraux d'une si austère rigueur, ceux dont ils gênaient le confortable péché haïrent l'auteur de cette intolérable morale.

En voilà un, se disaient-ils, qui prend la morale au sérieux. Il semblait croire vraiment que la virilité se peut garder pure, que des hommes entreprenants doivent rester honnêtes et qu'il faut remplacer la vengeance par le pardon. Étrange lubie, il enseignait qu'en raison d'une certaine loi morale on doit s'abstenir de jeter le moindre regard de convoitise sur une jolie femme. Et non seulement exigeait-il du riche qu'il respectât l'humble bien de son voisin pauvre, mais il lui demandait encore de donner son manteau à l'étranger indigent. Et, pour comble, il déclarait avec une tranquille audace qu'il faut aimer ses ennemis.

Comme aujourd'hui, on cria à l'extravagance et à la folie.

Puis le Christ eut affaire aux réalistes endurcis de tous les âges. Il essaya de les délivrer des évidences pratiques et des axiomes en lesquels ils s'enfermaient; il leur parla de l'âme et de valeurs impondérables. Il ne se souciait que du royaume des cieux alors que le simple bon sens vous mettait en possession du royaume de la terre. Ils ne le lui envoyèrent pas dire et traitèrent de simples d'esprit leurs contradicteurs. « Comme tout homme sensé, dirent-ils, nous ne croyons que ce que nous voyons.

Les objets qu'on ne peut toucher, palper, flairer, goûter, évaluer ne nous intéressent pas. Nous sommes des hommes d'affaires positifs; nous admirons les nobles utopies du Christ sans tout de même penser que son système résisterait à l'examen d'un comptable, d'un procureur de la couronne, d'un capitaine d'artillerie, à la vérification objective d'un conseil de direction ou à l'épreuve du laboratoire. »

A l'instar du rationaliste dans le *Miracle du Père Malachie*, ils vous défient de leur montrer le Saint-Esprit.

Pour de tels hommes le Christ a toujours été une énigme, une farce ou un objet de contrariété. Son enseignement est plein de balivernes miraculeuses. Que voulez-vous qu'on fasse de ce charabia sur le royaume des cieux quand on possède les royaumes terrestres? Avec une sublime simplicité, le Christ affirme que toutes les puissances de ce monde, tangibles et mesurables, ne valent pas dans la balance une seule âme humaine, intangible, invisible et spirituelle. Il persiste à parler des vertus comme de réalités concrètes telles que les navires de guerre, les mines, les débentures et les dividendes. Il semble penser que les jugements de l'histoire et des conducteurs de peuples importent bien moins que celui d'un Dieu que personne n'a jamais vu.

Tout cela, c'est de la bouillie pour les chats aux yeux du réaliste positif, assis à son bureau, debout sur la passerelle de commandement d'un vaisseau de ligne ou penché sur son microscope. Oh! certes, le Christ était un grand homme, ils l'admettent volontiers. Mais quel piètre psychologue!

Évidemment, si la grâce s'éprouvait comme un choc électrique, notre réaliste s'y arrêterait peut-être; si le pardon des péchés déterminait un effet visible à la manière d'une ondulation permanente ou d'un habile massage, ou encore comme le lavage d'une automobile, le passage au jet de sable d'une façade, on lui reconnaîtrait peut-être quelque réalité. Si le royaume de Dieu arrivait à grand renfort de flottes de guerre ou de marines marchandes, s'il était le fait des généraux, des représentants du commerce et des journalistes, on le prendrait peut-être au sérieux.

Chaque époque de l'histoire a eu son petit groupe d'hommes pour qui le Christ n'est qu'un impertinent intrus. Malheur à qui se met dans le chemin de ces usurpateurs d'autorité. Parmi eux quelques grandes figures ont exercé une immense emprise jusqu'à ce que la mort les rejetât dans la fosse commune de l'histoire. Le plus souvent ils ne pèsent pas gros, et ce n'est qu'à force de fanfaronnade qu'ils impressionnent les gens de leurs patelins. Petits ou grands, importants ou risibles, ils n'endurent aucune ingérence, ni de la part de Dieu ni de la part des hommes. Que Jésus affirme l'universalité de son autorité dans le temps et dans l'espace, et leur rage frénétique l'attaque avec une folle incohérence ou lance contre son Église et ses disciples des persécutions insensées.

Ils veulent s'enrichir, et vite; que Jésus essaie seulement de leur nuire! Ils veulent le pouvoir, et pour toujours; si le Christ est le moindrement intelligent, il s'effacera. Ils veulent conduire une nation à la guerre ou séduire une jeune fille; que le Christ fasse place nette, cela vaudra mieux pour Lui.

Nous en avons tous connu de ces hâisseurs du Christ, car ils s'échelonnent d'un bout à l'autre de la société, depuis l'entourage familial jusqu'aux plus hautes fonctions de l'État. Tous ils sont comme rivés à leurs passions. Ils prétendent gravement que l'enseignement du Christ constitue une véritable insulte à la critique scientifique; ils se débarrassent de quiconque leur dénie le droit d'agir à leur guise; leurs rivaux, ils les écrasent, et le juste, qui les condamne par sa simple présence, leur est intolérable.

Cependant, tout cela n'explique guère la raison ou le but des insultes continuelles faites à Marie. D'un autre point de vue, la question ne présente aucune difficulté: Marie est si proche de Jésus que toute attaque contre lui l'atteint elle aussi. On pourrait dire ceci encore: lorsqu'une haine clairvoyante veut atteindre au point le plus sensible l'être détesté, elle le frappe en la personne de sa mère. Mais ces analogies ne rendent pas suffisamment compte des attaques dont Marie est l'objet de la part de gens qui prétendent aimer et servir le Seigneur. N'ayant pas lieu de s'en vanter, le protestantisme moderne conserve généralement un silence discret au sujet de l'attitude haineuse et stupide de ses fondateurs du XVI<sup>e</sup> siècle envers Marie. Qu'importe, l'histoire est là. Les premiers chefs de la Réforme écumaient littéralement à la seule mention du nom de Notre-Dame et les ravages des révolutionnaires protestants ont laissé des traces irréparables. Les statues de la Vierge, ses autels, ses sanctuaires ont été mutilés, détruits, ruinés. Sans relâche les hérétiques ont chassé Marie des contrées protestantes comme une peste mortelle.

Knox, Calvin et Cranmer haïssaient Marie d'une haine virulente. Dans leurs esprits tortueux avait pris naissance, Dieu sait comment, cette idée qu'une preuve d'amour pour le Christ était d'outrager en paroles et en actions la femme qui lui donna la vie et trente ans de parfait amour. Comme si l'on prouvait son affection à quelqu'un en lapidant sa mère! Je doute que l'histoire rapporte un autre exemple d'un zèle à ce point égaré par une fidélité aussi perversie.

Le protestantisme contemporain est en général plus délicat et plus diplomate. Certes, aucun bon prédicant évangéliste ne manquera à l'occasion de lancer quelque trait acéré à Marie. Ainsi, dans l'une des principales églises baptistes d'une ville que je ne nommerai pas, un pasteur disait à peu près, afin de prouver par l'épisode des noces de Cana que le Christ faisait peu de cas de sa Mère: « Quand elle lui demanda un miracle, Jésus la rabroua et lui signifia de se mêler de ce qui la regardait. Tels étaient ses sentiments envers Marie. »

Je tiens d'un auditeur que le sermon se termina sur ces mots. Après quoi, un membre de la congrégation reprocha non sans quelque rudesse au pasteur d'avoir tronqué le récit évangélique. Si le Christ envoyait promener Marie, n'est-il pas curieux qu'il ait accompli sur-le-champ le miracle demandé? La seule chose à retenir de cette anecdote insignifiante est que le pasteur n'aimait pas Marie et préférerait que le Christ, comme un fils dénaturé, la détestât également.

Cependant, à l'instar du monde païen, le protestantisme contemporain fait comme si Marie n'avait

jamais existé. Il est excessivement rare qu'on la mentionne du haut des chaires de la Réforme. On l'ignore, c'est une mode généralisée que de l'ignorer. Vous auriez beau fouiller que vous ne trouveriez pas beaucoup de titres concernant la Vierge dans les fichiers des bibliothèques neutres. Les revues féminines, qui affectent souvent un esprit protestant, ne font guère souvent allusion à Marie. Oh! à Noël, leurs couvertures reproduisent bien, parfois, quelque Madone; mais, en mai, ce sera tout aussi bien Flore, déesse du printemps, que Pan jouant avec des nymphes au milieu d'une verte prairie!

Pas de place pour la Vierge non plus dans la liste des héroïnes de l'histoire et des femmes célèbres du passé. Et l'on voit au résultat de certains concours que les femmes choisies comme les plus remarquables de notre temps n'offrent pas la moindre ressemblance avec Marie.

Il y a quelques années je trouvai par hasard dans une grande revue féminine un poème sur Marie, « la drôle de Marie », selon les mots de l'auteur. La Vierge de ce poème était une femme singulière, tout à fait différente de son entourage et que nos contemporaines n'eussent pas moins jugée étrange.

Je préférerais ne dire qu'un mot des infamies que réservent certains rationalistes et athées à Marie, leur proie de prédilection. J'ai eu entre les mains des brochures bourrées d'obscénités à propos de Notre-Dame; j'ai parcouru les ouvrages d'athées et de communistes français qui faisaient de Marie une prostituée et de son Fils un bâtard; j'ai lu les critiques sarcastiques des rationalistes qui prétendent prouver que Marie n'était pas vierge et ne pouvait

même pas nommer le père de son Fils; j'ai même vu un tableau blasphématoire intitulé *l'Orgie de Cana* et représentant en des poses lascives Jésus et Marie ivres-morts. Et j'ai déjà parlé de cette pièce jouée à New-York et dont l'auteur, une catholique, déniait à Marie sa virginité, sa foi en la divinité de son Fils et toute intelligence véritable de la mission de celui-ci.

Eh bien, j'avoue franchement que tout cela m'est inintelligible. On comprend que des hommes s'en prennent à un homme, même au Fils de l'Homme; mais il est renversant qu'une femme soit l'objet d'une telle somme de cruauté. Il me semble que les chrétiens de toutes les confessions devraient trouver convenable que la femme la plus proche du Christ soit parfaite entre toutes les femmes. Les rationalistes eux-mêmes, qui professent tant d'amour pour les hommes, ne devraient-ils pas être moins empressés de priver l'humanité du front impeccable et des mains aimantes de Marie? Si, à moins d'être anormal, on ne lapide pas de sang-froid une femme, comment peut-on alors jeter à la face de la plus belle et de la plus exquise des femmes l'ordure et la boue?

Le fait que la Vierge a été à ce point insultée et bafouée m'a toujours stupéfié. J'y vois une raison de plus de prolonger notre contemplation de celle qu'on appelle la sainte Vierge. Ai-je raison d'affirmer qu'elle est nécessaire à notre temps? Y a-t-il vraiment quelque chose d'absolument remarquable en cette femme qui, plus que tout être humain, a influencé l'histoire?

Avant de considérer Marie elle-même, il importe de bien établir l'essentielle parenté d'où elle tient

son caractère unique. Et pour cela nous ferons un long détour, un détour qui nous amènera à Mount Vernon.

Rares sont les Américains qui un jour ou l'autre ne font pas ou ne désirent pas faire le pèlerinage de Mount Vernon, où l'on vénère la mémoire de Washington. La maison est pieusement conservée telle qu'il la quitta; les pelouses, admirablement entretenues, semblent du même gazon qu'il foula.

Après tant d'autres, j'ai vu à Mount Vernon les chaises sur lesquelles il s'asseyait et les lits dans lesquels il reposa, sa vaisselle, ses vêtements et la robe de chambre dont il s'enveloppait, les soirs d'automne trop frais. On conserve même son dentier, ce dentier mal fait auquel, nous le savons maintenant, il devait son faux prognathisme et le pli extraordinairement sévère de sa bouche.

Personne n'habite plus Mount Vernon, mais le souvenir de celui qui y vécut anime encore les lieux comme une présence.

En France, le voyageur retrouve le même respect pour tout ce qui touche à Napoléon. Une pieuse vénération a conservé le bonnet et la robe de nuit de Bonaparte, de même que ses vêtements d'apparat et sa couronne. Sa grande cuvette est toujours là comme s'il venait d'y laver ses mains sanglantes d'homme de proie. Ses meubles n'ont guère changé de place. Ses carrosses semblent attendre leurs attelages pour rouler vers quelque bataille en miniature, et les cartes qu'il mêlait le soir devant Joséphine. Et le tapis légèrement usé ne porte-t-il pas la trace de ses nerveuses allées et venues ?

Point n'est besoin d'être grand clerc pour comprendre pourquoi on attache tant de prix aux objets conservés à Mount Vernon ou à Malmaison. Ce n'est certainement pas à cause de leur haute valeur artistique. Loin de là! La plupart des meubles sont bien ordinaires et beaucoup réellement affreux; les vêtements évoquent une mascarade et les carrosses, on a des crampes rien qu'à les voir. Et un dentier n'a rien de très esthétique, n'est-ce pas? Pourquoi ces souvenirs sont-ils à ce point précieux si ce n'est parce qu'ils viennent de personnages chers au peuple, parce que ces objets sont intimement liés à la mémoire d'hommes à qui nous reconnaissons tant devoir?

Cette parenthèse n'impose-t-elle pas d'elle-même certain rapprochement? N'est-il pas superflu d'insister? Marie n'est-elle pas de toute évidence et précieuse et sacrée et chère? Rien, personne ne fut jamais si proche du plus grand héros de l'histoire, le Sauveur de l'humanité.

Si donc les souvenirs de nos grands hommes nous passionnent à ce point, si nous gardons précieusement le premier phonographe d'un Edison, les éprouvettes d'un Pasteur, le scalpel d'un Lister, telle missive d'un Dickens ou d'un Balzac, telle bague de Marie Stuart, nous est-il nécessaire d'exposer minutieusement les motifs de la suprême vénération chrétienne envers Marie?

Il ne nous reste pas un seul meuble ayant appartenu à Jésus, mais nous savons que durant sa bienheureuse enfance les bras de Marie furent son seul berceau. Nous n'avons jamais vu le lit sur lequel il dormait, mais nous savons que petit enfant il reposa

sur le sein de Marie. Le corps de la Vierge est infiniment précieux qu'un Fils divin toucha tant de fois. Quel coussin serait aussi sacré que l'épaule sur laquelle s'appuyait la tête lasse de Jésus ? Quel bâton vaudrait la main qui guida ses premiers pas ?

« Voici donc, nous disait le guide ennuyé de reprendre indéfiniment le même boniment, voici donc Mount Vernon, demeure chère au cœur de tout Américain, parce qu'elle fut celle du libérateur de notre patrie. »

Eh bien, neuf mois durant, Marie fut l'unique demeure du divin libérateur de l'univers. Les Juifs combattirent jusqu'à la mort pour le tabernacle où resplendissait jadis l'ombre de la présence de Dieu ; oui, mais Marie, elle, fut le tabernacle du Christ parmi les hommes, le temple vivant du Verbe incarné.

Plus proche de lui qu'aucune créature, elle fut sa Mère et sa fidèle servante. Jeune maman, elle fut la compagne de ses jeux. Ses bras entourèrent Jésus d'une tendresse infinie et il dormit ses premiers sommes pressé sur le sein maternel.

Notre attitude envers le Christ détermine notre attitude envers la sainte Vierge. Si l'on honore et si l'on aime le Sauveur, tout devient par le fait même précieux qui le touche de près. Puisque la maternité de Marie suppose avec le Christ une intimité supérieure à tout contact, notre attitude envers elle ne souffre pas de discussion.

Depuis les bergers de la Nativité et les mages de l'Épiphanie jusqu'aux bourreaux du Calvaire et aux spectateurs de l'Ascension, d'innombrables personnages ont passé dans la vie du Sauveur. Et pourtant il ne dépendit d'aucun d'entre eux. Il était le créateur

de leur nourriture même comme de celle qu'on lui offrait, soit en tant qu'auteur de l'univers, soit en tant que thaumaturge du sermon sur la montagne.

Le diable lui-même le pressentait. « Commandez que ces pierres deviennent des pains », insinua le tentateur, se doutant bien que les cailloux obéiraient à son verbe dominateur. Jésus pouvait bien manger le pain pétri par le boulanger du village ou par la belle-mère de saint Pierre sans pour autant dépendre d'eux.

Nous autres, nous ne saurions nous passer de l'affection et de la sympathie de nos amis, tandis que le Christ abandonné par les siens rentra en lui-même où habitait l'Esprit Saint, le Consolateur, et, levant les yeux du haut de la montagne, il rencontra le regard approbateur de son Père.

Le Christ ne dépendit de personne sinon de Marie. Là encore éclate le caractère unique de la personnalité de la Vierge. Sans même nous demander pourquoi ou comment, nous savons que le Christ dépendait d'elle pour les grandes comme pour les petites choses, tant sur le plan des insondables desseins de Dieu que dans l'ordre des rapports d'un enfant à sa mère.

Rappelons-nous que Marie ne répondit pas tout de suite à l'ange de l'Annonciation. La réalisation du plan divin tout entier dépendit de l'issue de ces quelques secondes chargées d'éternité. On peut presque se représenter la deuxième personne de la Sainte Trinité attendant au seuil des cieux avec le Père et l'Esprit Saint la réponse décisive.

Sur le *fiat* bienheureux de la Vierge, le Verbe se fit chair. A-t-on besoin d'un biologiste pour savoir

la dépendance totale assumée par le Christ à ce moment ? Il était devenu l'enfant à naître qui reçoit toute vie des entrailles de sa mère. Sujétion absolument incomparable ! Cependant le Christ daigne l'accepter de la femme qu'il avait élue pour être sa mère.

Après neuf mois de cette pitoyable dépendance, le Christ est né. Bien qu'il soit Dieu, il a pris la forme d'un enfant. Il se nourrit au sein très pur de sa Mère et il frissonne loin de la douce étreinte maternelle. Et il se force à attendre qu'elle le couvre de chauds vêtements et il tend les lèvres vers le breuvage qu'elle porte à sa bouche.

Il est stupéfiant de penser que le Créateur de l'univers ait voulu tout recevoir d'une mère. C'est inouï, mais combien révélateur aussi de l'importance primordiale de Marie !

L'édit cruel d'Hérode brandit une épée menaçante au-dessus du corps sans défense de l'Enfant Jésus. Lui qui aurait pu appeler à son secours des légions d'anges préfère confier sa sécurité à la rapidité de la fuite de Marie. Prenant son Fils entre ses bras, seul asile de Jésus, elle fuit l'ombre funeste de l'épée royale et gagne à travers les périls du désert la lointaine Égypte.

Telle est l'histoire sans pareille de la sujétion d'un Dieu à l'une de ses créatures. C'est Marie qui préside à l'éducation, à la croissance en sagesse de Jésus ; c'est elle qui lui enseigne les bonnes manières et les vénérables traditions de son peuple. Et il se plie à cette formation en fils soumis.

Même devenu grand, il continuera de dépendre d'elle. Elle lui prépare ses repas, lui fait son lit et

lui taille ses vêtements. Les menus comforts d'une maison bien tenue, il les reçoit d'elle.

Selon une touchante légende, Jésus portait au moment d'entreprendre les longues pérégrinations de sa vie publique la robe sans couture et sans défaut tissée des propres mains de sa Mère. Qui de nous ne serait pas ému de croire que le jour du sermon sur la montagne, lui qui avait vêtu le lis des champs, il s'enveloppait de vêtements dont quelques femmes dans la foule purent dire: « Voyez, c'est sa mère, Marie, qui les a faits. Comme elle doit être fière de lui, aujourd'hui! »

— Marie, affirme le catholique, est unique entre toutes les femmes pour la bonne raison qu'elle est la Mère de Dieu.

— Minute, interrompt le protestant à la suite de quelques très anciens hérétiques. Pas si vite. Concédonz que Marie est la mère de Jésus, mais il est impossible qu'elle soit la mère de Dieu. Tâchez d'être raisonnable, voyons. Marie est évidemment née dans le temps, disons vers l'an seize avant notre ère. D'autre part, vous pensez sans doute comme moi que Dieu est éternel, n'est-ce pas? Ne sentez-vous donc pas le ridicule d'affirmer qu'une femme née il n'y a pas encore deux mille ans soit la mère d'un Dieu éternel?

Au premier abord l'objection semble fondée, mais en réalité elle repose sur un raisonnement tout simplement abominable, pour ne rien dire de la pauvreté de son contenu théologique. Allons même plus loin et n'hésitons pas à y voir une insulte à la plus élémentaire psychologie.

Un exemple, une analogie même lointaine nous aidera à vider la question.

Une jeune femme accouche d'un gros bébé (c'est le terme de rigueur); peu de temps après un ami de la famille apprend avec joie la nouvelle et téléphone à l'heureux père pour le féliciter. Naturellement, ce dernier l'invite à venir voir la mère et l'enfant.

Le monsieur accourt et la maman, déjà remise et debout, s'empresse de le conduire auprès du berceau, écarte les couvertures et se redresse rayonnante, s'attendant à un flot de compliments (qui a jamais osé dire en pareilles circonstances ce qui est souvent la terrible vérité?).

— N'est-il pas ravissant? demande-t-elle avec une suffisance bien pardonnable.

Elle se penche de nouveau, prend l'enfant, presse son petit visage contre sa joue et murmure:

— Mon petit!

L'ami de la famille sourit à ces mots qui résument tant de bonheur.

C'est son bébé à cette jeune maman, son petit garçon, son fils. Qu'on essaie de lui dire le contraire!

Or, notre monsieur fréquente tellement les milieux protestants qu'il y a contracté ce qu'on pourrait appeler l'hérésie héréditaire, non certes que son hérésie soit congénitale, non, mais il a acquis des idées tout à fait particulières au sujet de l'hérédité et il ne manque pas de les exposer.

— Chère madame, dit le monsieur en visant d'un doigt pointu les illusions de la jeune maman, comment pouvez-vous dire une telle sottise? Votre petit! Votre bébé! Où avez-vous pris cela? Je ne

voudrais pas vous faire de la peine, mais, à strictement parler, l'enfant n'est pas à vous.

La maman ne peut réprimer un sursaut de surprise. Elle pâlit, serre son bébé entre ses bras et se détourne à demi comme pour le protéger.

Mal à l'aise (la logique mène parfois tout droit à la gaffe), le monsieur éclate d'un rire gêné et qui se veut rassurant :

— Voyons, chère amie, voyons, commence-t-il.

Mais la chère amie ne semble pas trouver le sourire du monsieur tellement sympathique ni tellement rassurant.

— Ne vous frappez pas. Il s'agit d'une pure question de vérité objective. Laissez-moi m'expliquer et vous verrez que vous n'en serez guère troublée. Tâchons seulement de voir les choses telles qu'elles sont.

La pauvre jeune femme, serrant toujours son enfant entre ses bras, se laisse choir dans le fauteuil que lui approche le monsieur.

— L'homme, reprend-il avec une pompeuse assurance, est composé d'un corps et d'une âme. D'accord, n'est-ce pas ?

Elle hoche la tête nerveusement, prête à acquiescer à n'importe quoi, pourvu qu'on ne lui enlève pas son enfant.

— Bon, je reconnais donc que vous êtes la mère du corps de cet enfant, continue-t-il avec une logique aussi souple qu'une chaîne d'ancre. La chose est d'ailleurs évidente. Mais que dire de son âme ? Pouvez-vous de quelque façon concevable prétendre être la mère de son âme et vous croire en même temps une bonne chrétienne ? C'est Dieu qui est l'auteur

de son âme, c'est-à-dire de ce qui est plus lui-même que tout le reste. A la création de son âme vous n'avez eu rien à voir. Soyez raisonnable. Je ne puis vous accorder que vous êtes la mère de son âme.

L'air inquiet de la mère montre clairement qu'elle n'a pas du tout l'intention de se séparer ni du corps ni de l'âme de son enfant. Mais pour un vrai logicien le sentiment n'entre pas en ligne de compte. Le monsieur tire une chaise à lui, s'assied sur l'extrême bord et poursuit impitoyablement :

— Eh bien, chère amie, si vous êtes seulement la mère du corps de l'enfant, n'est-il pas absurde de dire à tout le monde comme vous le faites que vous êtes la mère de l'enfant tout entier ? Puisque c'est faux. Et j'ose ajouter que vous ne voudriez pas devenir complice d'un ridicule mensonge. Par contre, vous pouvez vous dire en toute vérité, en regardant ce bébé : Quel mignon petit corps ai-je mis au monde ! Ou encore assez justement : Voici l'enfant à qui j'ai donné un corps ! Il vous est même loisible de vous écrier : Mon corps ! ou mon cher petit corps ! Mais quand vous dites : Mon bébé, mon enfant, et, surtout, mon fils, vous proclamez un non-sens. Vous êtes la mère du corps de ce petit, mais Dieu est le créateur de son âme. Et voilà. Tâchez de vous corriger. Je peux donc de mon côté vous féliciter d'avoir mis au monde un corps aussi mignon. Et vous voudrez bien m'excuser de ne pas vous féliciter de *votre* enfant. Les exigences parfois brutales de la logique m'interdisent semblable compromission de la vérité.

On ne s'étonnerait pas si la jeune maman, revenue de sa surprise, éclatait de rire au nez du monsieur. Toutefois, si par hasard, dans sa naïveté, elle

prenait au sérieux la lourde argumentation de l'ami de la famille, voici comment un tiers un peu plus galant et raisonnable pourrait la rassurer.

— Ce monsieur a certes de bonnes intentions, mais son hérésie lui fausse un peu l'entendement. Il est parfaitement vrai que votre enfant est un être composé d'un corps et d'une âme. Il est vrai que son corps provient de la semence de vie déposée dans le corps de sa mère et que son âme a été l'objet d'une création immédiate de Dieu. Mais vous savez comme moi qu'on ne le peut séparer en deux unités distinctes, comme, par exemple, un homme et son manteau. Cet enfant est une personne indivisible et, en tant que personne, il est constitué de deux éléments, le corps et l'âme, inséparables sinon par la mort et dont l'union forme un tout que nous appelons précisément personne. Ainsi, chère madame, vous êtes la mère de cette petite personne et cette petite personne est bien votre fils. Vous avez mis au monde non une chose matérielle et divisée, mais une personne vivante, entière. Vous êtes la mère de cette personne que vous avez portée et que vous tenez maintenant entre vos bras. Et toute sa vie durant cet enfant pourra vous appeler en toute vérité sa maman et vous pourrez toujours lui dire: « Mon fils. »

Même si la maman ne suivait pas de bien près ce raisonnement, notre hérétique monsieur en serait pour ses frais de logique, car elle presse tendrement son bébé en murmurant une irréfutable conclusion:

— Mon enfant!

Revenons maintenant à notre protestant qui proteste que si Marie est la mère de Jésus, elle n'est

pas pour autant la mère de Dieu. Grâce à l'analogie que nous venons d'établir, notre réponse est prête.

Combien de personnes en Jésus-Christ ? demandons-nous.

— Mais une seule, évidemment.

Et voilà!

Nous ne faisons pas faute d'admettre franchement que l'union des natures divine et humaine en Jésus-Christ est un mystère insondable. Si lointaine qu'elle soit cependant, une comparaison n'est pas sans utilité. Le nouveau-né est composé d'un corps et d'une âme; la mère (avec le père) est la source du corps; l'âme, elle, provient directement d'une création de Dieu. Malgré cela, nous l'avons vu, nous ne songerions pas (ni la maman) à dire: « La mère est exclusivement mère du corps de l'enfant. »

Dans le cas du Christ intervient un élément de plus. Le Christ, seconde personne de la Sainte Trinité, possède également une nature divine et une nature humaine. A cette dernière, faite de l'union d'un corps humain et d'une âme humaine, s'unit la nature divine en vertu d'un mystère clairement enseigné par l'Église.

Or, la nature divine du Christ procède de Dieu le Père seul; elle est éternelle, égale au Père et au Saint-Esprit. Marie n'a donc pas engendré cette nature existant de toute éternité.

En outre, Dieu a créé directement l'âme humaine du Christ comme celle de tout enfant des hommes. Ainsi nous voyons que le corps du Christ a été formé dans le sein de la Vierge en vertu d'une opération immédiate de Dieu et qu'à ce corps s'unissaient une âme humaine et une nature divine.

Enfin nous devons sans cesse nous rappeler que si le Christ possède deux natures, il n'est cependant qu'une seule personne, de même que dans un enfant, composé d'un corps et d'une âme, il n'y a qu'une seule personne. La mère humaine est la mère de la personne humaine, bien qu'elle ne soit que l'auteur du corps, Dieu ayant créé l'âme. D'une manière analogue, Marie est la Mère du Christ, personne divine, bien que la nature divine du Christ procède directement du Père et que son âme humaine ait été l'objet d'une création immédiate. La nature humaine du Christ a commencé dans le sein de la Vierge et la personne qui possédait cette humaine nature est le Dieu incarné.

Ainsi Marie mit au monde une personne qui est Dieu.

Marie est donc tout simplement la mère de Dieu.

Nous ne perdrons pas notre temps à expliquer l'extrême importance de tout ceci. En un mot, l'intelligence exacte des rapports de Jésus et de Marie constitue la sauvegarde la plus sûre de notre connaissance de la divinité du Christ. Quelques anciens hérétiques, et à leur suite les protestants, ont réellement divisé le Christ en deux personnes, l'une divine et procédant du Père, l'autre humaine et provenant de Dieu et de Marie. Ils disaient ce qu'allaient répéter les protestants des siècles futurs: « Marie est certainement la mère de Jésus, mais non pas la mère de Dieu. » Ou encore, en utilisant les termes de notre comparaison: « Madame est la mère du corps de l'enfant, mais pas la mère de son âme. »

Plus précisément, ce sont les implications de la thèse suivante qui provoquèrent la condamnation de

ces hérésies: « Marie n'est pas la mère du Dieu qui est Jésus-Christ, mais elle est bien la mère du Christ Jésus qui n'est point Dieu. »

Les conséquences sont inéluctables: l'unité du Christ est rompue; on lui attribue une personne divine et une personne humaine. Bientôt les protestants allèrent jusqu'à refuser à Marie non seulement d'être la mère de Dieu, mais aussi la pure possibilité de l'être, pour cette raison que le Christ n'aurait pas été Dieu et n'aurait mérité le qualificatif de divin qu'au sens figuré, comme on l'attribue à un poète ou à un compositeur de génie.

Prévoyant où l'on en viendrait, l'Église précisa ainsi son enseignement traditionnel: « Marie est la mère de la nature humaine du Christ et non de sa nature divine. Or, le Christ est une seule et même personne et cette personne est la seconde de la Sainte Trinité. Donc, Marie est la mère d'une personne qui est Dieu et elle est donc la Mère de Dieu. »

Je m'excuse de cette longue parenthèse théologique. Elle me paraissait indispensable pour établir le caractère absolument unique de Marie. La Vierge est bénie entre toutes les femmes parce qu'elle seule a pu dire de son Fils à la fois avec une tendresse bien humaine et une surnaturelle adoration: « Mon enfant et mon Dieu. »

La maternité divine confère à Marie une prérogative insigne. Le Christ allait être pour nous la source de toute grâce et de tout don. Or, la grâce n'est rien moins que la communication de la vie divine par le Christ. Remarquons alors qu'il ne nous transmet la vie divine qu'après avoir reçu de Marie sa vie humaine. S'il est source de vie pour nous,

Marie l'est pour lui d'une façon très singulière. Le monde reçoit la grâce par le Sauveur, mais c'est par le consentement et la maternité de Marie que le Sauveur est venu en ce monde. Par le Christ, nos âmes naissent à la vie de la grâce; par Marie, c'est l'auteur même de la grâce qui nous est donné.

On comprend dès lors que les saints chantent les louanges de Marie avec un enthousiasme quasi extravagant. Ils s'émerveillent de ce qu'un être humain occupe une place si centrale dans le plan divin et qu'une femme soit la condition de tant de bonheur pour les hommes.

L'admirable doctrine catholique du Corps mystique éclaire un autre aspect du privilège unique de Marie. Les jeunes gens avec lesquels je discute souvent la doctrine de l'unité de tous en la personne du Christ en saisissent parfois vivement les conséquences relatives à Marie. Avant d'aller plus loin, méditons brièvement les circonstances qui entourent l'enseignement formel de l'Évangile et de saint Paul au sujet de notre intime union au Christ.

Le moment est tragique. Le personnage central d'un drame universel a réuni les quelques amis fidèles qui lui restent après une vie de lumineuses révélations et de miracles probants. Derrière la porte close du cénacle une religion agonisante et un pouvoir impitoyable se lient pour la première fois par un pacte solennel afin d'obtenir la tête de cet homme et d'abolir sa mémoire. Il est seul et l'univers entier se ligue contre lui. Mais il est résolu de demeurer avec ceux qu'il aime et d'empêcher ses ennemis de prévaloir, sauf pour un triomphe illusoire de trois jours, marqué au début par un tremblement de terre et terminé par la pierre renversée du sépulcre.

On n'a rien négligé. Les soldats sont prêts; les espions ont reçu d'ultimes instructions: le traître a convenu du signe de l'identification et de la trahison. Le maître les ignore comme s'ils n'eussent jamais existé. Un peu de pain et un calice de vin lui suffisent pour assurer son éternelle présence parmi ses amis; il sera désormais partie intégrante de leur vie plus que le pain et le vin de chaque jour, de sorte que nulle violence ne l'arrachera jamais à leur affection. Il habitera au plus profond de leurs âmes où ne pourront se forcer un chemin ni les mercenaires ni les espions. Seule la trahison d'un hôte faux le pourra livrer à ses ennemis.

En s'unissant éternellement aux hommes par l'Eucharistie, il déjoue le complot qui l'enlèverait aux esprits et aux cœurs.

Ayant accompli ce mystère d'amour, il leur montre comment son union à ceux qu'il aime est aussi étroite que la participation de deux êtres à une même source de vie, plus étroite que celle d'un enfant à naître et de sa mère. La nature qu'il aime lui inspire une exquise image parfaitement à la portée de ses disciples; il leur parle de la sève que la vigne tire de ses racines profondément enfoncées dans le sol fécond et fait circuler jusqu'à l'extrémité de toutes les branches épargnées par le sécateur.

Ayant toujours vécu au milieu de collines couvertes de vignobles, les apôtres comprirent très bien ce que voulait dire le Seigneur. Sa vie enracinée en Dieu les pénétrerait et, dans une certaine mesure, ils seraient ce qu'il était et pourraient ce qu'il pouvait. Il était la vigne enracinée dans l'éternité. Sa vie était celle de la Trinité même. Ils songèrent au pain

consommé et au calice vidé et se rappelèrent ses paroles: « Ceci est mon corps..., ceci est mon sang. » Oui, ils lui étaient déjà plus unis que les rameaux au cep de la vigne.

Saint Paul exprime la même réalité en prenant pour terme de comparaison l'union la plus étroite qui soit dans la nature: le lien entre la tête et l'ensemble du corps. « Le Christ est la tête, vous êtes les membres », aime-t-il à dire. Le Christ est le centre de notre vie divine; par lui et de lui la vie de Dieu parvient jusqu'à nous. Or, la tête est à l'origine de la vie qui anime le reste du corps, les bras, les jambes, les poumons, l'estomac, les centres nerveux, etc. Il en va de même du Christ et de ceux qu'il s'unit. Il est vraiment notre tête, source inépuisable de vie divine, et nous sommes ses membres irrigués par les flots de cette même vie divine.

Ainsi, d'après Notre-Seigneur et saint Paul, outre notre vie naturelle qui rend compte de nos opérations normales, comme penser, digérer, aimer, marcher, écrire ou jouer, nous vivons d'une vie autre et distincte communiquée par Jésus-Christ, sa propre vie divine. Suprême libéralité! Pour exprimer ce don par excellence, les catholiques ont toujours employé le terme *grâce*, dérivé du mot latin *gratia*.

Ce courant divin nous communique une puissance quasi divine, surtout en ceci que nous serons un jour capables de voir Dieu, de le connaître, de l'aimer et de le posséder un peu comme il le fait lui-même. On ne saurait concevoir don plus immense.

La doctrine de l'incorporation au Corps mystique remonte évidemment à la dernière Cène. Au-

jourd'hui, à cause des mortelles divisions qui déchirent l'humanité et à cause des fausses solidarités fondées sur la haine des classes ou l'exaltation de la race, le Saint-Esprit a voulu que cette doctrine fût réaffirmée à la joie profonde du monde catholique.

Quelle est la place de Marie dans le Corps mystique ?

Revenons auprès de la jeune maman qui, nous l'espérons, nous a aidés à comprendre la maternité de Marie. Autant il serait ridicule de lui dire: « Vous êtes la mère du corps de ce beau bébé », autant il serait absurde de déclarer: « Vous êtes la mère de la mignonne tête de cet enfant. » Elle s'en étonnerait encore plus que des propos de l'ami de la famille et de la logique. La maternité n'est pas ainsi divisible, cela va de soi.

Marie est la Mère de Jésus-Christ. Mais le Christ est la tête de ce Corps mystique aux membres duquel il est uni, d'une union qui nous communique sa vie sans compromettre notre personnalité et qui nous rend aptes à agir dignement comme lui sans néanmoins nous diviniser à la manière panthéiste.

Le Sauveur n'est pas une tête à part, séparée de nous, les membres de son Corps. Il n'a rien à voir avec les têtes ailées des chérubins de la Renaissance. Il est la tête du Corps mystique s'incorporant de droit tous les chrétiens baptisés et, en puissance, l'humanité entière.

Sur la croix, le Christ dit à Marie en nous montrant à elle en la personne de l'apôtre Jean: « Femme, voilà votre fils. » Le Sauveur confirmait par là un fait accompli, car Marie était déjà notre Mère,

puisque nous sommes les membres du chef divin qu'elle avait enfanté et dont la vie anime nos âmes. Or, il est impossible que naisse une tête sans corps. Aussi, en portant le Christ, tête du Corps mystique, Marie nous a-t-elle portés aussi, nous qui sommes les membres du Christ. Aimant le Christ, elle aime tous ceux qui lui sont unis, et, nous aimant, son amour pour son Fils s'accroît d'autant.

Vérité dont on ne peut trop souligner l'importance. Marie étant la mère du Corps mystique, nous sommes donc plus que ses enfants adoptifs. Nous sommes vraiment ses enfants parce qu'en vertu d'une nouvelle sorte d'union physique, réelle mais non corporelle, nous devenons membres de cette tête qu'elle porta et donna au monde. Portant le chef, elle porta le corps également.

Les protestants croient volontiers que nous honorons Marie comme une déesse tirée de quelque panthéon. Quelle naïveté! La sublime grandeur de la Vierge lui vient de sa maternité divine. Certes, elle a coopéré librement et par ce fait a acquis l'immense mérite de ceux qui se donnent volontairement à Dieu, mais son insigne prestige dérive uniquement de son rôle dans la vie de son Fils. Si donc elle est puissante, comme elle l'est sûrement, tout pouvoir lui vient de son union à Jésus. Le Christ est roi. Et puisque la mère d'un roi est reine, l'Église a toujours conçu Marie comme une souveraine couronnée par son divin Fils.

Le Christ a promis une récompense éternelle à quiconque donnerait en son nom un verre d'eau fraîche à un pauvre. Le Christ reconnaissant peut-il être moins généreux envers Marie qui lui donna à

Lui, et non à un pauvre, la nourriture que toute mère prodigue à ses enfants? Il ne s'agit pas ici d'un simple acte de charité occasionnel, mais de trente-trois ans d'un dévouement sans bornes.

A moins d'être un fils dénaturé, un monstre, le fils devenu roi écoute les conseils de la reine-mère. N'est-ce pas un fait d'expérience qu'un bon fils s'efforce toujours de répondre aux désirs raisonnables de sa maman? Aussi, en croyant à la puissance de la Vierge, le catholique ne songe pas un instant à lui attribuer le pouvoir de faire des miracles pour ceux qui l'invoquent ou de conférer la grâce de son propre chef. Le catholique comprend sans effort l'incomparable influence de la Reine du Ciel auprès du Roi son Fils et, qu'après une vie entièrement consacrée à son service, il ne s'offusquera pas des faveurs qu'elle sollicitera au nom de ses frères et sœurs.

Je n'ai jamais été très entiché des citations. Cependant, nos lectures présentent parfois plus que de simples coïncidences. Ainsi, depuis la rédaction du paragraphe précédent, j'ai récité l'office de la fête du saint Nom de Marie et lu le *Semester Outline* de mon confrère, le P. J. R. Lyons, S. J., deux lectures qui ont attiré mon attention sur le second nocturne de la même fête, lequel nous devons à la plume de saint Bernard.

On trouverait difficilement génie plus étonnant que Bernard de Clairvaux. Vivant en plein douzième siècle, il prêche la croisade pour sauver la croix menacée par le sinistre étendard du croissant rouge, ce qui ne l'empêche point de chanter à Dieu les hymnes

les plus exquises. Peut-être se rappelle-t-on que le célèbre *Jesu, dulcis memoria* est de ce nombre. Son action fut prodigieuse et on le trouve mêlé à tous les événements importants de son temps. Il est le fondateur et le modèle exemplaire d'un des ordres les plus austères de l'Église, un ordre où le moine se voue au silence de la contemplation et au travail du cloître. Les lignes qui suivent sont extraites d'un sermon <sup>1</sup> prononcé, ne l'oublions pas, au douzième siècle:

« Et le nom de la vierge était Marie, dit l'évangéliste. Disons quelques mots sur ce nom qui s'interprète Étoile de la mer, et qui par conséquent convient merveilleusement à la Vierge Mère. On a raison de la comparer à un astre, car de même que l'astre envoie ses rayons sans altération de la lumière, ainsi la Vierge enfante sans blesser sa pureté. Le rayon n'amointrit pas l'éclat de l'astre, et le fils de la Vierge n'ôte rien à l'intégrité de sa mère.

« Elle est cette noble étoile levée sur Jacob et dont la splendeur illumine l'univers entier, brille dans les cieux et pénètre jusqu'aux abîmes. Elle luit sur la terre, elle échauffe les cœurs plus que les corps, elle mûrit les vertus, elle consume les vices.

« Elle est, dis-je, une belle et magnifique étoile, apparaissant au-dessus de cette mer vaste et spacieuse; elle brille par ses mérites, elle éclaire par ses exemples.

« O vous, qui que vous soyez, qui vous sentez ici-bas ballottés au milieu des orages et des tem-

---

1. Homélie III sur saint Luc, 26-27; *Œuvres de saint Bernard*, trad. T. Ratisbonne, t. IV, p. 330.

pêtes, et non placés sur une terre ferme, ne détournerez pas vos yeux de la lumière de cet astre si vous ne voulez pas être submergés. Si le vent des tentations se lève, si les rochers des tribulations se dressent, regardez l'étoile et invoquez Marie.

« Si vous êtes secoués par les flots de l'orgueil, de l'ambition, de la médisance, de la jalousie, regardez l'étoile, invoquez Marie.

« La colère, l'avarice, les séductions de la chair secouent la frêle barque de votre âme: regardez Marie.

« Vous êtes troublés de la grandeur de vos crimes, humiliés sous les hontes de votre conscience, effrayés des sévérités du jugement, vous commencez à tournoyer sur le gouffre de la tristesse et du désespoir: pensez à Marie dans vos périls, vos angoisses, vos incertitudes: pensez à Marie, invoquez Marie.

« Que son nom ne quitte pas vos lèvres, ni son souvenir votre cœur, et afin d'obtenir l'appui de sa prière, ne délaissiez pas les exemples de sa vie. En la suivant vous ne vous égarez pas; en la priant vous n'avez pas sujet de désespérer; vous n'erez pas en pensant à elle. Si elle vous tient vous ne tombez pas; ne craignez pas si elle vous protège; sous sa conduite, ne redoutez pas la fatigue; et sa protection vous conduira au terme, et vous éprouverez en vous-mêmes avec quelle vérité il a été dit: *le nom de la Vierge était Marie.* »

Saint Bernard écrivit ce texte après l'avoir prononcé sous la dictée d'un cœur débordant. En raison de sa canonisation, on peut dire que ses pensées lui appartiennent moins qu'à l'Église.

L'Église n'oublie jamais la grandeur unique de Marie ni que cette grandeur lui vient de son union au Christ. Cependant, combien admirable fut la libre coopération de la Vierge au plan divin! Rien ne lui fut imposé ou arraché de force. Elle a consenti en toute liberté à l'Incarnation. Si belle que fut donc son âme par suite de sa conception immaculée, Marie en accroîtra constamment la beauté par la perfection d'une vie librement choisie. Archétype vivant de la femme, Marie a permis la pleine réalisation des espérances divines par sa correspondance exacte aux sollicitations de la grâce.

Je comprends difficilement que l'humanité entière n'exalte pas la perfection et la gloire insignes de Marie. Les Juifs devraient se glorifier de compter au nombre des leurs la femme par excellence. Ils oublient malheureusement trop souvent que Jésus fut le Juif entre les Juifs, que Marie, vierge juive, fut élevée selon les lois les plus saintes et les traditions les plus vénérables du peuple hébreu. Bien que les grands prêtres aient réussi à soustraire jusqu'à nos jours leur peuple au Christ, bien que les autorités religieuses des Israélites d'aujourd'hui ignorent tout de la personne et des dons de Marie, le Juif peut toujours dire au chrétien, même le plus farouchement antisémite: « Nous vous avons donné votre Jésus, nous vous avons donné votre Marie. »

Les païens eux-mêmes devraient trouver en Marie une juste cause de fierté, car les femmes au cours des âges ne s'offrent pas toutes comme des modèles de leur sexe et trop d'entre elles, hélas! ont souillé bien des pages de l'histoire. Faites l'expérience de

prier quelques personnes de vous nommer sans réfléchir les femmes les plus remarquables qui se présenteront à leur esprit; elles vous nommeront probablement deux ou trois célèbres pécheresses et certainement cinq malfaisantes contre une femme vraiment noble. En dépit de leurs crimes et de leur immoralité, pour l'antiquité on citera surtout Cléopâtre; pour les temps modernes, Catherine la Grande, Catherine la Courtisane, devrait-on dire, et Élisabeth d'Angleterre, souvent appelée la bonne reine Bess ou la reine vierge.

Il est étonnant de constater comment, au prix de leur honneur et de toute dignité, des femmes de ce calibre sont parvenues à la célébrité. La poétesse Sapho ne connaît aucune contrainte et le vice qui l'a rendue si tristement célèbre porte encore son nom. George Eliot, considérée comme la première romancière de notre temps, a vécu en marge de la société qui l'a bannie.

Il serait accablant le dossier de la femme si l'on oubliait les vierges et les mères qui, aujourd'hui comme autrefois, marchent sur les traces de Marie. On conçoit sans difficulté que les païennes lui soient reconnaissantes d'avoir à jamais sauvegardé la dignité de la femme, car son exemple enseigne que considération et renommée ne s'achètent pas nécessairement avec la monnaie du mal. A cause d'elle le païen saluera la jeune fille intacte qu'il croise dans la rue et il chantera la maternité que protègent ses propres lois. Marie témoigne qu'une femme peut être aimée chastement et demeurer charmante et qu'une mère ignorée est sans prix pour la civilisation.

S'il nous est infiniment agréable, à nous autres catholiques, de jouir d'une sorte de monopole à l'endroit de Marie, il en va tout autrement pour ceux qui ont bêtement décidé de se passer d'elle. L'attitude du catholique envers la Vierge devrait en stricte logique être celle de tout chrétien digne de ce nom. Le protestantisme l'a rejetée, non pas à la suite de quelque argument raisonnable, mais à cause d'une haine aveugle pour l'Église catholique et pour ce que celle-ci juge capital, qu'il s'agisse de la Présence réelle ou de la plus aimable de toutes les femmes. Cette haine a incité les fauteurs de la Réforme à protester avec la dernière véhémence contre le culte et la louange adressés à celle que Dieu a choisie pour être sa Mère. Oubliant que c'est Dieu lui-même et non pas l'Église qui a choisi la Mère de Jésus, le protestantisme, lorsqu'il conteste le bon goût et le jugement des catholiques, critique en fait la Sainte Trinité.

La joie suprême de notre tradition n'est-elle pas de poser à l'origine de la glorieuse ère chrétienne l'homme parfait né de la femme parfaite? D'une part, l'humanité se souvient avec un sentiment de honte qu'au début de son histoire une autre femme faible et belle tint dans ses mains séduisantes le fruit de la tentation. Par une coupable condescendance, Adam tourna le dos à Dieu et au bonheur qui eût été le sien et celui de sa descendance. D'autre part, l'humanité se réjouit de tout son cœur en la personne de la femme merveilleusement belle et forte qui, refusant toute tentation, ouvre ses bras au nouvel Adam dont elle est la Mère. Dieu lui-même la jugea digne d'aider le Christ, ce nouvel Adam, à

réintégrer les fils de la première Ève dans la joie du paradis perdu.

Pourquoi le protestantisme est-il stupide et borné au point de ne pas comprendre que seule une haine aveugle du catholicisme peut expliquer son attitude? Est-il concevable qu'il ait cru honorer Dieu en fracassant les tabernacles de la Présence réelle et en couvrant d'ordures et de boue le vivant tabernacle qui abrita le Verbe incarné durant neuf mois adorables?

Les écrivains de l'Église ancienne ont fait un admirable jeu de mots au sujet d'Ève et de Marie.

« Voyez, nous disent-ils finement, le nom de la première femme est Ève, *Eva* en latin. Et les premiers mots que nous sachions avoir été adressés à la Vierge, ceux de la salutation angélique, sont *Ave Maria*. La mère de tous les vivants s'appelait *Eva*. Pour dire *Ave* ! l'ange Gabriel n'eut qu'à renverser l'ordre des trois lettres du mot *Eva*, annonçant par là que Marie compenserait *Eva*, que le Christ renverserait l'œuvre d'Adam, et Marie, celle d'*Eva*. »

*Mutans Evae nomen*, chantait-on alors comme nous le chantons encore dans cette hymne ravissante, l'*Ave, maris stella*.

Ce prodigieux jeu de mots ne tient certainement pas à une simple coïncidence, car il exprime trop bien l'équilibre de la Rédemption. A l'Adam pécheur répond le conquérant du péché, Jésus-Christ; à l'Ève séductrice s'oppose la femme assez pure pour permettre l'Incarnation de Dieu et la restauration de la chair à une angélique pureté. Véritable Pandora, Ève, en provoquant le péché originel, a dé-

chainé le mal dans le monde. Marie, elle, fera pour le monde le sacrifice de son Fils, fondement de toute pureté et de toute paix.

En tendant le fruit défendu, Ève rompait l'équilibre de l'univers et bouleversait l'humanité. L'humble acquiescement de Marie au messager de Dieu rétablissait l'équilibre brisé. Depuis si longtemps cause de tentation et de péché, la femme redevenait pour l'homme la plus grande source de force et de pureté. Une femme avait incité un homme à détruire son propre bonheur et à ravager le monde. Une autre aidera un Homme-Dieu à refaire le monde et à élever l'humanité presque au niveau des anges, sur l'échelle des cieux.

Nul catholique intelligent n'éprouvera le besoin de s'excuser le moindrement de son amour et de sa gratitude pour Marie, car la dette du monde envers elle dépasse tout amour et toute reconnaissance. La noble tradition chrétienne, dont l'Église catholique est la fidèle gardienne, sait qu'elle offre au monde, en la personne de la Vierge, la pureté compensatrice du péché de celles qui ont causé tant de malheurs.

Blanche flamme qui fume et qui réchauffe sans consumer, telle est la pureté de Marie. La Vierge n'a jamais été un seul moment sous l'emprise du péché. Son âme était un sanctuaire inviolé et digne de la majesté divine, et son corps, le chaste et admirable tabernacle imparfaitement préfiguré dans l'Arche d'Alliance. De la divine maternité de Marie l'honneur rejaillit sur toutes les filles d'Ève. L'humanité entière s'extasie devant cette toute jeune vierge qui conserve miraculeusement sa virginité même après avoir enfanté le Fils de Dieu.

Tous les hommes se réjouissent de ce que, n'ayant appartenu à personne, chacun peut en toute vérité et pureté la dire sienne.

L'Église catholique se glorifie de pouvoir montrer aux hommes tourmentés par la concupiscence et la trahison des passions une femme qui inspire non la convoitise mais la retenue, non la luxure mais la pureté dans l'amour, une femme qui n'a jamais entraîné à la ruine et à la dégradation, mais qui, au contraire, veut élever tous les hommes jusqu'à sa lumineuse et transparente demeure.

Le chrétien qui a contemplé Marie la reconnaît entre toutes les femmes; il voit la Madone en chaque mère; et en chaque jeune fille, une autre Vierge.

La chrétienne possède en Marie le modèle par excellence. L'exemple de la Vierge constitue un blâme définitif du cynique mépris où les différentes époques de l'histoire ont tenu la femme. Après avoir connu l'intimité de Marie, l'homme ne peut plus considérer la femme comme un gibier ni en disposer comme de sa chose.

D'un autre côté, les chapitres les plus désolants de l'histoire prouvent que les héroïnes purement humaines n'ont rien produit de durable ni de bon. Tandis que les héroïnes conformes à Marie, autant qu'il se peut, écrivent l'histoire obscure et heureuse des purs amours et des rayonnants bonheurs de la vie conjugale.

Si, selon l'adage, les peuples heureux n'ont pas d'histoire, la famille heureuse est celle qui doit son histoire à ces femmes dont se désintéressent les historiens, car leurs existences ne présentent pas l'intérêt de vies remplies de meurtres, d'intrigues et de ruines retentissantes.

La venue de Marie marque véritablement une ère nouvelle pour l'enfance. Les enfants ont désormais la chance de naître libérés de la malédiction des fautes de leurs mères, car les jeunes filles s'efforceront plus nombreuses de conserver intacts leurs corps en vue de leur rôle futur. Et pour la première fois dans l'histoire l'enfant devient infiniment précieux, parce qu'une Mère met au monde un Fils divin.

Croyants ou non, que nous admettions ou non l'existence historique de Marie (existence qui ne fait aucun doute), nous devrions tous être reconnaissants à la Vierge du rôle qu'elle joue dans les traditions les plus nobles de la civilisation.

Un jour, dans une crise de frénétique emportement, Bob Ingersoll, un athée particulièrement cynique, reprochait à la religion chrétienne de ne pas avoir de prêtresses. Le christianisme, se plaignait-il, a tort d'interdire à la femme le temple où elle a joué jadis un rôle si important.

Le P. Lambert, le brillant apologiste si redoutable aux agnostiques dont il démasque impitoyablement l'ignorance coutumière et la perversité, savait quoi répondre à ce personnage. En effet, répliquait-il, le christianisme n'a jamais eu de prêtresses. Mais si M. Ingersoll connaissait le moindrement les cultes païens, il admirerait le christianisme d'avoir aboli une honteuse institution. A quelques rares exceptions près, les prêtresses étaient aussi des prostituées et presque tous les temples (excepté celui de Vesta, à Rome) devenaient en somme des lupanars où les « fidèles » se livraient au culte que l'on sait. Moïse et les prophètes les dénonçaient en connaissance de cause. Grâce à Dieu, le christia-

nisme nous aura protégés de ces inqualifiables dégradations.

Le P. Lambert aurait pu aller plus loin et rappeler à M. Ingersoll que les débordements des prêtresses païennes n'ont rien de surprenant si l'on considère les mœurs de leurs déesses. Vénus était la déesse de la luxure et les sales aventures des dieux fournissaient aux comédiens des thèmes obscènes dont un public pervers s'amusait. Non contentes des libertinages faciles de l'Olympe ou du Valhalla, les déesses achevaient de se souiller auprès des hommes.

Seul le marbre blanc des statues confère aux déesses des anciennes religions et noblesse et pureté, car la mythologie leur attribue tous les vices des femmes de leur temps, vices dont leurs privilèges et pouvoirs divins facilitaient la satisfaction éhontée.

Quel contraste avec la femme qui préside au christianisme! Nous nous réjouissons jusqu'au fond de l'âme de pouvoir exalter comme idéal devant nos jeunes gens et jeunes filles une vierge intacte et la plus pure des mères, au lieu de quelque prostituée divinisée.

Si Marie est une réalité historique — ce dont nous sommes sûrs — elle montre à quels sommets glorieux peut en sa personne s'élever le genre humain; si les traditions mariales n'ont qu'une valeur poétique, — et elles ont indubitablement celle-là et bien d'autres encore, — elles représentent une source incomparable de beauté esthétique.

A la louange de cette Vierge insigne, les siècles ont vu s'élever les plus belles cathédrales de la terre, chefs-d'œuvre innombrables que le simple vocable de Notre-Dame suffit à évoquer. Notons qu'en bâ-

tissant à Dieu des demeures dignes de lui, les hommes les dédient à sa Mère pour que le Seigneur daigne y habiter, semble-t-il, comme il habita en Marie. Et lorsqu'en tant qu'Emmanuel, Dieu avec nous, il habite réellement ces sanctuaires, on se plaît à contempler les majestueux symboles du temple de chair qui servit de première demeure à Dieu habitant parmi nous.

De nombreux ordres religieux, afin de mieux se conformer au Christ, se sont consacrés à Marie, implorant d'elle sa protection, ses lumières et les secrets de son parfait amour. Ils se vouent à la chasteté afin de conserver une pureté semblable à la sienne, s'engagent joyeusement à prêcher son nom et sa beauté et s'efforcent de reproduire l'image de l'Immaculée Conception chez les enfants qu'ils éduquent, les malades qu'ils soignent, les femmes qu'ils protègent et les hommes qu'ils dirigent.

Une catastrophe qui annihilerait sur cette terre les œuvres d'art inspirées par Marie causerait un vide à peine concevable. Supposons détruits les tableaux représentant la Vierge comme ils furent détruits partout où ce fut possible par les Bolchévistes en Russie et les Rouges en Espagne. Supposons qu'un incendie ou qu'une révolution ait ravagé toutes les chapelles dédiées à Notre-Dame, y compris celles que l'on trouve encore dans les églises catholiques passées aux mains des protestants. Imaginons que les musiciens ne puissent plus écrire d'*Ave Maria* ni de cantiques mariaux. Imaginons réduites en poussière les tapisseries illustrant la vie de Notre-Dame. Supposons effacés ou brûlés tous les poèmes consacrés à son nom. L'athée le plus endurci pourrait-il

envisager froidement semblable possibilité ? Si donc nous paraît horrible la seule pensée d'une pareille catastrophe, rappelons aux artistes que l'art a trouvé sa plus haute inspiration en Marie, après Jésus, suprême idéal.

Comment estimer à sa juste valeur l'influence proprement révolutionnaire de Marie sur la cellule familiale ? A cause de la Vierge, combien de jeunes gens se conservent chastes et vierges jusqu'au mariage afin d'être dignes d'engendrer des fils et des filles dignes de leur divin Frère ! Ils n'osent plus exiger de leurs fiancées une pureté qu'eux-mêmes n'auraient pas.

Les jeunes femmes veulent, à leur tour, être des madones comme Notre-Dame, mais elles savent qu'il leur faut pour cela être vierges comme elle fut vierge. Elles désirent que leurs enfants ressemblent au Fils de Marie. Elles espèrent bénéficier de l'honneur que vaut la conformité à Marie.

L'image de Marie suspendue au mur, si malhabile qu'elle soit, suffit à transformer une maison en un foyer, à faire d'un appartement une demeure aimée des anges eux-mêmes comme celle de Nazareth.

Dix-neuf siècles se sont écoulés depuis que le corps très pur de Marie s'est élevé de la tombe où l'avaient respectueusement déposé les apôtres. Quel tombeau pouvait retenir Marie loin du Fils qui voyait en elle le temple de son Incarnation ? Cependant, après cet immense laps de temps, elle est toujours la femme la plus insigne et, certes, la plus aimée. Son impeccabilité, ni les railleries ni les insultes des hérétiques ne sauraient l'atteindre. La sublimité de son exemple moral et spirituel enseigne

à tous la perfection du service et de l'amour du Christ.

En vertu d'un dessein divin et par le soin de l'Église, Marie appartient à tous les âges et à toutes les nations.

Peut-être est-elle plus particulièrement nôtre en ces temps de désolation. J'aime à le croire et j'espère le montrer aux cours des pages qui vont suivre.

## CHAPITRE II

### L'humble servante

Un emploi abusif du mot a ridiculisé l'humilité. Dickens l'a caricaturée pour de bon avec l'hypocrite Uriah Heep, personnage qui marmonne à tout propos et d'une façon à donner la chair de poule: « Je suis si humble! » Avant d'avoir vu Roland Young incarner si magnifiquement cette odieuse canaille dans la version cinématographique de *David Copperfield*, beaucoup d'entre nous ne se doutaient pas de l'éternelle vérité de cette créature du grand romancier. Uriah Heep, c'est la personnification même de la fausse humilité.

« Je suis si humble. Mes ancêtres étaient d'humbles gens et la maison où je suis né est tout ce qu'il y a de plus humble. Ma mère était une humble femme, et ma grand'mère aussi. Je n'ai aucun droit de lever les yeux vers ceux qui me sont supérieurs et d'aspirer à devenir leur égal. Je ne suis qu'une humble créature qui espère bien ne pas oublier son rang. »

On grince des dents rien qu'à entendre les protestations d'humilité d'Uriah Heep, rien qu'à la mention de ce travesti onctueux, menteur et dégoûtant de l'humilité. Et, sur l'écran, il nous a encore plus répugné et nous l'avons cordialement haï.

Car nous n'étions pas dupes de ces protestations d'humilité sous lesquelles se dissimulait l'orgueil le plus sordide. Uriah Heep est un démon d'orgueil. Au

fond, il ne pense qu'à se faire valoir, qu'à souligner la merveilleuse réussite de sa vie.

« Je suis d'humble origine », gémit-il. Mais on s'aperçoit aisément qu'il ne met pas l'accent sur l'humilité de sa condition. « J'attire votre attention, ajoute-t-il, sur le fait que ma situation dans la vie a changé. Certes mon rang était modeste, mais j'ai grimpé. Je me suis élevé assez haut pour vous parler à l'oreille ou vous toucher de mon humble coude. Oui, je me suis élevé. Je suis maintenant à votre hauteur, vous qui me considérez de haut. Ne serait-ce point là un sujet d'orgueil, si je n'étais pas si humble ? »

Finalement dénoncé et frustré de ses vaines ambitions, il se vantait d'être supérieur à son ancien patron, voire d'être le maître de ce pauvre ivrogne devenu son associé. Pourquoi ne réclamerait-il pas maintenant la main de sa fille ? Il attirait l'attention sur son humilité seulement pour qu'on se rende compte de l'ampleur et de la rapidité de son succès. Avec une habileté consommée, il fait parade de son humilité afin de tromper les gens qu'il méprise. Oui, on pouvait se moquer de lui et le tourner en ridicule à satiété, son jour n'en viendrait pas moins. Il leur faisait la nique au fond de son âme racornie, à ses prétendus supérieurs, et il était résolu à les avoir un jour en sa puissance, à tenir en sa main moite et leur destin et leurs biens.

Tout cela n'est que l'orgueil sous sa forme la plus écœurante, qu'un vice de l'esprit particulièrement repoussant ; tout cela n'a rien à voir avec la véritable humilité.

Fort heureusement les moralistes n'ont pas manqué de ridiculiser la fausse humilité, qu'un saint religieux appelait non sans humour l'*humilité à crochet*. Comme l'expression est juste!

Nous la rencontrons si souvent, cette humilité-là, qu'elle ne nous fait plus illusion. D'ailleurs, qui de nous n'a pas versé dans ce travers? Je confesse en avoir été coupable. Il m'est parfois arrivé de me reprendre assez tôt pour rire de moi et avoir honte.

La vie fourmille d'exemples d'humilité à crochet. Prenons celui d'une jeune fille aux yeux magnifiques. Se promenant avec un jeune homme qu'elle juge un peu avare de compliments, elle s'arrête au passage devant une glace et regarde ses yeux: aucun doute, foncés, grands, clairs et brillants, ils sont admirables. Et ce grand benêt qui ne voit rien! Elle lui arrachera bien son compliment, allez! Elle insinue qu'elle ne se trouve pas trop mal, comme toutes les jeunes filles, n'est-ce pas!

— Mais, dit-elle modestement, j'aurais tant voulu avoir de beaux yeux! Des yeux vraiment remarquables, tu sais, à faire se retourner les gens. Je me sens tellement gênée quand je me vois à côté d'une jeune fille qui a des yeux réellement beaux.

Il faudrait que son compagnon soit le dernier des butors s'il ne protestait avec véhémence.

— Comment? s'écrie-t-il avec chaleur. Mais tes yeux sont magnifiques! Franchement, je n'en ai jamais vu d'aussi beaux. Tu dois le savoir, voyons. C'est même ce que tu as de plus beau. Crois-moi, toutes celles que je connais t'envient.

Elle sourit complaisamment. Le poisson n'a pas manqué de mordre à l'hameçon garni d'humilité.

Elle n'a eu qu'à se décrier pour obtenir satisfaction. A bien y penser, le pauvre diable pouvait-il se recuser ?

Sa conférence terminée, un professeur quitte la tribune aux applaudissements frénétiques de son auditoire. Quelle musique à ses oreilles ! La salle entière lui clame son succès. Est-ce assez ? Il lui faut encore se faire dire à quel point il a été merveilleux ; aussi, dès que ses amis l'entourent, leur tend-il un hameçon soigneusement appâté d'humilité.

— Quelle affaire ! soupire-t-il. Je ne sais pas ce que j'avais. J'avais beau essayer, ça ne venait pas. J'avais pourtant l'habitude de me sentir plus à l'aise, mais ce soir..., ma foi, j'aurais voulu vous savoir à cent lieues d'ici.

Ça mord tout de suite, naturellement. Et peu importe que le poisson soit de pauvre qualité.

— Allons donc ! Tu as été épatant, mon pauvre vieux. Je t'assure que ton texte était magistral. Je te donne ma parole que tu as été superbe. Et tu sais que la flatterie, ça n'est pas mon fort. Je t'assure que nous n'avons jamais été si fiers de toi.

Et ainsi de suite. Nous connaissons tous ces trucs, monnaie courante parmi nous.

Par exemple encore, nous sommes comme l'artiste qui déprécie sa dernière toile et s'attend que ses admirateurs traitent Rubens et Raphaël de vulgaires rapins pour lui faire plaisir, ou comme l'hôtesse dont la table est renommée et qui fait semblant de se plaindre de la qualité des victuailles, des négligences de sa cuisinière et de la malhonnêteté de l'épicier ; ou enfin comme le chanteur qui simule le désespoir, après avoir remporté un triomphe et

enthousiasmé les critiques musicaux les plus blasés, et qui se gargarise béatement des protestations de sa petite cour.

Il est facile d'embarrasser et de piquer au vif les vaniteux de cette espèce, à condition toutefois de ne pas être soi-même de la confrérie, d'être très très courageux et complètement dénué d'amour-propre. Il suffit de les prendre au pied de la lettre.

Imaginez-vous disant à la jeune personne aux beaux yeux :

— Hélas! oui, vous avez raison. Vos yeux ne sont pas ce que vous avez de mieux. Je me demande même pourquoi vous ne portez pas des lunettes noires.

Inutile d'insister. Voyez s'allumer un regard furibond. Écoutez la jeune fille s'étonner de votre manque de goût, car malgré sa modestie elle ne peut s'empêcher de vous apprendre que la plupart de ses amis lui ont dit à maintes reprises qu'elle avait des yeux extraordinaires, en dépit de ses protestations bien entendu. Elle regrette infiniment que ses yeux n'aient pas l'heur de vous plaire mais ne s'attendait pas à des compliments dus à de simples égards. Après tout, on a les yeux qu'on a, n'est-ce pas? Qu'y faire. Cependant en raison... euh... de l'admiration que... euh... dont... elle aurait cru... vous auriez pu... etc., etc.

Mettez-vous à la place d'un monsieur qui dirait au brillant conférencier de tantôt :

— En effet, mon vieux, tu n'avais pas l'air en forme. Que veux-tu, il arrive de temps à autre qu'on ne soit pas à la hauteur. C'est fatal. J'en suis désolé, mais tu te reprendras une autre fois. A propos, as-tu été entendre Durand, hier soir? Son texte était de premier ordre...

Le professeur vous trouverait par trop complaisant et ne vous enverrait pas dire que vous n'avez aucun sens critique; que Durand n'est qu'un raseur, un ennuyeux de la pire espèce, un bonimenteur de bas étage; qu'en somme sa conférence à lui n'était pas si mauvaise; que son texte n'était pas dépourvu de trouvailles remarquables; que l'auditoire avait assez bien *répondu* et que ce pion de Durand ne pouvait en dire autant la veille.

Comme la fausse humilité d'Uriah Heep, l'humilité à crochet n'est que l'envers de l'orgueil. C'est le piège à compliments le plus grossier qui soit. C'est une pitoyable sollicitation de l'admiration d'autrui. C'est une attitude fondée sur la présomption que la plupart des gens, par bonté et sensibilité, se porteront au secours de celui qui est menacé d'une façon ou d'une autre, même par lui-même, et s'efforceront généreusement de lui remonter le moral et de lui rendre sa confiance.

Le vaniteux de ce calibre raisonne ainsi sans vergogne: « S'ils ne veulent pas me complimenter d'eux-mêmes, je vais les faire marcher, moi. Je m'humilierai. Je me mettrai au-dessous de tout. Je m'accablerai de reproches. Parce que ce sont de braves gens, voire des gentilshommes, il leur faudra bien me défendre. Ils m'empêcheront de battre ma coulpe. Ils me tireront de mon noir cafard. De sorte que mes jérémiades les forceront à me louer. Plus ma sévérité sera grande, plus chaleureux seront leurs compliments. A ma litanie de défauts, ils opposeront des litanies de qualités, même s'il leur faut en inventer. Allons-y. »

C'est déplorable, mais le vaniteux obtient généralement ce qu'il veut. Ses pauvres diables d'amis

sont au pied du mur. Ils ne peuvent en sortir. Incapables de se résoudre à lui dire qu'en effet il ne vaut pas cher, à cause de leur amitié, de la simple politesse, ils vous replâtrèrent leur bonhomme d'un bout à l'autre avec force compliments. Convaincus parfois de la sincérité de leur ami, ils parleront de l'abondance du cœur. Le faux humble n'en a cure. Tous ont marché. Il est satisfait.

La Mère de Dieu n'avait sûrement rien d'un Uriah Heep et nous sommes assurés qu'elle ne se servit jamais de l'humilité comme d'un leurre. Elle était si exquisement humble que, selon plusieurs saints, Dieu se serait complu en elle moins à cause de sa pureté qu'en raison de son humilité. Il convient donc à notre propos de considérer cette vertu incomprise et pourtant d'une suprême excellence que fut l'humilité de la Mère de Dieu.

Si l'idée d'humilité ne nous paraît pas comique, le mot nous semble curieux, et la vertu étrange. Pour nous, modernes, que peut signifier une vertu aussi passive? Pourquoi l'humilité d'une jeune fille qu'il avait l'intention d'exalter aurait-elle impressionné Dieu? Pourquoi le Tout-Puissant se soucierait-il de rendre humbles ses enfants? Et pourquoi Dieu aurait-il voulu que sa Mère fût une humble vierge?

Il est clair que l'humilité n'intéresse aucunement les grands de ce monde. Le mot lui-même est si étranger à notre vocabulaire que pas une personne sur mille ne serait capable de définir l'humilité. Quant à la pratique de cette vertu, elle est devenue rarissime,

Pour celui qui a chassé Dieu de sa vie, l'humilité ne saurait avoir aucun sens. Comment serait-il humble celui-là puisque, s'étant jugé capable de remplacer Dieu, la divinité lui est aussi inutile qu'un char à bœuf, qu'un dolmen ou qu'un moulin à vent ? Oui, je trouverais fort difficile de parler d'humilité à un homme qui me dirait : « Je ne connais pas d'autre Dieu que moi-même. »

Les négations et les préjugés de beaucoup de nos contemporains, pour qui l'humilité est lettre morte, les empêchent nécessairement de penser clairement, et à plus forte raison humblement. Dieu a promulgué des lois pour régir l'humanité ? Allons donc ! Pas de bêtises, hein ! La terre est à l'homme et l'homme en jouit à sa guise.

« L'humanité est mon Dieu », m'écrivait un médecin. Et lorsque mon excellent ami le P. Le Buffe publia son ouvrage sur la jurisprudence, où de nombreuses thèses relevaient du fait de la loi morale de droit divin, les critiques rationalistes et en plusieurs cas les protestants l'accueillirent fort mal. Ils se vantèrent orgueilleusement de ce que la loi divine tienne si peu de place dans les facultés de droit neutres. Même si Dieu a créé le monde, à leurs yeux hypothèse discutable, il l'a abandonné au hasard, prétendaient-ils. Sur terre l'homme serait semblable à l'occupant d'une fusée qu'un fou a lancée dans l'espace et qui file vers la catastrophe.

Comment parler de l'humilité à un dictateur qui traite ses sujets comme s'il était lui-même un dieu ? Comment expliquer la beauté de l'humilité à un tyran qui s'arroe un droit absolu de vie et de mort

sur ceux qu'il domine par la terreur ou une police savamment organisée ?

Notre siècle est infesté d'individus qui se sont depuis longtemps débarrassés d'un Dieu gênant. Ils se croient divinisés par leur richesse ou leur influence. Ils s'imagineraient déchoir en admettant une loi autre que celle de leur propre habileté. De sorte que le « vivre sa vie » a remplacé le « je n'obéirai pas » de Lucifer. La littérature des quelque dernières cinquante années donne l'impression que non seulement les hommes se sont créés eux-mêmes, mais qu'ils ont auparavant créé leur univers. L'existence d'un créateur ou d'un suprême législateur est mise au rang des histoires de bonnes femmes et des superstitions courantes.

Abordez la question de l'humilité avec certains écrivains et penseurs, ils ne sauront quoi vous dire ou vous répondront d'un ton méprisant. Je me souviens de cette phrase d'un sceptique bien connu : « Je ne vois pas pourquoi on s'extasie tellement devant l'Univers de Dieu. Il me semble, à moi, que le Créateur n'a pas de quoi se vanter. »

On frémit, puis on a envie de rire. Tout ce que cet écrivain peut faire, c'est d'aligner des mots, et il ose juger en une phrase hautaine le Dieu qui a réglé si magnifiquement la marche des étoiles innombrables. Il nie que Dieu ait réussi son œuvre, mais lui-même, sous peine d'être mis à mort, il ne pourrait pas produire un seul grain de sable, ni rendre la vue à un œil mort, ni faire tomber un seul flocon de neige, ni faire fleurir une marguerite des champs.

Néanmoins, avec une arrogance que les historiens de l'avenir trouveront inconcevable, il se

moque de l'univers insondable et splendide de Dieu, lui qui ne sait même pas de quoi son corps est fait, lui qui ne saurait définir correctement la vie et qui se pense le fin du fin tout simplement parce qu'il éclaire sa lampe en tournant un commutateur, compose un nouveau coquetel, ou écrit des phrases à l'aide d'un alphabet qu'il n'a pas inventé, avec une encre qu'il ne pourrait analyser et sur un papier qu'il serait bien embêté de fabriquer.

Le petit rire que vous venez d'entendre vient sans doute d'un chérubin qui a le sens de l'humour; notre sceptique, lui, ne serait même pas capable de sourire. Comme tous les esprits empoissés d'orgueil, il est passé maître en matière de satire et de cynisme; par contre il est dépourvu de tout sens de l'humour. Il l'a perdu avec le sens de l'humilité.

On pourrait difficilement accuser nos contemporains d'exagérer dans l'humilité. Telle race se croit supérieure à toutes les autres et pense détenir la suprême culture. Tel groupe croit implicitement au pouvoir et au prestige de l'argent. Telle école affirme sèchement que rien n'est impossible à l'humanité. Écrivains et penseurs se sont arrogé une infailibilité universelle.

De temps à autre, après avoir mûrement réfléchi et après avoir imploré les lumières du Saint-Esprit, le pape lance une encyclique traitant de sujets strictement limités à la foi ou à la morale, alors que des scribes quelconques pontifient dans leurs chroniques quotidiennes tapées à la hâte, durant la nuit, sous l'inspiration de la mauvaise humeur et des fumées de l'alcool. De graves historiens déclarent qu'il n'y a pas de lois sinon celles des tabous hérités des peuples

aits primitifs. Des savants décrètent que leurs expériences ont aboli la nécessité de Dieu. Si l'humilité est un vice, notre paganisme moderne est pour ainsi dire impeccable. Si elle est une vertu...

Nous nous occuperons pour l'heure d'une seule définition de l'humilité, définition qui consiste à vrai dire en une substitution de termes: l'humilité, c'est la vérité. Voilà tout. La vérité, rien que la vérité sur nous-mêmes, sur nos inéluctables rapports avec Dieu, l'univers, le prochain et nous-mêmes. Ce n'est pas peu dire. Et comme personne ne nie que la vérité soit belle, il s'ensuit que l'humilité, puisqu'elle est la vérité, est également belle.

« Connais-toi toi-même », enseignait le vieux philosophe grec. Il ne pouvait guère exiger rien de plus difficile, car il n'est pas aisé de se connaître. D'abord, nous ne sommes pas toujours de connaissance très agréable. Au fond de notre être bougent des ombres peu rassurantes, et plus nous sommes conscients, moins avons-nous envie de nous mieux connaître. Dès lors on se ment à soi-même, on s'entoure d'une fiction flatteuse, on se grime, on se ménage, on se courtise plus platement que le courtisan le plus naïf ne courtise son roi. A l'autre extrême, on se dénie toute dignité. Comment alors prétendre à la connaissance de quoi que ce soit si l'on ne se connaît pas soi-même ?

La vérité sur soi-même se compose de deux éléments essentiels à l'intelligence et à la pratique de l'humilité. Ou encore, on pourrait dire que pour nous conduire à l'humilité, la vérité, sa contrepartie, emprunte deux voies, l'une vers le haut, l'autre vers

le bas. Quoi qu'il en soit de cette image, la connaissance de soi-même commence par une démarche de la conscience qui nous révèle les nombreuses contingences et dépendances de notre condition. Ce premier savoir est incompatible avec l'orgueil. C'est là l'aspect le plus apparent et le plus naturel de l'humilité telle qu'on la conçoit ordinairement. Nous allons nous y arrêter, mais qu'on se dise bien qu'il n'est pas le seul.

La vérité oblige l'homme à reconnaître qu'il dépend d'abord de Dieu et qu'à peu près en rien il ne peut compter uniquement sur lui-même. Personne ne peut se donner l'existence, pas plus qu'une locomotive ne peut se fabriquer elle-même. L'homme ne détermine pas les circonstances de sa naissance. Il n'est responsable d'aucun des phénomènes conservateurs de la vie. Il ne pourrait pas plus avoir préparé son existence que votre arrière-petit-fils encore à naître ne pourrait décorer votre arbre de Noël et vous acheter des cadeaux l'an prochain.

L'esprit, instrument de connaissance de la vérité, n'est aucunement création de l'homme et provient d'agents entièrement extérieurs à l'homme. Son habileté manuelle, il n'en aurait pas joui s'il n'était d'abord né avec des mains et les centres nerveux correspondants.

Par son inattendu, la mort se montre complètement indépendante de l'homme et prouve la dépendance de l'homme vis-à-vis d'elle. Quant aux suites de la mort, elles projettent l'homme dans la dépendance la plus totale: à l'égard des forces corruptives de la nature qui détruiront son corps; à l'égard de Dieu qui décide du sort de l'âme. Quelles que soient

sa vaillance et son adresse durant la vie, la mort interrompt définitivement la lutte et rejette l'homme entre les mains de celui qui l'avait tiré du néant.

Tout honnête homme admettra que sa vie dépend constamment d'innombrables facteurs. Par exemple, pour ce qui est de sa nourriture. Des pionniers résolus parviendront peut-être à subsister à l'aide d'un fusil et d'une pioche; mais plus il est civilisé, moins l'homme est capable de s'adapter à la terre et de lui arracher sa subsistance. Rien de lamentable comme l'impuissance du citadin le plus instruit soudainement forcé, en pleine nature, de se procurer tout seul un repas.

Dans *Mantrap*, Sinclair Lewis a illustré de façon frappante ces conséquences de la civilisation. Son brillant avocat, qui a pourtant bien profité du génie inventif de son temps, n'est plus, au milieu de la forêt canadienne, qu'un enfant égaré, effrayé et misérable. Pour lui trouver de la nourriture, lui construire un feu, le conduire aux rivières ou le ramener vers les villes, bref, pour le sauver, il faut un guide indien, rude et illettré.

Le dernier repas que vous avez pris est une preuve amusante de votre dépendance à l'égard des autres. Imaginons abolie la distribution du lait, détruits l'aqueduc de la ville, les meuneries, les abattoirs et les salaisons, fermés les hôtels et les restaurants, et voyons ce que vous trouverez à vous mettre sous la dent.

Si encore nous ne dépendions des autres que pour la nourriture, nous ne serions peut-être pas si penauds. D'où viennent nos idées? Si au cours d'une vie entière on formule une seule idée qu'on ne doit

à personne, eh bien, on est un Einstein, un Newton, un Christophe Colomb ou un Edison. La plupart d'entre nous se servent, comme de vêtements de seconde main, des idées des autres. Nous vivons suspendus aux idées des quelques grands génies de l'humanité.

Nous dépendons de l'amitié à un degré presque effrayant. Qu'elle disparaisse, notre existence devient un désert. Depuis l'enfance nous dépendons de l'amour, de l'amour qui fit que nos mères prirent soin de nous malgré les ennuis de leur tâche; de l'amour qui poussa nos parents à fonder un foyer; de l'amour qui incite médecins et infirmières à pratiquer l'art de guérir; de l'amour des artisans pour leurs métiers, sans lesquels la famine, les inondations, le froid et les bêtes sauvages emporteraient la vie; de l'amour patient des enfants qui supporte la faiblesse et l'irritabilité de la vieillesse; de l'amour respectueux qui honore notre sépulture. Tout le charme de notre vie sociale tient à l'amitié. Nous dépendons de nos amis pour le courage qu'inspire la camaraderie et pour la foi qui nous soutient si nous avons perdu foi en nous-mêmes.

Le temps lui-même, que nous croyons posséder, nous emporte avec lui. Il nous pousse dans un monde déjà vieux avant notre arrivée, il nous en retire à la fin et le monde continue comme par devant. La jeunesse se croit tout possible; le temps se moquera de la vieillesse. Devenus vieux nous nous demandons avec Shaw, comme dans *Back to Methuselah*, si l'homme peut espérer accomplir quelque chose à moins de trouver le moyen de vivre trois siècles.

La nature a mille façons de nous faire sentir notre dépendance vis-à-vis d'elle. Nous pouvons défier les lois de Dieu et vivre. Si nous contrevenons aux lois de la nature nous sommes écrasés comme des mouches. Nous disons d'un aviateur qu'il triomphe des lois de la pesanteur, alors qu'il a seulement appris à mieux s'en servir et à mieux leur obéir. La gravité nous lie mieux qu'aucune chaîne. La biochimie nous domine au point qu'une différence infinitésimale de la sécrétion thyroïdienne remplace la gaieté la plus exubérante par la dépression la plus sombre; une glande minuscule détermine si nous serons ou un nain, ou un géant de cirque, ou un être normal capable de s'allonger dans une couchette de wagon-lit et d'endosser un complet de confection.

Il nous faut également admettre notre dépendance à l'égard de nos frères inférieurs. Quelques historiens affirment plus ou moins justement que certaines races européennes se sont développées plus rapidement que les races américaines à cause de l'usage du cheval. Ce serait donc à cheval que l'homme se serait civilisé, disent-ils ironiquement.

Le bifteck nous transmet la force du bœuf. Les beaux bas transparents de la débutante proviennent d'une chenille. Les magnifiques manteaux des étoiles du cinéma sont peut-être faits de la fourrure d'une petite bête aveugle qui vit sous terre ou de quelque diabolotin à quatre pattes devant lequel détalera le plus enragé nemrod. La croissance des enfants dépend du lait des vaches placides et des huiles de la morue. Le jus des oranges et la savoureuse rougeur

des pommes provient, il faut bien l'avouer, du fumier que le fermier répand autour de ses arbres.

On pourrait multiplier indéfiniment ces exemples de notre dépendance universelle, depuis l'étoile invisible à laquelle la terre est reliée par la gravité jusqu'à la pression rassurante d'une main amie. La chose est si claire qu'il semble oiseux de s'y étendre. Mais comment dire la vérité sur l'homme sans considérer d'abord l'étendue de sa dépendance ?

Saint Ignace tenait pour une vérité fondamentale la dépendance de l'homme, vérité sans laquelle il est impossible d'acquérir d'autres vérités. Ses *Exercices spirituels* creusent profondément dans l'orgueil afin de dégager la conscience et de bâtir sur l'humilité.

« Considérez-vous vous-mêmes, dit-il en substance, par rapport à tous les hommes qui ont vécu, puis comparez la longueur de votre vie à celle des temps écoulés. Comparez votre force à celle de tous les animaux, votre esprit aux esprits de tous les génies qui ont illuminé notre horizon. Comparez votre volume à celui de la terre. Comparez-vous aux infinis de la Voie lactée. Comparez-vous à la beauté des anges. Avancez encore d'un pas hésitant et pensez à la légèreté d'un rayon de soleil ou à la descente de l'ange Gabriel du trône de Dieu à la maison de Marie à Nazareth. Et enfin regardez-vous bien en face, honnêtement, et alors levez les yeux vers Dieu. »

Ces confrontations devraient avoir aboli tout orgueil et toute vanité. En vérité l'orgueil de l'homme est un grand mystère. Que le plus vaste des génies songe à ce qu'il ne sait pas et ne saura jamais, il se considérera comme un ignorant. Le plus puissant

athlète ne sera jamais de taille à lutter avec un gorille. Le champion de course à pied n'est pas capable de rejoindre l'agile antilope. La longévité de l'éléphant dépasse la nôtre et tel crapaud de notre jardin verra nos arrière-petits-enfants.

Ainsi considéré, l'homme est vraiment un piètre spécimen.

Celui donc qui s'examine froidement voit l'humilité creuser en lui un abîme vertigineux s'il se compare aux grands hommes, s'il mesure son intelligence à celle des génies, s'il se souvient en rougissant de ses chutes honteuses, s'il se rappelle qu'une simple décision à prendre ou un problème bien ordinaire l'ont maintes fois plongé dans une abjecte angoisse, s'il pense à ses cruautés, et s'il se souvient d'avoir entraîné le prochain dans le péché au lieu de le conduire à Dieu.

L'humilité n'a pas encore tout dit. Le vide qu'elle creuse en nous n'est que le fondement de notre vérité positive. Il est nécessaire de voir ce que nous ne sommes pas afin de comprendre ce que nous sommes, de même qu'il faut procéder à une excavation avant d'édifier un gratte-ciel. Et que la majorité de ceux qui ont péché envers eux-mêmes et envers les autres refusent de se voir selon leur propre vérité révèle leur dépendance et leur bassesse innées.

Ayant refusé d'admettre la vérité commune à tous les hommes, dont ils sont des spécimens particulièrement nuisibles, les dictateurs s'enflent d'orgueil. Ils pensent abolir les réalités gênantes rien qu'en fermant les yeux. « Je ne vois pas de Dieu, disent-ils. Donc, il n'y a pas de Dieu... Si Dieu a des ordres à me donner, qu'il passe un de ces matins

entre dix et onze. En attendant, il n'y a pas de loi pour moi. » Qui se sépare ainsi de Dieu s'interdit absolument la connaissance de soi-même. Et l'on sait que de fausses prémisses on peut tirer n'importe quelle conclusion.

D'autre part, les saints furent humbles à cause de leur parfaite honnêteté. Telle était la vérité, telle ils l'acceptaient. Et ils tenaient pour salutaire que leur orgueil en fût offensé. Reconnaissant Dieu pour leur créateur, ils avaient un sentiment aigu de leur condition de créatures. Toujours remarquables par un bon sens supérieur, les saints admettaient le plus simplement du monde cette première vérité essentielle.

La seconde est également importante. On peut l'exprimer ainsi: « Quoique créature, je ne suis pas comme une statue qu'un sculpteur a taillée dans le marbre. Je suis plus qu'une œuvre d'art. Je suis le fils de l'amour de Dieu. Mais elle est heureuse la dépendance du fils à l'égard de son père et, si un enfant respecte l'auteur de ses jours, je ne saurais considérer avec moins de respect et d'humilité le Père céleste à qui je dois tout. »

Ainsi le saint s'émerveille-t-il de son état de dépendance.

Mais ses réflexions ne s'arrêtent pas là et l'amènent à voir en Dieu son suprême bienfaiteur. Si la générosité de Dieu se tarissait, l'homme n'aurait plus rien, ne serait rien. Car l'homme n'a jamais rien créé; il ne fait que modifier plus ou moins les choses déjà existantes. Il emprunte tout et pour tout. Il est le mendiant intégral. Heureux mendiant, quand même, dont un Dieu prévient tous les besoins en

emplissant la terre et l'univers d'une surabondance de toutes choses.

Le saint déborde alors de reconnaissance et comme la gratitude incline à l'humilité (qui n'en a fait l'expérience?), il se rend compte qu'il n'a rien ajouté ni à la terre ni à sa propre vie, qu'il a répondu à la générosité sans mesure de Dieu par la tiédeur, le péché et l'ingratitude.

Nous nous servons souvent de certains mots sans prêter attention à leur signification ou après l'avoir depuis longtemps oubliée. Par exemple, je trouve fort amusant d'entendre les athées, qui nient Dieu ou toute puissance créatrice, parler des créatures; ou les matérialistes, pour qui nous n'avons pas plus d'âme qu'un morceau de bois, dire de quelqu'un: « C'est une belle âme! » Être une âme quand on n'en a pas, c'est un peu raide! Avec la même incon séquence logique on entend des gens, qui n'ont pas récité un *Benedicite* depuis leur tendre enfance, parler des dons remarquables de celui-ci ou de celle-là. Un tel, dit-on, a le don des affaires, ou le don de se faire des amis, ou est bien doué pour la musique, pour la peinture. On se sert étourdiment d'un mot qui est en fait le mot juste.

On sait qu'on peut accroître ses capacités, mais en aucune façon les créer. L'artiste ne fait qu'actualiser un don que son âme possédait en puissance. On ne deviendra jamais un grand orateur si on n'a pas le don d'une bonne élocution, d'un gosier puissant, du geste expressif, du raisonnement, de la persuasion et de la facilité de parole.

Le saint admet donc honnêtement la réalité: tout lui est un don de Dieu, et un don entièrement

gratuit. Autant il en éprouve des sentiments de profonde humilité, autant il s'en réjouit. Dieu m'a tout donné, aime-t-il à se répéter. Dieu m'a donné mon corps. Dieu m'a donné mon âme. Dieu m'a donné tel talent et telle habileté. Dieu m'a donné la vie avec ses infinies possibilités. Dieu m'a donné l'amour et l'amitié. Dieu m'a donné un père généreux qui m'aime avec toute la tendresse passionnée d'un David pour un Absalon.

« Dieu m'a donné ? se demande le saint, car les saints n'ont pas l'habitude de parler à la légère. L'expression n'est-elle pas trop présomptueuse ? La vie éternelle, la part de son royaume que Dieu m'a promise, voilà des dons véritablement gratuits. Mais les choses que nous tenons entre nos mains et chères à notre cœur mortel, ne serait-il pas plus juste de les considérer comme des prêts judicieux, des jetons négociables ? »

Une des plus admirables paraboles du Christ, celle des talents, explique parfaitement la nature des dons de Dieu. Au temps des Romains, le talent désignait une somme d'argent considérable; nous entendons aujourd'hui ce mot au sens d'aptitude spéciale, d'habileté particulière à faire quelque chose. Encore un terme dont on use généralement à tort et à travers.

Ce changement de sens s'est produit à la suite de la parabole du maître qui confie de l'argent à ses serviteurs en les avertissant qu'à son retour il exigera un compte exact de leur gestion. Le personnage central, c'est Dieu; les serviteurs, ce sont les hommes diversement doués et le jour de la reddition des comptes, c'est la mort.

On se souvient du reste de la parabole d'une richesse de signification inépuisable comme toutes les paraboles du Seigneur: les serviteurs qui avaient respectivement reçu cinq et deux talents n'ont pas manqué de faire fructifier le dépôt à eux confié et le maître les récompense généreusement; quant au dernier, qui avait reçu un seul talent, le maître le punit à regret de n'en avoir rien tiré. Les premiers seront désormais considérés comme de la famille, tandis que le dernier, qui avait enfoui l'argent dans la terre de peur de le perdre, est ignominieusement chassé.

Il ne faut pas oublier que les talents de la parabole n'étaient pas des dons, mais bien des prêts. Le maître confiait son argent, il ne le donnait pas.

Le saint a toujours présente à l'esprit cette parabole. Considérant les talents et les aptitudes reçus de Dieu, il s'écrie: « Ah! ils ne me sont que prêtés. Je puis m'en servir, mais un jour je devrai les rendre à Dieu. Et si je les lui rends accrus, il m'en tiendra un compte éternel et me recevra dans sa joie. Si je suis insensé au point de ne pas m'en servir, ou pis, de m'en servir pour acheter le péché, à quoi puis-je m'attendre en retour? »

Les saints apprécient à leur juste valeur les choses qui emplissent le monde, c'est-à-dire hautement. Jamais ils ne commettent la folie de vouloir se les approprier ou d'être avares de leurs jetons jusqu'à refuser de les échanger contre de l'or pur.

Sans prétendre aucunement, loin de là! améliorer la parabole du Seigneur, nous nous en permettrons une de notre cru afin de figurer plus familièrement nos rapports avec les choses.

Un jour un étranger eut le privilège *insigne* de visiter un des plus importants studios cinématographiques d'Hollywood. Il parcourut comme le plus pieux des pèlerins les salles où l'on tournait, fort impressionné par la complexité des appareils et ne se tenant plus d'aise d'avoir frôlé au passage une célèbre vedette. Il se découvrit respectueusement en s'écartant pour faire place à un directeur fameux et à un réalisateur colossal qui, ô merveille, enfilèrent le même trottoir que lui.

Sur une large avenue de béton accédant aux décors extérieurs, il s'immobilisa soudain comme pétrifié. Un homme s'avancait, vêtu d'un grand manteau de velours bordé d'hermine, la tête noblement couronnée, une riche épée au côté et le sceptre à la main droite.

Ce n'était pas tant la surprise qu'une crainte respectueuse qui figeait sur place notre visiteur, car il n'ignorait pas que les rois adorent visiter Hollywood et se repaître la vue des royautés incomparables de l'écran. Un roi n'avait-il pas offert (l'agence de publicité y était peut-être pour quelque chose) sa royale situation en échange d'un petit rôle dans un film de deuxième ordre ?

Le roi daigna s'arrêter, leva son sceptre d'un geste débonnaire et fit signe d'approcher au visiteur intimidé. En bon démocrate, ce dernier crut mourir de joie de se trouver si près d'un vrai roi en chair et en os. Il s'inclina profondément comme il l'avait vu faire à l'écran, baisa la main du monarque et se retira ivre de bonheur, tandis que le roi poursuivait majestueusement son chemin.

Un peu plus tard, comme l'étranger se trouvait à la salle des costumiers, la porte s'ouvrit. C'était encore le roi, à la vue duquel le visiteur s'inclina si bas qu'il ne se rendit pas immédiatement compte de ce qui se passait. Lorsqu'il se fut redressé, le roi avait enlevé sa couronne et un accessoiriste la glissait dans une boîte. Puis, hop! la boîte, adroitement lancée, alla se loger sur une tablette élevée. Deux assistants enlevèrent au roi son manteau d'hermine, tandis qu'un autre décrochait l'épée royale.

— Attrape! cria quelqu'un en lançant le sceptre à l'accessoiriste qui le saisit au vol.

L'ex-roi n'en menait pas large dans ses sous-vêtements quelque peu mouillés de sueur. Alors seulement notre visiteur s'aperçut que le roi à qui il avait si dévotement baisé la main était un figurant (numéro 1379 de la distribution du film en cours). Il fallut trois employés pour maîtriser le visiteur qui voulait étrangler le faux monarque.

La morale de ceci...

Je m'excuse d'insinuer qu'une parabole aussi claire ait besoin d'une explication. En tout cas, si notre orgueilleuse génération a besoin de méditer une parabole, c'en est une de ce genre, soit dit en toute modestie. Nous passons tous sur la scène de la vie dans les vêtements que nous prête généreusement, et non sans fantaisie parfois, un costumier divin. Ce personnage se croit roi, et l'est en effet, pour une journée ou deux; puis, son engagement terminé, la mort le dépouille de sa couronne, de son manteau d'hermine, de son épée et de son sceptre. On lui dira à la sortie s'il a bien ou mal joué. Tel autre est pour quelque temps déguisé en millionnaire; il

s'amuse énormément à montrer à la ronde que l'argent peut tout acheter, depuis un diamant jusqu'à une ambassade. Un soir quelqu'un lui tape sur l'épaule et une voix inexorable dit: « Ton costume. » Et la plus savante consultation médicale ne l'empêchera pas de répondre au rendez-vous fixé par celui qui lui avait prêté son déguisement. Avant d'entrer en scène, cette jeune fille se regarde dans un miroir. « Comme je suis belle! » s'écrie-t-elle. Chose surprenante, c'est vrai. Et durant quelques années elle promène sa fière beauté. Mais les choses qui la faisaient si belle, l'âge s'en empare avec une exaspérante avidité. Finalement, la mort, absolument indifférente, lui annonce: « Je viens prendre le reste. » Et elle se présente telle qu'elle est et non telle qu'elle semblait être, devant l'éternelle beauté qui lui avait prêté son éphémère beauté.

Lors d'une de leurs premières prédications, les apôtres revinrent auprès du Seigneur pas peu fiers d'avoir opéré quelques miracles. « Nous avons chassé les démons et guéri les malades », s'écrièrent-ils. Le Christ, sachant qu'ils attribuaient leurs miracles à leur propre pouvoir sur la nature, leur raconta une parabole en manière d'avertissement. « Quand vous aurez fait toutes ces choses qui vous sont commandées, conclut-il calmement mais d'un ton sans réplique, dites: Nous sommes des serviteurs inutiles; nous avons fait notre devoir. » Et les apôtres avaient assez de sens commun pour être confondus.

Si, avec les aliments que nous avons payés, notre cuisinier, qui gagne très cher, nous prépare un bon repas, nous pourrions l'en remercier. Mais si, de plus, nous lui avons appris à faire la cuisine, nous serions

fort surpris qu'il exigeât des compliments. A vrai dire, les apôtres étaient des serviteurs inutiles. Nous aussi. Comme eux nous ne faisons que spéculer sur les prêts divins. Tout ce que nous faisons, c'est de nous servir, à bon ou à mauvais escient, à profit ou à perte, des talents que Dieu nous a confiés jusqu'au jour où la mort ferme nos livres et dresse notre bilan.

Tout ceci semble singulièrement rapetisser l'homme. Je le répète: ce n'est qu'un commencement et la vérité qui nous abaisse est la même qui nous élève. Dieu désire que nous nous connaissions, pas rien qu'en surface, mais à fond. Or, la pleine connaissance de soi-même rend l'homme merveilleusement heureux, plus encore, l'exalte.

N'est-il pas glorieusement rassurant que Dieu m'ait assez voulu pour me créer? N'est-il pas encourageant de savoir qu'il m'a prodigué ses dons? Ne dois-je point m'émerveiller qu'il m'ait confié une part de ses affaires? Ne suis-je pas heureux d'avoir un père si généreux? N'ai-je pas lieu de m'étonner du privilège de travailler pour un patron aussi libéral?

Dons, talent, prêts, toutes ces choses nous sont confiées. Les plus habiles parmi nous s'efforcent aussitôt de découvrir s'ils ont reçu dix talents ou un seul, si Dieu leur a consenti une avance énorme ou un modeste prêt. Si je me connais, je saurai l'étendue de mes aptitudes; sinon, comment savoir ce que Dieu attend de moi? L'humilité est vérité, nous le répétons, et la vérité exige que je compte mes talents et règle ma vie en conséquence.

Il est singulier, voire un peu absurde, que des gens, souvent de très bonnes gens, s'imaginent que

l'humilité consiste à se dénigrer, à mentir sur soi-même. Une jeune fille très belle croira nécessaire de pleurer sur sa laideur. Un jeune homme intelligent jugera bon d'agir en idiot. Un amateur de talent s'interdira l'art de la peinture de peur de compromettre son humilité. Une femme charmante fera la chipie. Une personne brillante dissimulera son esprit sous mille futilités.

Ces dénigrement n'ont rien à voir avec l'humilité qui est le résultat de la vraie connaissance de soi. Ce sont des mensonges. L'humilité ne consiste pas à agir comme un fou, excepté dans le cas de quelques rares saints où une forme supérieure d'humilité entre en jeu. L'homme humble est véridique, même s'il lui faut pour cela se reconnaître des dons exceptionnels.

Évidemment, cela ne revient pas à dire qu'on doit prétendre avoir des dons que l'on ne possède pas. Mais prétendre ne pas les avoir si on les a, c'est mentir. Saint Paul savait fort bien quelle emprise il exerçait sur les foules, et il en usait. Ayant remarqué que les gens étaient impressionnés et édifiés rien qu'à le voir passer sur la place du marché, saint François d'Assise y retourna maintes fois et pour la bonne mesure alla se promener aussi sur la place publique. Sainte Thérèse de Lisieux, certaine que Dieu lui accorderait les miracles qu'elle lui demanderait, prophétisa avec assurance à quoi elle passerait son ciel et, effectivement, les miracles commencèrent après sa mort.

Donc, un des fondements essentiels de l'humilité, elle-même fondée sur la connaissance de soi, est une évaluation honnête de ses propres dons. In-

sistons toujours sur ce dernier mot. J'ai tel ou tel don. Je me souviendrai toujours que c'est un don, un don de Dieu, que je devrai le lui rendre pour être récompensé ou puni selon l'usage que j'en aurai fait.

Le serviteur aux dix talents, il est bon de se le rappeler, est celui qui rendit les plus grands services à son maître. Celui qui n'en avait qu'un craignit de risquer son unique talent. L'homme le mieux doué doit donc normalement faire le plus pour Dieu. Il y parviendra, à condition de ne jamais oublier dans le secret de son âme ce principe de l'économie divine, à savoir qu'un don c'est un prêt.

Venons-en maintenant à ce deuxième élément qui peut remonter l'homme dans sa propre estime. Après tout, si Dieu m'a choisi entre d'innombrables possibles, il devait me considérer avec un certain intérêt, me réserver une place dans son plan du monde. Si insignifiant, si faible et si peu doué que je sois, si peu nombreux que doivent être mes jours et si court mon élan spirituel, mon rôle est indispensable dans les desseins de Dieu. Pas une pierre ne roule au hasard et Dieu nous assure qu'il tient compte de la mort du moindre oiseau. Donc, si grand ou si limité que je sois, Dieu m'assigne délibérément une place et un rôle sur la scène de l'univers. Et je puis presque me l'imaginer me surveillant anxieusement pour voir si je collaborerai avec lui ou si je refuserai froidement et brutalement de faire ma part.

Certes, que je sois un aide fidèle, un paresseux ou un traître, les desseins de Dieu parviendront à leur plénitude. Chose curieuse, Dieu n'en semble pas moins compter sur moi. Si j'accomplis ce qu'il

veut de moi, une partie de son plan sera exécutée sans délai et à sa satisfaction: si je refuse, je trouble momentanément l'ordre divin de la création entière. Je me rends compte avec un sentiment d'horreur qu'il est en mon pouvoir de contrecarrer Dieu et de le défier.

A ce propos, la confiance persistante de Dieu en ses enfants n'a-t-elle pas quelque chose de presque humble? Il permet la multiplication des hommes malgré le souvenir des péchés et des révoltes de leur passé. Il continue à faire confiance à des serviteurs qui tant de fois se sont révélés non seulement inutiles, mais voleurs, menteurs et traîtres. Optimisme infini de Dieu!

Quelle profonde et joyeuse reconnaissance ne doit pas éprouver tout homme réfléchi en se disant que Dieu lui a exclusivement réservé l'exécution d'une part spéciale de son œuvre!

L'humilité est une idée tellement passée de mode que je m'excuse d'avoir dû en parler si longuement. Vous voulez sans doute comme moi revenir au plus vite à notre très aimable sujet, Marie. Nous nous empresserons donc d'envisager l'humilité dans sa réalité concrète. Même si nous sommes de bons catholiques, nous lui trouverons peut-être encore une saveur étrange, tant elle a été décriée; mais nous la reconnaitrons sans peine et nous l'aimerons bientôt en la contemplant en la personne de l'humble vierge de Galilée.

Depuis la création de l'homme, Dieu se cherchait, pour en faire sa mère, une femme se connaissant

parfaitement, c'est-à-dire parfaitement humble. Et Dieu trouva Marie.

On peut dire en toute vérité que le choix de cette humble vierge ne fut guère difficile, car l'humilité était depuis longtemps rarissime, plus rare qu'elle ne l'est aujourd'hui. Diogène, qui avait peine à trouver un honnête homme, ne se serait probablement jamais soucié de découvrir un homme ou une femme humble. En tout cas, il en savait si peu sur l'humilité qu'il ne l'eût sans doute pas reconnue. A moins d'avoir rencontré Marie. Cette fois, il ne se serait pas trompé, puisque Marie, en cela comme en tout, était unique.

Le déséquilibre des derniers siècles avant l'ère chrétienne était tel que le vice de l'orgueil passait sans contredit pour une vertu supérieure. L'humilité, au sens de lâche sujétion au fouet ou au coup de pied, c'était bon pour les esclaves, les femmes enfermées dans les cloîtres de leurs maisons et les ouvriers abrutis de travail.

C'eût été l'insulter que de suggérer l'humilité à un Romain. Devant qui se serait-il humilié ? Les dieux ? S'ils étaient tels que décrits par les poètes, ne les valait-il pas ? Le Romain espérait franchement que sa femme fût un peu moins libre que les déesses de la scène. Quant au dieu des philosophes, selon la rumeur, assez peu différent de celui des Hébreux, eh bien, il ne le connaissait pas très bien. Et si ce dieu était juif, il n'avait pas besoin d'en apprendre plus long.

Les empereurs romains empruntèrent finalement à d'anciens peuples la coutume de se faire déifier, ce qui était de nature à ridiculiser les autres dieux.

Le barbier égyptien qui chaque matin barbifiait son Pharaon devait bien avoir envie de pouffer de rire devant ce dieu vasouillard et mal éveillé. Dans le secret de son cœur, Nabuchodonosor regrettait d'avoir à jeter dans la fournaise les trois jeunes Hébreux; il admirait leur courage et savait comme eux qu'il n'était pas plus dieu que personne. Aussi, lorsque les empereurs romains se mirent à jouer aux dieux à leur tour, la populace ricana, se moqua d'eux en cachette et les honnêtes gens se dirent: « Si un pareil salaud est un dieu, le moins on en saura au sujet des dieux, le mieux ce sera. »

Dans leurs relations sociales, les Romains jugeaient l'orgueil aussi important que l'encombrante toge ou la maisonnée d'esclaves. De sorte que les patriciens tenaient pour intolérable le contact d'un plébéien, de même qu'aujourd'hui un brahmane hindou se croit souillé par la seule ombre d'un paria. De jeunes esclaves achetées à un marché voisin du marché à bestiaux et à légumes servaient à genoux leurs hautaines maîtresses. Les généraux abandonnaient les villes conquises au pillage et au viol sans se soucier un seul instant du fait que les vaincus étaient eux aussi des êtres humains. Les dirigeants gouvernaient au gré de leur caprice, bien décidés à ne pas laisser une sentence injuste ou une condamnation à mort imméritée troubler leur digestion.

Le fier Romain déniait aux barbares la pleine dignité humaine. Pour lui ils n'étaient bons qu'à le porter sur leurs épaules, qu'à se plier sans plainte à ses désirs, qu'à mourir pour son plaisir au milieu

des arènes sanglantes. Il était orgueilleux de son droit de vie et de mort sur eux.

Le citoyen romain considérait comme des êtres inférieurs ceux qui ne jouissaient pas du privilège de la citoyenneté. Il les méprisait, les écartait de son chemin, les obligeait à se découvrir devant lui. Il ne manquait pas de proclamer à tout instant son éminente dignité. Il n'aurait pas toléré qu'on vint le raser avec l'humilité et la connaissance de soi-même.

Chez les Juifs l'orgueil n'assumait pas une forme aussi vicieuse. Ils en faisaient quand même une sorte de vertu soigneusement cultivée. Leur orgueil cherchait à s'enraciner dans leur histoire. S'ils n'étaient pas assez forts pour battre les Romains, ils n'en éprouvaient pas moins pour leurs dominateurs une irréconciliable aversion et se moquaient d'eux au fond du Temple et de leurs maisons.

Les Juifs étaient hors de tout doute le peuple privilégié par excellence. Sans aucun mérite de leur part, Dieu les avait distingués au milieu du sombre monde païen pour être les messagers de sa Révélation, les seuls dépositaires de la semence qui germerait un jour le Messie, sauveur du monde. Eux seuls servaient Dieu comme il voulait être servi. Eux seuls, et peut-être quelques philosophes, le connaissaient. Tout culte, excepté celui du Temple, était abominable à Dieu. Eux seuls enfin avaient le droit d'être appelés le peuple de Dieu,

Tout cela est incontestablement vrai. Mais si un peuple a jamais eu de bonnes raisons d'être humble, reconnaissant et pitoyable envers les autres, c'était bien celui-là, comblé d'insignes privilèges

dont il s'était tant de fois montré indigne. Du choix de Dieu, les Juifs tirèrent un orgueil coupable. Ils croyaient que le pire Juif valait plus que le meilleur païen. Puisqu'ils étaient le peuple de Dieu, à quoi bon se soucier de la vertu personnelle? S'ils observaient scrupuleusement les prescriptions de la Loi, qu'importaient la corruption et la saleté de l'âme? Qu'importaient l'injustice et l'impiété intérieure si on suivait à la lettre le rituel des sacrifices au Temple, si le Temple abritait le seul culte légitime?

Ils méprisaient ouvertement ceux qui n'avaient pas eu la chance de naître juifs. Tout Juif, même aussi véreux que Caïphe, aussi sournois et vénal qu'Anne, aussi meurtrier que Barabbas, n'était-il pas supérieur à tous les Gentils, même aux Romains de bonne volonté qui venaient au Temple demander la foi à genoux?

Cet orgueil du sang, cette fierté indépendante du mérite, cette complaisance en la générosité gratuite de Dieu, le Christ les dénonça sévèrement. Qu'ils se gardent de se vanter du choix de Dieu, car des pierres des chemins le Créateur pourrait se susciter des fils plus dignes de lui et d'Israël!

C'est encore par orgueil que les prêtres se détournèrent du Messie charpentier. Il osait s'approcher d'eux, gardiens sacrés du Temple, lui qui venait tout droit de son taudis du méprisable Nazareth, lui qui s'entourait de pêcheurs puant le poisson et de vils publicains, lui qui ne possédait même pas un âne ni un manteau de rechange! Et il osait leur raconter toutes sortes de balivernes incompréhensibles sur la douceur et l'humilité, sur un Père qui aimait

tous les hommes, même ceux qui n'étaient pas du sang d'Abraham!

Comme une traînée de poudre l'orgueil des prêtres se répandit dans le peuple. Pleins d'espoir, quelques Juifs suivirent le Christ au début. Ils voyaient en lui leur libérateur, celui qui vengerait Israël, subjuguerait enfin les Romains, donnerait aux Juifs la domination du monde et restaurerait la Judée dans la gloire de David et de Salomon. Il y avait de quoi frémir d'espérance.

Petit à petit la vérité leur apparut et l'orgueil étouffa leur amour naissant. Ce Jésus n'avait nullement l'intention de détruire les Romains. Il refusait la couronne que ses disciples lui offraient et paraissait beaucoup plus à l'aise avec la houlette du pasteur qu'avec l'épée du capitaine. Il ne montait pas fièrement à cheval. Il ne couvrait pas d'une armure étincelante sa robe sans couture. Il enseignait le pardon des ennemis alors qu'il aurait dû préparer les Juifs dans les montagnes de Galilée aux grandes batailles où Romains, Grecs, Perses et toute la Gentilité maudite eussent péri. Frustrés dans leur orgueil, les Juifs se retournèrent contre lui et le clouèrent à un gibet digne de lui: la croix ignominieuse.

Oui, en ces jours-là, l'orgueil permutait tout, et les cœurs et les esprits et les coutumes. Il ne fut donc pas difficile à Dieu de trouver l'humble fille de Nazareth. Nous-mêmes, nous l'aurions sans doute reconnue à des vertus si complètement étrangères à son temps.

Avant de poursuivre, je me permettrai quelques remarques au sujet des peintres qui ont représenté

l'Annonciation. Je sais leurs intentions et reconnais qu'ils les ont très souvent admirablement réalisées. Ils voulaient que la scène fût digne de la sublimité de l'événement et que le costume des deux personnages convînt à la solennité du premier acte d'un drame sans égal. C'est pourquoi ils vêtirent Marie d'opulentes robes de satin, de soie et de dentelle, l'entourèrent de riches tapisseries: c'est pourquoi ils la figurèrent à genoux, un lis entre les mains, la chevelure admirablement coiffée, et des bijoux autour du cou. Ils en firent une princesse convenablement parée pour la visite d'un ambassadeur de la cité de Dieu et prête à recevoir en son cœur le Dieu incarné.

J'admets fort bien que l'art ait le droit d'user de symboles matériels pour figurer de hautes réalités spirituelles et surnaturelles. Malgré tout, je préfère d'autres moyens, une autre manière.

D'après ce que nous savons, la maison des parents de Marie à Nazareth n'avait rien d'un palais et Joachim et Anne étaient trop pauvres pour se payer des tapisseries. Quant à Marie, je crains qu'elle n'eût pas trouvé très commodes les amples et lourdes robes dont l'ont affublée les peintres, surtout ceux de la Renaissance. On ne la voit pas très bien ainsi vêtue et faisant au lavoir la lessive de la famille. Je doute fort d'ailleurs qu'on pût même marcher dans de tels vêtements. On n'aurait pas trouvé non plus de candélabres d'or à Nazareth, où l'on s'éclairait à l'aide d'une mèche baignant dans l'huile. Et les mains de la jeune Marie durent tenir un balai plus souvent qu'un lis.

BIBLIOTHÈQUE  
SANT-SUPTICE

En contemplant, avec toute l'admiration voulue, ces magnifiques tableaux symboliques, j'ai souvent pensé à ce brave prédicateur qui parlait de l'Annonciation avec plus de chaleur que d'exactitude.

— Et je vous le demande, s'était-il écrié avec un grand geste oratoire, je vous le demande, que faisait la sainte Vierge lorsque l'ange Gabriel lui est apparu ? A genoux dans sa chambre, elle récitait pieusement son rosaire.

On peut sourire de cette anecdote comme de l'apparat de l'Annonciation des peintres.

Donc, étant donné ce que nous savons de la pauvreté de Marie et de sa famille, il est beaucoup plus probable que l'Annonciation se passa à peu près comme nous allons le dire.

En fille diligente et dévouée, Marie achevait de ranger la vaisselle du dîner. Joachim était retourné à son travail ; sur le conseil de sa fille, Anne, déjà vieille, faisait la sieste. Cette vaisselle de terre cuite ou de bois, à laquelle les aliments figés adhèrent fortement et sur laquelle la graisse laisse des taches presque indélébiles, était difficile à laver, d'autant plus qu'on ne connaissait pas encore le savon. On se servait alors d'eau, d'huile et de lessive très caustique. Et il fallait frotter vigoureusement.

Marie rangea le dernier pot d'argile et jeta l'eau sale dans une rigole à côté de la porte de la cuisine, puis s'essuya les mains à un linge grossier, balaya rapidement le parquet, enleva son tablier, effaça quelques plis sur sa robe de maison toute rapiécée et déroula ses manches sur ses bras, remarquant à peine sa peau rougie et gercée par les soins du ménage, qu'elle assumait depuis qu'elle était grande et que sa mère était vieille et lasse.

Ayant l'habitude de faire son reprisage dans la pièce principale, qu'un rideau séparait de la cuisine, Marie s'y rendit et se trouva devant un bel étranger merveilleusement vêtu. Interdite, Marie passa instinctivement les mains sur les plis de sa vieille robe.

Et le bel étranger mit un genou à terre, et dit doucement en s'inclinant profondément: « Je vous salue, pleine de grâce. »

Voilà l'Annonciation telle que je me l'imagine. Je puis me tromper, mais j'ose croire que cette mise en scène est probablement plus proche de la réalité que les somptueux décors des grands peintres.

Si familier que nous soit le récit de l'Annonciation selon saint Luc, nous jugeons utile de le reproduire ici. Répétons que jamais événement historique plus important n'a été rapporté avec une telle exactitude et une telle sobriété.

« Au sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée appelée Nazareth, auprès d'une vierge qui était fiancée à un homme de la maison de David, nommé Joseph, et le nom de la vierge était Marie. L'ange étant entré où elle était, lui dit: « Je vous salue, pleine de grâce; le Seigneur « est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes. » Marie, l'ayant aperçu, fut troublée de ses paroles, et elle se demandait ce que pouvait signifier cette salutation. L'ange lui dit: « Ne craignez point, Marie, car « vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que « vous concevrez en votre sein, et vous enfanterez « un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il « sera grand, on l'appellera le Fils du Très-Haut; « le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David

« son père; il régnera éternellement sur la maison de « Jacob, et son règne n'aura point de fin. » Marie dit à l'ange: « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne « connais point d'homme? »

« L'ange lui répondit: « L'Esprit Saint viendra sur « vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de « son ombre. C'est pourquoi l'être qui naîtra (de « vous) sera appelé Fils de Dieu. Déjà Élisabeth, « votre parente, a conçu, elle aussi, un fils dans sa « vieillesse, et c'est actuellement son sixième mois, « à elle que l'on appelle stérile: car rien ne sera im- « possible à Dieu. » Marie dit alors: « Voici la ser- « vante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre « parole. » Et l'ange la quitta.

« En ces jours-là, Marie, se levant, s'en alla en hâte au pays des montagnes, en une ville de Juda. Et elle entra dans la maison de Zacharie, et salua Élisabeth. »

Nous aurons l'occasion de revenir sur la suite du récit, que nous interrompons ici.

On ne saurait raconter avec un détachement plus poussé les choses les plus prodigieuses qui puissent arriver à une fille d'Ève. Il y a là de quoi tourner la tête à la plupart des femmes. Ambassadeur extraordinaire de Dieu, un ange rend visite à Marie. Avec toutes les marques d'un profond respect, il lui fait part de sa mission. Dieu lui-même, déclare-t-il, la considère comme bénie; elle lui a plu assez pour être choisie entre toutes les femmes, pour être élue en vue de la dignité et de la responsabilité les plus hautes jamais assumées par une femme. Son enfant ne sera pas un enfant ordinaire, mais le Fils de Dieu lui-même, et il dominera éternellement sur son peuple.

Marie écoute tout cela, hésite un instant (nous verrons plus loin la cause de son hésitation) et, ayant reçu de l'ange l'assurance désirée, donne son consentement. Elle s'exprime tout entière dans sa réponse aux louanges de Gabriel: « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. »

En d'autres termes: « Voici la petite servante du Seigneur; j'accepte tout ce qu'implique le message que vous m'apportez de Dieu. »

Ainsi donc, en réponse au plus haut compliment jamais fait à une femme, Marie définit parfaitement sa situation vis-à-vis de Dieu et accepte la place que le Seigneur lui assigne dans son dessein éternel.

Sa place, son rôle? L'ange vient de le lui apprendre. Dieu l'aime au point de faire d'elle la mère de son propre Fils et de faire descendre en elle l'Esprit Saint. Glorieuse élection qui ne lui fait pas perdre de vue ce qu'elle est essentiellement, ce qu'elle sera plus que jamais: la servante du Seigneur, celle qui acquiesce à tous les désirs du Seigneur.

« Voici la servante du Seigneur », dit-elle. Telle est la plus parfaite déclaration d'humilité jamais formulée, la plus conforme à la vérité qui fût jamais. En cette simple phrase elle reconnaît et sa dépendance et sa soumission et sa gratitude. « Qu'il me soit fait selon votre parole », conclut-elle. On peut se la représenter, non pas agenouillée ni courbée, mais droite, attentive et calme, prête à recevoir les ordres de Dieu.

Marie ne s'illusionne pas sur ses capacités, mais qu'important leurs limites à côté des desseins de Dieu. La vérité et la connaissance de soi-même l'abaissent au niveau d'une petite servante; la vé-

rité l'élève au rang insigne de fille préférée de Dieu et de Mère du Fils unique de Dieu.

Le miracle s'accomplit et dans son sein repose le Dieu incarné, réduit à la forme d'un germe de vie déposé dans le corps d'une petite fille. L'ange s'incline non seulement, cette fois, devant l'humble servante, mais aussi devant la Mère exaltée au-dessus de toute créature et devant le Dieu fait homme. L'ange Gabriel disparaît et Marie reste seule avec le plus adorable secret jamais confié à une femme. Ceux qui raillent la prétendue indiscretion des femmes feront bien de se rappeler que Dieu a confié à l'une d'elles son secret le plus grave, à savoir que le Messie était enfin venu. Et cette femme garda le silence au risque du déshonneur et de la honte.

Peut-être Marie s'agenouilla-t-elle un moment pour adorer le Dieu qui l'avait visitée. Peut-être se leva-t-elle pour faire son raccommodage, car même la venue de Dieu ne la détournait pas de sa tâche quotidienne. Mais la nouvelle que l'ange lui avait apprise au sujet d'Élisabeth sollicita aussitôt son dévouement. Comme sa mère, sa cousine était âgée et la grossesse devait lui rendre pénible le travail de la maison. Marie, qui venait de se déclarer servante du Seigneur, fit son baluchon et s'en alla par les routes montagneuses de la Galilée. Elle allait prodiguer ses soins à une vieille femme qui mettrait au monde le précurseur de son propre Fils.

Sublime exemple d'humilité! Elle, la mère du Très-Haut, elle ne dédaigne pas de jouer le rôle d'infirmière auprès d'Élisabeth et de Jean. Humble servante du Seigneur élevée à une gloire insigne, elle s'empresse d'aller servir humblement deux enfants

bien-aimés de Dieu. Durant les trois derniers mois de la grossesse d'Élisabeth, elle se consacrera donc à ces mille et un petits soins ingrats qu'exigent les malades et les nouveau-nés.

Jusqu'ici l'humilité de Marie, quoique très belle, n'échappe pas entièrement à notre compréhension. Mais entre l'Annonciation et l'installation de Marie chez Élisabeth se place un incident qui semble une négation presque complète de son humilité, un éloge de soi-même de nature à faire sourciller le lecteur superficiel. Marie improvise un poème où elle s'exalte sans retenue; elle donne au monde chrétien le *Magnificat*, dont nous nous servons encore pour chanter ses glorieuses prérogatives.

Un exemple nous donnera une idée du caractère extraordinaire de ce que Marie va dire. Imaginons une jeune femme bien ordinaire à laquelle nous dirions en ne plaisantant qu'à moitié: « Vous savez sans doute que vous allez être la mère d'un très grand homme. Vous êtes charmante et intelligente et il est clair que Dieu vous choie et vous aime d'une façon toute particulière. » Supposons qu'elle nous réponde calmement, sans battre une paupière: « En effet, Dieu m'a élevée au-dessus des femmes ordinaires. Il se complait extraordinairement en moi. Dans cent ans on parlera encore de moi et les historiens me consacreront de gros livres. »

Nous trouverions cela pour le moins un peu dur à avaler. Nous croirions cette jeune personne un peu timbrée ou d'une insupportable vanité. D'ailleurs, la vantardise ne donne-t-elle pas toujours envie de fuir ?

On raconte qu'une religieuse ayant acquis une haute réputation de sainteté, son évêque en entendit parler non sans quelque appréhension, car au couvent on l'appelait la petite sainte. Décidé à en avoir le cœur net, il se rend au couvent et interroge la supérieure, qui porte aux nues la religieuse en question. Il demande à la voir et une moniale d'aspect vraiment édifiant se présente à lui.

— Alors, ma Sœur, demande l'évêque, c'est donc vous la sainte ?

— Oui, Monseigneur, répond-elle sans sourciller.

L'évêque se lève et s'en va, assuré qu'il n'y a pas de sainte dans ce couvent.

Revenons maintenant au récit de saint Luc et reprenons-le au moment où nous l'avons laissé. Un extraordinaire dialogue s'engage entre Élisabeth et Marie :

« Or, dès qu'Élisabeth eut entendu la salutation de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein, et elle fut remplie du Saint-Esprit. Et élevant la voix, elle s'écria : « Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où m'est-il donné que la mère de mon Seigneur vienne à moi ? « Car votre voix, lorsque vous m'avez saluée, n'a pas plus tôt frappé mes oreilles, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Heureuse celle qui a cru ! car elles seront accomplies les choses qui lui ont été dites de la part du Seigneur ! » Et Marie dit : « Mon âme glorifie le Seigneur. Et mon esprit tressaille de joie en Dieu, mon Sauveur, parce qu'il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante. « Voici, en effet, que désormais toutes les générations m'appelleront bienheureuse, parce qu'il a fait en

« moi de grandes choses, Celui qui est puissant et  
« dont le nom est saint... Il a renversé de leur trône  
« les potentats, et il a élevé les petits... »

Nous relisons ce texte avec un étonnement croissant. Si souvent que nous récitons le *Magnificat* en hommage à la sainte Vierge, nous oublions qu'elle en est l'auteur. N'est-ce pas l'exemple le plus patent de l'éloge de soi-même ? Certes Dieu inspirait Marie, mais la voix qui parlait était quand même celle de l'humble servante.

Considérons une fois de plus la situation. Élisabeth proclame sa cousine bénie entre toutes les femmes; elle rend hommage à la Mère de Dieu venue l'aider. Alors Marie, loin d'interrompre sa cousine et de repousser en rougissant ses louanges, renchérit et dit d'elle-même des choses qu'Élisabeth n'aurait pu exprimer et prophétise que l'avenir ne l'oubliera jamais.

La jeune vaniteuse de tantôt et la « sainte » du couvent ne sont-elles pas en comparaison des modèles de modestie ? N'est-ce pas là un cas d'orgueil outrancier ? Ne sommes-nous pas à l'extrême bord de l'arrogance ?

Si ce que Marie dit d'elle-même était faux, ou exagéré ou entièrement gratuit, son admirable *Magnificat* ne serait qu'une vantardise. Mais il y a que l'humilité, c'est la vérité. Il y a que la connaissance de soi-même n'envisage pas seulement la dépendance et la bassesse, mais aussi l'étendue des dons de Dieu et la place qu'il assigne à chacun dans son plan divin.

En somme Marie n'a dit que la simple vérité. Son âme glorifiait et magnifiait Dieu. Intimement unie

à Dieu, elle portait en son sein le Verbe incarné. Dieu avait distingué l'humble vierge de Nazareth et l'avait exaltée plus haut qu'aucune souveraine ne le fut jamais. Dans l'affection et l'estime des hommes Marie dépasserait toutes les femmes du passé comme de l'avenir. Telle était la pure vérité. Tel est l'autre aspect de l'humilité, celui qui mesure les dons de Dieu et le remercie de sa munificence.

Quant à l'avenir, Marie prophétisa infailliblement que toutes les générations l'appelleraient bienheureuse. Les premiers siècles chrétiens la représentèrent partout tenant l'Enfant entre ses bras et ne se lassèrent point d'écrire son nom. Quand l'Église émergea des catacombes, de grandes basiliques, comme Sainte-Marie-Majeure, portèrent son nom. Les plus anciennes mosaïques s'efforcèrent d'exprimer sa royale dignité. Le x<sup>e</sup> siècle chanta des hymnes en son honneur et le xiii<sup>e</sup> bâtit les vastes cathédrales dédiées à Notre-Dame.

Des communautés religieuses portent son nom, s'intitulent Servites de Marie, Compagnie de Marie, Compagnons de Marie, etc. Les religieuses se font appeler Sœur Marie et n'ajoutent que pour la commodité un nom de saint à celui de la Vierge. Les grands artistes de la Renaissance honorent par leurs chefs-d'œuvre la beauté de Marie. Les conciles de l'Église voient en elle le solide rempart du christianisme authentique, et le dogme de l'Immaculée Conception n'est que la proclamation tardive d'une glorieuse et traditionnelle vérité. On ne compte plus les livres dont elle fait le sujet. Et pour les femmes du monde entier le nom de Marie continue d'être le

plus cher de tous. Marie n'a fait que prophétiser la vérité de l'avenir.

Cependant sa franchise ne manque pas de tout rapporter à Dieu. Elle est élue, oui, mais parce que Dieu l'a voulu. Il s'est complu en elle, certes, mais parce qu'il a vu en elle l'humble servante. Les générations l'appelleront bienheureuse uniquement parce que le Très-Haut a fait de cette vierge inconnue la Mère de Dieu. Ce n'est pas toute seule qu'elle s'est hissée au-dessus des trônes des puissants, car Dieu les a renversés à cause de leur orgueil et de leur indignité. Si elle proclame qu'elle sera à tout jamais chère au cœur de l'humanité et l'objet d'une universelle admiration, c'est parce que Dieu a étendu la main sur elle et lui a assigné une place de choix dans ses éternels desseins.

Élisabeth l'appelle grande et Marie reconnaît aussitôt sa propre grandeur pour l'attribuer à la générosité de Dieu qui l'a élevée à la rencontre du Verbe.

Telle est la perfection de l'humilité. Marie ne renie pas ses dons, mais elle insiste avec force sur le fait qu'ils sont précisément cela : des dons. Elle n'est pas si aveugle qu'elle ne voie les grandes choses que le Seigneur a faites pour elle. Avec une clairvoyance terrifiante pour une âme moins courageuse, elle distingue le rôle quasi extravagant que Dieu lui confie et l'amour et l'admiration immenses qui en résulteront. Il lui semblerait ridicule de le nier puisque c'est vrai. Elle reconnaît donc la vérité et s'en remet entièrement à Dieu, auteur de toutes ces choses.

L'humilité la plus haute est devenue la plus claire vérité.

Il importe maintenant d'observer la conduite de Marie, femme glorieuse entre toutes dès l'instant où la Suprême Grandeur entra dans sa vie. Des femmes moins nobles se seraient approprié cet honneur; elles auraient jugé que de tels dons commandaient la déférence, la considération et le respect de tous; elles auraient exigé les premières places et les services des autres. Marie, elle, n'exigea rien. Depuis le moment de l'Annonciation, elle consacre sa vie à la réalisation des plans de Dieu sur son Fils, Jésus-Christ. Elle se rend compte qu'elle n'est en somme qu'en fonction de Jésus et ne veut point d'autre honneur.

Aussi lorsqu'elle apparaîtra désormais dans l'Évangile, ce sera toujours aux côtés du Christ et seulement lorsqu'il aura besoin d'elle. Elle ne se montre pas seule et ne cherche pas à attirer les regards. Elle sait que la première place appartient à son Fils et se tient derrière lui, prête à le servir.

C'est sans doute à Bethléem que Marie est le plus en évidence. Là, elle est la porte joyeuse par laquelle le Dieu incarné vient sur terre, apportant avec lui la lumière, les chants et la gaieté d'un Noël éternel. Les anges apprennent aux bergers ravis où ils trouveront l'Enfant et sa Mère. Pour la première fois, Marie élève à l'adoration des hommes le Dieu incarné qui les aimera jusqu'à la mort. A l'arrivée des Mages, elle s'est installée dans une petite maison; elle range soigneusement les dons de l'Épiphanie, sachant qu'ils contribueront à soulager leur pau-

vreté à mesure que Jésus grandira. Si donc Marie est au premier plan sur la scène de Noël, c'est que son Enfant ne peut se passer d'elle.

Tels des loups ravissants, Hérode lâche sur la ville endormie ses mercenaires. Et le Christ a encore besoin de Marie, de la rapidité de sa fuite et de la chaude étreinte de ses bras. Elle enveloppe l'Enfant dans son voile et l'emporte à travers le désert vers la sécurité de l'exil. Marie est le personnage principal de la fuite en Égypte seulement parce qu'entre ses bras le Christ persécuté est en sûreté.

Elle se réfugie dans le morne isolement de la païenne Égypte; sur cette terre encore adonnée au culte des crocodiles et de dieux à tête de faucon ou de chacal, le Christ comptait au moins un adorateur. Sur l'ordre de l'ange, la sainte Famille rentre au pays, où Marie aménage de son mieux, afin qu'elle ne soit pas trop indigne du Dieu fait homme, la petite maison que Joseph peut leur offrir. Elle sera fort occupée désormais et présidera à la croissance en âge et en sagesse du Christ; autour d'elle comme autour de toute bonne mère, se noue la chère intimité du foyer. Durant trente ans elle sera le cœur de cette sainte demeure. Bien qu'elle soit devenue le modèle de toutes les mères de famille catholiques, son amour agissant tire toute sa valeur et son importance du fait qu'elle s'efforce d'embellir les jours de son Fils et de rendre moins pénible le séjour du Verbe incarné parmi nous.

Au Calvaire, oubliant ses craintes de femme, elle se tient au centre même de l'histoire, car Marie sait que, dans l'affreuse solitude du Golgotha, son Fils a plus que jamais besoin d'elle.

Les coups sacrilèges des déicides résonnent à travers la ville et le monde est bouleversé. On accourt sur la colline pour fuir bientôt dans toutes les directions. Les disciples et les amis du Christ s'éparpillent et se cachent comme des rats. Ses ennemis et ses contempteurs, montés aux premiers rangs de la foule afin de ne rien perdre de ses souffrances, seront saisis de panique lorsque la colère divine ébranlera la terre et le ciel, et s'enfuiront dans leurs maisons et leurs boutiques, au fond de sombres caves, des salles secrètes du Temple et des voûtes du trésor, auprès de leurs biens tangibles et rassurants.

Au milieu de cette fuite éperdue il fallait que le Christ pût compter sur quelqu'un d'assez fort, d'assez courageux pour se tenir près de lui et le reconforter. En pareilles circonstances, ce ne pouvait être qu'une mère. Et Marie vint. Et Marie se tint debout près de lui au carrefour de l'histoire, tandis que le vieux monde agonisait au pied de la croix d'un « criminel ».

Si nous ne nous souvenions pas que Jésus se meurt et que la plus parfaite des mères ne peut manquer d'accourir auprès de lui, nous nous étonnerions de voir Marie, si modeste et réservée, fendre les rangs des soldats, se frayer un chemin à travers l'ignoble foule et coudoyer les prêtres moqueurs et les pharisiens triomphants. Marie savait qu'en ce dernier acte du drame de l'Incarnation, Dieu lui avait réservé un rôle.

La résurrection rendit les apôtres à la joie, sans toutefois dissiper entièrement leur inquiétude, car le Christ apparaissait et disparaissait d'une façon tellement inattendue. Était-il là qu'ils se sentaient

pleins de courage; s'en allait-il qu'ils perdaient pied. Chacune de ses brèves apparitions leur semblait allonger démesurément les intervalles, ainsi qu'une lueur soudaine dans une chambre obscure semble épaissir les ténèbres. Alors ils cherchèrent à s'unir autour de quelqu'un, ils éprouvèrent le besoin d'un appui.

Marie n'a pas besoin de conseils, encore moins de commandements. Bien que ce soit encore se mettre en évidence, elle acquiesce au désir des apôtres qui prennent l'habitude de se réunir auprès d'elle au Cénacle. Elle les écoute dire leur joie lorsque le Christ leur apparaît; elle les console et les encourage en attendant son retour. Elle leur est un sûr réconfort entre l'exaltation de la joie et de l'espérance et l'abîme de l'angoisse et de l'abattement.

Plus tard, combien elle aurait désiré accompagner son Fils dans le triomphe de l'Ascension! Mais sa mission n'est pas terminée sur cette terre. Ne faut-il pas veiller sur les apôtres? Ne faut-il pas protéger l'Église naissante? Elle descend donc du mont des Oliviers pour devenir la reine des apôtres et l'amour qu'elle avait prodigué à son Fils enfant, elle le donne à la jeune Église.

On s'étonne parfois que Marie n'apparaisse pas souvent dans les récits évangéliques. Tout le long de l'absorbant ministère public du Christ, c'est comme si elle avait cessé de vivre. Elle disparaît dans l'ombre de la lumière de son Fils; mais elle accourt si lui-même est dans l'ombre. Elle était avec lui dans l'obscurité de la grotte de Bethléem; elle sera à côté de lui lorsque les ténèbres couvriront le Calvaire.

Quand la glorieuse lumière de ses miracles, de ses prophéties et de son enseignement l'environne, Marie se retire discrètement à l'écart. La Mère qui a joui d'une adorable intimité avec le Christ, la maîtresse de la maison de Jésus disparaît parmi la foule anonyme des disciples. Elle n'est jamais là aux heures les plus glorieuses de Jésus. Elle n'assiste pas à la transfiguration; elle ne participe pas au triomphe des Rameaux; lorsqu'on offre la royauté au Sauveur, elle est absente. Ces heures sont à lui, rien qu'à lui.

Selon une belle légende, Marie faisait la lessive des apôtres durant leurs voyages et raccommodait leurs vêtements après leurs longues pérégrinations. La chose est plus que probable et il ne faut pas s'étonner que les évangélistes n'en fassent pas mention. L'histoire du Christ les occupait trop pour qu'ils prêtassent attention à un détail aussi banal que le lavage et le reprisage du linge. De même, l'histoire ne nous dit point qui lavait les uniformes de Napoléon ou de Washington, ni qui empesa la toge que portait Cicéron en prononçant les *Catilinaires*.

Marie attend avec les apôtres que le Saint-Esprit leur apporte la plénitude de la sagesse et surtout un courage indomptable. Puis elle disparaît complètement des livres canoniques. Nous croyons avec la tradition que les apôtres ne cessèrent pas d'avoir recours à elle. Mais à eux était donnée la gloire de prêcher le nom du Christ, à eux était dévolu l'honneur d'être des conquérants du monde au nom de Jésus. Marie s'en réjouissait, à qui Dieu demandait de vivre dans la prière et l'oubli. L'humilité de la voie cachée l'enveloppe une dernière fois.

L'Église a su exprimer à merveille la nature du lien qui unit le Christ à Marie. Aussi l'iconographie la présente-t-elle généralement à côté de son Fils ou le tenant dans ses bras. Représentée seule, elle a les traits de la jeune Vierge, rayonnante de la joie et de l'espérance de l'Annonciation. La grandeur insigne de Marie lui vient toute du Christ; sans lui, elle n'eût été qu'une femme simplement remarquable par sa beauté et sa bonté.

Marie pourrait-elle enseigner au monde moderne une chose plus importante que l'humilité, vertu que nous avons perdue avec la notion de l'essentielle vérité?

L'orgueil effroyable de l'homme est désormais capable de détruire la civilisation. Dictateur, l'homme se dresse avec arrogance devant ses frères, n'admet d'autre loi que son bon plaisir et liquide brutalement ses adversaires ou les écrase sous les chars d'assaut d'une guerre non déclarée. Luxurieux, il se moque des femmes qu'il séduit et se vante de ses bonnes fortunes. Avare, il interdit férocement son domaine à la pauvreté et capitalise la faim de ses employés. Tyran, il fait la guerre en vue de sa propre gloire ou pour consolider sa tyrannie. Savant, il disserte de l'étoile ou de la cellule vivante comme s'il les avait créées. Philosophe, il s'oppose à l'intervention de Dieu dans sa vie et construit un système où Dieu n'a point de place.

Et que disent les hommes devant les ravages du péché? « Sans vouloir vous offenser, Seigneur, nous en savons un peu plus long que vous en matière de péché. Vous avez, il est vrai, prohibé le péché parce

qu'il trouble l'ordonnance de vos plans et ruine l'humanité, comme l'histoire le montre si bien. Cependant, daignez vous mêler de vos affaires et nous laisser agir à notre guise. » Avec toute l'impudence de l'enfant prodigue de la parabole, ils prétendent avoir droit à des privilèges que détient leur Père et s'en servent pour satisfaire leurs passions et leurs vices. Ils s'étonnent ensuite de se voir enlisés dans le cloaque du péché.

L'homme n'a pas de pire ennemi que son incroyable orgueil. C'est l'orgueil qui lui inspire de se passer de Dieu, de rechercher des plaisirs défendus et de s'abandonner au vice destructeur. Le seul remède spécifique de l'orgueil, c'est la connaissance de soi-même, qui conduit à la vérité de l'humilité.

L'humilité de Marie doit être la mesure de la nôtre, car elle établit clairement nos relations fondamentales avec Dieu, les hommes, les choses visibles et invisibles et nous-mêmes.

Mère de Dieu, Marie n'aurait jamais compris qu'on voulût la déifier. Nul homme n'est Dieu. L'humanité entière n'est pas Dieu. Quelle horreur ce serait que de savoir qu'il n'existe rien de supérieur à l'homme! On frémit rien qu'à y penser. Dieu, l'homme avec ses méchants rhumes, ses mauvaises dents, son caractère difficile, sa brutalité, son enfance piaularde, sa vieillesse précoce, sa mesquinerie, son avarice, sa concupiscence? Non, l'homme n'est pas Dieu, Dieu merci! Et ni l'humanité. Car en ce cas comme en d'autres, la chaîne n'est pas plus forte que son chaînon le plus faible, et l'humanité entière n'est pas plus divine que le dernier voyou, que

la prostituée la plus pourrie, que le capitaliste le plus retors, que le policier le plus brutal, que le comédien le plus obscène ou que le savant le plus borné, tous membres de cette même humanité.

Non, l'homme n'est pas Dieu. Quel honnête homme pourrait entretenir cette idée et se regarder dans une glace sans éclater de rire? Mais Dieu peut élever l'homme très près de lui-même. Que l'homme admette franchement sa situation vis-à-vis de Dieu: celle de créature et d'obligé. Dieu lui-même descend du ciel pour le hausser à un niveau pas tellement inférieur à celui où se tient Marie. L'homme devient le fils adoptif de Dieu. Il devient un membre de ce Corps mystique dont la tête est le Christ, et la vie divine circule en lui. Il devient divin par ses nouveaux pouvoirs et son immortelle destinée.

Si vous voulez voir l'homme abaissé au plus profond, non de l'humilité, mais d'une irrémédiable dégradation, écoutez l'enseignement qui se donne en Russie et dans bien des universités, lisez les journaux communistes et prenez connaissance de la propagande athée selon laquelle l'homme n'est qu'un animal modifié, dont l'unique destinée est la décomposition.

Le faux savant me révolte, pour qui les grands poètes, les compositeurs de génie, les explorateurs les plus héroïques, pour qui tous les hommes ne sont que des frères de sang du gorille, du cobra, du cochon, de la grenouille ou de l'escargot. Je ne vois rien de noble dans l'assertion que l'homme s'est sorti lui-même des hordes et des cavernes du monde animal. A-t-on déjà vu quelqu'un s'élever dans les airs en se tirant par les talons?

En second lieu, le fait d'enfermer dans une même catégorie zoologique l'homme, le singe, la torpille et la mouffette n'a rien d'humble, ni d'honorable, ni de vraisemblable. L'abîme de la conscience, de l'intelligence et de la liberté sépare l'homme de l'animal. Tant qu'il en sera ainsi, je n'aurai que du mépris pour le savant, si fameux puisse-t-il être, qui se dit le frère d'un animal, serait-ce le plus évolué.

L'humilité chrétienne n'a jamais demandé à l'homme de renier sa nature humaine ou de renoncer à son droit d'être le fils adoptif de Dieu. L'humilité chrétienne ne rampe pas à quatre pattes.

Il est impossible de changer la nature des relations des hommes entre eux; le rebelle moderne a beau continuer la longue révolte de l'histoire, c'est en vain qu'il fait la guerre à une loi morale qu'il n'a ni créée ni sanctionnée. Seule l'arrogance éhontée des dictateurs, des brutes et des libertins persuade l'homme qu'il peut défier les lois qui prohibent le meurtre ou lui interdisent d'impures satisfactions.

S'il n'est guère étonnant que les Romains se soient moqués de Jupiter, de Vénus, du voleur Mercure et de leurs lois, nous sommes confondus d'entendre nos contemporains rire à l'idée que leur Créateur, que le Verbe incarné, Jésus-Christ, venu apporter le salut aux hommes, ait formulé des lois auxquelles on est tenu d'obéir.

Un tel orgueil est une forme de folie intellectuelle et émotive. D'ailleurs, le comportement de l'orgueil ressemble fort à celui de la folie. Un fou se

jettera d'un quinzième étage, persuadé que la loi de gravité ne jouera pas pour lui, ou il se mettra la main dans le feu, certain de ne pas se brûler. L'orgueilleux, en dépit de l'expérience de l'histoire et des avertissements des plus grands génies, s'imaginera le droit de défier impunément la loi naturelle, sauvegarde donnée par Dieu à l'humanité. Le fou s'écrase en bouillie sur le pavé ou retire du feu sa main calcinée. L'orgueilleux découvre soudain l'immensité du malheur qu'il a accumulé; s'il est honnête, il reconnaît que sa folie est la pire: il était sain d'esprit, et il a fait la sourde oreille aux protestations de sa conscience; il était intelligent, et il s'est gaussé des avertissements répétés de l'histoire.

L'humilité la plus élémentaire montre qu'on ne peut traiter le prochain comme si on était son seul maître, que l'homme n'est pas libre de faire la guerre uniquement pour sa propre gloire ou pour affermir sa dictature; qu'il n'est pas libre d'exploiter ses frères et de transmuier leur sang en or: qu'il n'a pas le droit de régner par la terreur; qu'il n'a pas le droit de monopoliser le commerce pour s'enrichir de la famine des autres. Dieu a réglé d'une façon claire et équitable les rapports des hommes entre eux. Un jour ce même Dieu fera comparaître devant lui les orgueilleux et exigera d'eux un compte minutieux, impitoyable, infiniment exact des biens qu'il leur avait prêtés pour en être seulement les intendants.

Ce mot, il faudrait en marquer nos consciences au fer rouge. Si nous en comprenions et en vivions toute la signification, en quel monde heureux vivrions-nous! Car nous n'oublierions jamais que nous sommes en tout les intendants et les fondés de pou-

voir de Dieu et que la vengeance divine punira l'injustice et la concussion des mauvais serviteurs.

A quel point nous avons tous besoin, surtout ceux d'entre nous qui se croient les maîtres de la destinée humaine, de réapprendre la leçon du Christ au sujet des biens de ce monde! L'humilité aurait un rôle à jouer dans nos affaires nationales et internationales, un rôle sauveur. L'orgueil menace de nous détruire.

La connaissance de soi-même est essentielle. Mais qui nous l'infusera? Certainement pas le savant pour qui l'univers et lui-même dérivent du pur hasard. Certainement pas le dictateur enivré par le pouvoir et qui n'en sait pas plus long sur l'art de gouverner que le fou qui se croit Napoléon. Ni le capitaliste richissime, persuadé que l'argent achète tout: l'immortalité pour son propre nom, le bonheur et le succès pour ses enfants gâtés et finalement la grâce et la faveur de Dieu. Ni le chef ouvrier, qui est allé à l'école des bandits et se sert de son emprise pour favoriser une minorité aux dépens de la majorité et ruiner l'industrie à la prospérité de laquelle il devrait contribuer.

Qui alors?

Vous du moins, cher lecteur, vous savez vers qui vous tourner: vers la petite vierge de Nazareth en Galilée, vers la Vierge qui se connaissait si bellement, qui a su accorder si parfaitement sa vie aux désirs de Dieu, qui était toujours prête à rendre service et s'effaçait ensuite si modestement, qui a révélé au monde la force de l'humilité et la beauté de la vérité. Consciente de sa propre dignité, elle était et sera toujours la petite servante. Mère de Dieu, elle

était la servante du Fils de Dieu et de ses frères les hommes. Elle est grande uniquement parce qu'elle fut humble. Elle est reine parce qu'elle fut si empressée de servir ses frères à genoux.

Que sont devenus les puissants et les orgueilleux du passé ? Des conquérants étrangers se battent sur la tombe du fier Mogol qui écrasa l'ancien empire chinois pour être à son tour absorbé par les Chinois. L'histoire considère aujourd'hui Napoléon comme un malfaiteur qui a sacrifié d'innombrables vies à sa folle ambition.

Sait-on seulement de quoi avaient l'air les célèbres beautés d'autrefois ? Mobiliserions-nous aujourd'hui une flotte de guerre pour les beaux yeux d'Hélène ? Cléopâtre était-elle aussi laide qu'on le dit ? C'est bien possible, si on en juge aux réflexions amusées que nous suggèrent les portraits des beautés fameuses d'il y a à peine cinquante ans.

Comment s'appelait l'orgueilleux sauvage qui se reposa jusqu'à la fin de ses jours après avoir inventé la roue ? Qu'avait-il dit ce fameux orateur le jour où il fit tomber son premier ministère ? Quel était le nom du musicien qui fut premier violon le soir où Beethoven dirigea la première de sa *Troisième Symphonie* ?

Où sont les puissants et les orgueilleux du temps jadis ? Les uns reposent en des tombes inconnues ; d'autres en des manuels d'histoire que les écoliers détestent et oublient rapidement.

Les empires dont ces puissants étaient si fiers ne sont guère plus que des noms connus des seuls archéologues. Des entreprises qui faisaient des affaires d'or en 1912 ne figurent même plus sur la liste de la

Bourse d'aujourd'hui. Les beautés qui firent battre tant de cœurs sont devenues des squelettes poussiéreux. Des ouvrages qui passèrent pour définitifs nous paraissent ennuyeux, dépassés et vaguement ridicules. Des humoristes qui faisaient rire leur génération ne peuvent même plus nous dérider.

Mais où est Marie ? Elle est là, au plus profond de l'âme et du cœur des hommes !

Oui, Marie a prophétisé la vérité. Toutes les nations l'ont appelée bienheureuse. Et elle atteint le sommet de sa grandeur au moment où elle est le plus humble. Elle qui était de sang royal et qui allait être la mère du Roi des rois, l'immortalité lui fut assurée lorsqu'elle inclina la tête et déclara en toute simplicité : « Voici la servante du Seigneur. »

### CHAPITRE III

## La Vierge Immaculée

Les écrivains, les révolutionnaires et les dictateurs qui expérimentent sur notre génération sont vraiment des maîtres du démodé. Leurs nouvelles idées datent de plus de deux mille ans et leurs révolutions politiques et morales reculent tout bonnement l'horloge, non de quelques heures, mais d'une petite vingtaine de siècles. Ils exhument leurs idéologies des cimetières de l'antiquité. Leurs armes de guerre ont l'apparence de trouvailles récentes, mais les haines et les rapacités qui les forgent sont clairement estampillées « avant le Christ ». Et plus ils se targuent d'actualité, plus on est certain que leurs philosophies sentent le tombeau et que leurs méthodes fleurent la décomposition des charniers de l'ancienne Babylone, de la défunte Égypte, et de la Rome abolie.

Toutes leurs « idées » relèvent du conservatisme rétrograde d'avant la révolution que fut le christianisme. Et quelle révolution: elle bouleversa de fond en comble des principes et des normes universellement reconnus. Les béatitudes du Christ renversèrent complètement les maximes dont l'homme avait essayé de vivre et dont il se mourait. Non plus le fort, mais le doux posséderait la terre; non plus l'impur, mais le pur verrait Dieu; non plus le belliqueux, mais le pacifique remporterait la victoire

finale; non plus l'orgueilleux, mais le miséricordieux dominerait le monde.

Nos prétendus penseurs modernes, eux, répétant leurs prédécesseurs d'avant l'ère chrétienne, préconisent le pouvoir et la force, exaltent la nécessité et la beauté de l'impureté, la gloire de la guerre, et l'orgueil de la race ou de la classe.

Mais de toutes les doctrines révolutionnaires avec lesquelles le Christ ruina les forums décrépits de l'antiquité, aucune ne surprit plus profondément que son enseignement sur la pureté personnelle. On ne le comprit même pas après qu'il l'eut illustré par sa vie impeccable. Même après l'exemple de la transparente et rayonnante blancheur de Marie, sa Mère, on était tout au plus perplexe et gêné.

Naturellement, une doctrine à ce point révolutionnaire ne se pouvait comprendre sans effort et sans réflexion. Le Christ enseignait dans un monde gangrené d'impureté, depuis le quartier des esclaves et la garnison de la moindre ville jusqu'au sommet de l'Olympe.

Il y a quelques années, un célèbre acteur américain et sa non moins célèbre femme montèrent une pièce intitulée, je crois, *Amphitryon 38*. Étant mariés ils se croyaient justifiés d'être très audacieux et suggestifs sur la scène. Cette pièce porte le numéro 38 (je ne suis pas sûr que ce chiffre-là soit le bon, mais qu'importe) parce qu'elle serait la trente-huitième version d'une aventure particulièrement déshonorante de Jupiter, le roi des dieux. Sans égard à l'existence et à la jalousie de sa divine épouse, Jupiter aimait à séduire les filles des hommes, qu'elles fussent mariées ou non. Or, selon la légende, la

femme d'Amphitryon, qu'il désirait, aimait sincèrement son mari et lui était fidèle. Jupiter tourna élégamment la difficulté: il prit l'apparence d'Amphitryon et fit commettre à Alcmène un adultère inconscient.

Je raconte cette odieuse histoire dans un but bien défini. De modernes païens jugèrent bon de reprendre pour la trente-huitième fois une pièce de l'antiquité païenne concernant une honteuse frasque du plus grand des dieux païens. Nos modernes païens la trouvèrent délicieusement amusante en 1937, comme les païens l'avaient trouvée terriblement drôle en l'an 337, 137 ou 37 avant Jésus-Christ. Même les dieux du paganisme étaient malpropres. Et les spectateurs qui se sont délectés, jusqu'à ce jour, de leurs divins débordements sont tous pareils, qu'ils portent le péplum, la toge, le frac ou le grand décolleté.

Voici où je veux en venir: qu'attendre de gens qui vénéraient des dieux et des déesses impudiques, adultères et complètement amoraux? Inutile d'insister. Résumons simplement à grands traits ce que tout le monde sait: que partout où il chasse le vrai Dieu, le paganisme est inséparable de l'impureté; que les dieux donnaient l'exemple du vice; que l'esclavage facilitait grandement le vice, car, au gré de sa richesse et de sa fantaisie, on s'achetait de la chair à plaisir au marché, et cela d'une façon dont Shylock ne rêvait même pas. Évidemment, les esclaves n'avaient pas le droit de se marier; ils rencontraient l'amour selon la fantaisie de leurs propriétaires ou au hasard de leurs captivités.

Les armées romaines pillaient habituellement les villes de leurs vaincus et ce droit était précisément un des secrets de l'extraordinaire valeur des légionnaires. Après une campagne, un bon soldat rentrait chez lui avec de l'or, des bijoux, des étoffes et, puisque les femmes faisaient partie du butin, une ou deux esclaves.

Du mépris païen de la vie humaine résulta un universel mépris du mariage. Le divorce était un peu plus fréquent à Rome qu'il ne l'est aujourd'hui aux États-Unis. On considérait l'adultère et le concubinage comme des droits normaux du mâle paillard et de la femelle complaisante. Souvent une industrie d'État, la prostitution était toujours un commerce reconnu dans les villes de quelque importance. En Grèce et à Rome, les demi-mondaines exerçaient une influence considérable sur les arts et la politique.

De notre point de vue chrétien, il nous est difficile de comprendre l'indifférence des païens devant l'impureté. Même les meilleurs d'entre eux la considéraient comme allant de soi. Socrate, dont l'enseignement moral est d'une remarquable élévation, était tout probablement un homosexuel. César était un voyou qu'aucune femme ne pouvait approcher impunément. Ce n'était pas par les beaux discours de ses mémoires qu'il préparait ses hommes au combat, mais par des obscénités qui provoquaient un rire enthousiaste. La pureté était en ce temps-là une incongruité, même chez les femmes.

Le paganisme n'a jamais modifié ses attitudes essentielles. Ainsi assistons-nous à une sorte de campagne internationale dont le but est l'abolition complète du concept de pureté. On m'a rapporté le cas

d'une jeune femme, professeur de latin, qui, ayant à parler du mot *virgo*, déclara le plus sérieusement du monde à ses élèves: « La traduction de ce mot est *vierge* mais je ne m'attends pas du tout que vous en connaissiez le sens. » Un de mes amis, retour de Russie, ne tarissait pas d'éloges pour les mœurs évoluées des Russes. Il prétendait avoir visité ce pays dans les conditions les plus favorables et être parfaitement au fait. « Il va de soi, disait-il en substance, que les Soviets s'opposent absolument au christianisme. Pour eux, le seul crime impardonnable est l'injustice commise envers un membre du parti. Pourvu qu'on fasse bien son travail et qu'on obéisse fidèlement au gouvernement, on n'en demande pas plus et personne ne se soucie qu'Ivan couche avec Olga ou que Serge passe la fin de semaine avec Sophie. »

On pourrait en dire autant de l'Allemagne nazie.

Au début de l'ère chrétienne, les Juifs avaient accédé depuis longtemps à une moralité supérieure, grâce à leur respect des sixième et neuvième commandements. Ils avaient appris de Dieu à respecter la source de la vie et possédaient plus qu'une intuition de son importance et de sa dignité. L'adultère était chez eux le péché le plus grave (sans doute parce qu'ils y voyaient une violation des droits du mari sur sa femme). Mais quant aux autres formes d'impureté, ils n'y attachaient guère d'importance.

Dès longtemps avant le Christ, le divorce était facile et courant. Or, le mariage, indissoluble de par la volonté de Dieu, ne saurait conserver son caractère sacré si les contractants étaient interchangeable. Et, en ces conditions, les époux eux-mêmes ne sau-

raient demeurer longtemps sur le plan de l'amour pur.

Lorsque le Christ dit: « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu », ses contemporains durent trouver cette maxime aussi niaise qu'elle le paraît de nos jours aux metteurs en scène du Broadway, aux organisateurs de concours de beauté, aux juges des cours de divorce mexicaines, aux gangsters à la recherche de nouvelles poules ou aux millionnaires à la veille d'un nouveau collage. Les cœurs purs? Sans blague! Voir Dieu? Tu parles!

Il y a quelques années, j'eus à travailler de concert avec un auteur d'écrits religieux. Je n'ai jamais pu savoir quelle était sa religion personnelle, s'il en pratiquait une. En tout cas, les questions religieuses l'intéressaient et il semblait les étudier de façon à ne pas y croire. Un jour il m'offrit un exemplaire de son dernier livre, intitulé *Sexe et religion*. Je n'eus qu'à feuilleter l'ouvrage pour découvrir la thèse de l'auteur.

Seul entre toutes les religions connues, prétendait-il, le christianisme (entendez le catholicisme) a affirmé avec une réelle insistance l'importance de la pureté personnelle.

Il écrivait cela, non sans une pointe de condescendance, pour insinuer que les autres religions ont des soucis autrement graves qu'une bagatelle comme la pureté. D'après lui, le christianisme, c'est-à-dire le catholicisme, en aurait été hanté et aurait effectivement entouré la vie religieuse d'une foule de tabous sexuels. Mon amateur de religions dissimulait mal son ironie sous une apparente objectivité.

Il avait cependant raison de dire que la pureté sexuelle est le moindre souci des autres religions. L'islamisme se fit de nombreux adhérents avec la promesse de quatre femmes pour chaque homme et d'un lupanar de luxe en guise de paradis. L'hindouisme n'a jamais aboli la pratique déshonorante du mariage des fillettes. Le bouddhisme ne fait pas grand cas de la pureté personnelle. Les dieux de la Grèce et de Rome étaient passés maîtres en l'art de séduire. Ceux d'Égypte et de Babylone exigeaient souvent un culte grossièrement obscène.

Je me suis permis ces tristes et lamentables évocations à seule fin de donner plus d'éclat à l'insigne pureté de celle qui fut la Mère du Fils immaculé de Dieu.

Lorsque le Christ formulait ses principes révolutionnaires concernant la pureté, il enseignait la révolution. Lorsqu'il se donna, lui pur et vierge, une Mère pure et vierge, il accomplissait une saisissante révolution.

Toute sa vie durant, le Christ observa la plus rigoureuse chasteté. Il se mêlait volontairement aux pécheurs, mais l'ombre du péché n'effleura même pas son âme sans tache. Les saints rappellent volontiers que si le Christ fut accusé de toutes sortes de péchés, personne n'osa jamais insinuer qu'il s'est rendu coupable des péchés de la chair. Les femmes qui le connaissent deviennent plus pures et plus douces. Il n'a qu'à toucher une prostituée pour en faire une pénitente. Il sait rendre à une vie d'espoir et de courage une femme adultère. Mais la seule femme qui partagea réellement son intimité fut sa Mère, Marie, dont l'intégrité était digne de l'enfant

qu'elle mit au monde, de l'adolescent qu'elle protégea et du Sauveur vierge pour qui elle fut une aide vierge.

Les résultats immédiats de l'enseignement et de l'exemple du Christ prirent donc un caractère nettement révolutionnaire. Pour la première fois dans l'histoire, la virginité devint la vocation d'un grand nombre. Des soldats et des femmes, persuadés que le chemin du désert était la seule voie de la pureté, quittèrent leurs sales casernes et leurs villes immondes pour se réfugier parmi les sables resplendissants.

Les Romains stupéfaits n'y virent d'abord qu'une plate mystification et il fallut pour les convaincre que des Agnès, des Agathe, des Cécile et des Philomène se précipitent dans le feu ou s'offrent aux lions affamés plutôt que de se donner à d'indignes époux.

Presque dès l'origine, à l'imitation du Christ et de saint Paul et de saint Jean, l'Église imposa la chasteté à ses prêtres. Il fallait que le prêtre humain fût conforme au grand prêtre divin, même en cette difficile voie. Dès le premier siècle, des jeunes filles reçurent le voile des vierges des propres mains des apôtres. Puisque Marie avait été la vierge parfaite, elles éprouvèrent au fond de leur âme la nostalgie de sa pureté et, merveilleuse et spirituelle envie, elle vouèrent au Christ un amour semblable à celui que Marie avait donné à son Fils.

La révolution des premiers siècles conféra une gloire nouvelle à la maternité. Désormais les femmes se présentaient vierges au mariage par respect pour les enfants qu'elles porteraient, en qui elles voyaient déjà des frères et des sœurs du Christ; et aussi parce

que, bien qu'elles ne pussent rester vierges dans le mariage, elles désiraient y arriver le plus possible semblables à Marie.

Dès que l'idéal du cloître se présenta à l'esprit chrétien et que de nombreux fidèles décidèrent de consacrer leur vie à l'imitation du Christ, la virginité devint inévitable. Les plus anciennes communautés religieuses placèrent la chasteté parmi leurs vœux : elles considérèrent la pureté comme une sauvegarde pour leurs fils et leurs filles qui choisissaient de n'avoir d'autre amour que l'amour du Christ et l'amour de Marie.

La chasteté complète était nécessairement réservée à un petit nombre, mais pour les autres la pureté n'en demeurait pas moins révolutionnaire. L'idéal de tous était la conformation au Christ et à Marie. Les jeunes gens purs ne passaient pas pour extraordinaires ; par contre, on les considérait comme des traîtres s'ils trahissaient délibérément dans leur corps leurs chefs vierges. On trouvait normal que la jeune fille conserve son innocence et sa réserve ; si elle s'abandonnait égoïstement au péché, on la jugeait insensée, prodigue, traître à son sexe et à l'avenir.

Il serait presque impossible de surestimer en tout cela l'influence de celle que nous appelons dévotement la « très sainte Vierge ». Dès l'origine le christianisme a reconnu la pureté de Marie, pureté qui était à ses yeux inséparable de la divinité du Christ et aussi claire. N'était-elle pas la Mère très pure d'un Dieu très pur ? N'était-elle pas la femme choisie pour être l'idéal de toutes les femmes ? Dieu n'avait-il pas réalisé en elle la perfection de la fémi-

nité? Il fallait qu'elle fût pure, intacte, impeccable, immaculée. Les passions de la chair ne pouvaient habiter en elle.

Il est essentiel de répéter une fois de plus que la pureté de Marie est tout entière fondée sur le Christ. Lorsque l'Église eut rappelé que Marie était la mère du Verbe incarné, toute discussion devint superflue. Car l'Église comprenait à ce sujet l'état d'esprit du Christ, celui d'un fils parfait. C'est pourquoi il est bon de considérer brièvement l'attitude normale des hommes envers leurs mères.

Toute femme découvre un jour ou l'autre, souvent à sa profonde surprise, que l'homme est un bien drôle d'animal. Bien qu'il se fasse de la femme la plus haute idée, il ne manque pas de la tenter avec insistance. Il exigera que sa femme soit impeccable et demandera pourtant à quelque jeune fille, qui sera un jour épouse et mère, de se plier à ses désirs coupables. Il veut que les femmes de sa propre famille soient pures et il a toujours aimé s'entourer de femmes de petite vertu.

De ces contradictions on peut tirer une conclusion indubitable: l'homme est aveuglément convaincu que sa mère n'est pas loin d'être la perfection incarnée. Comme la femme de César, la mère de tout homme est au-dessus de tout soupçon.

Aux beaux jours du gangstérisme américain, un chef de bande, crapule et assassin de premier ordre, fut abattu par ses rivaux; ce misérable, pour qui la femme n'avait été qu'une marchandise, mourut en sanglotant: « Maman, maman. »

Un cas aussi extrême illustre bien le caractère exclusif des relations d'un fils avec sa mère. Enfant,

elle est pour lui la personne la plus importante au monde. Adolescent, les jeunes filles le distrairont de sa première affection, mais il conserve une attitude défensive au sujet de sa mère et ne tolérera pas qu'on l'attaque devant lui. Dans sa maturité, il transfigure sa mère de toutes ses illusions, il la voit comme dans un splendide soleil couchant; elle lui apparaît alors comme la plus merveilleuse des femmes; il exalte ses talents et sa bonté et il est certain d'avoir eu la meilleure des mères. Sa vieilleuse l'idéalise encore plus et réunit en elle les caractéristiques les plus nobles de la femme.

En réalité elle a fort bien pu être une ménagère, une femme insupportable, une trainée dont les négligences criminelles conduisirent son fils au crime. Que lui importe? Il vide sa mémoire des souvenirs déplaisants et ne conserve que les beaux. Il lui faut avoir connu dans sa vie une femme parfaite, devrait-il pour cela l'inventer, la créer de ses rêves frustrés et de ses illusions détruites. Elle représente son idéal de la femme; il l'a adorée de son amour le moins égoïste.

Il peut n'avoir guère d'illusions sur sa femme, il peut lui trouver maints défauts et la détester cordialement. Il peut savoir que ses filles ne valent pas cher et le considèrent comme une vieille toupie. Et il entretient probablement des doutes peu flatteurs à l'endroit des femmes qu'il a connues et qui l'ont aimé, tenté ou tourmenté. Mais au sujet de sa mère il ne se pose aucune question. Elle était parfaite, ou du moins il le maintient obstinément. Gare à l'impudent qui oserait lui insinuer le contraire,

Je crois sincèrement que Dieu porte tout cela à son crédit.

Bref, les fils n'ont qu'une seule ligne de conduite envers leur mère: ils doivent agir comme si elle était parfaite. Si elle ne l'est pas, leur amour la transformera. S'ils l'ignorent, ils ne voudront pas se renseigner de peur d'être déçus. Et c'est ce que nous faisons tous plus ou moins, puisqu'une grande partie de la vie de nos mères nous échappe entièrement. Ainsi, nous vénérons une femme presque aussi irréelle que réelle.

Eh bien, entre tous un seul fils a pu réellement accomplir pour sa mère ce que les autres ne font qu'en imagination: le Christ. Adorable paradoxe: en tant qu'homme il est bien le fils de sa mère, mais en tant que Dieu il crée sa propre mère.

On voit aisément la conséquence de ce fait extraordinaire. Si un fils purement humain comble sa mère de toutes les perfections selon les seuls moyens à sa disposition, c'est-à-dire le rêve, le souvenir, l'illusion, que ne ferait pas un fils divin ayant le pouvoir de créer physiquement sa propre mère? La seconde personne de la Sainte Trinité n'était pas empêchée par l'ignorance où nous sommes des premières années de nos mères. Le Verbe créateur pouvait réellement conférer à sa Mère toutes les perfections que nous prêtons idéalement aux nôtres. Il était capable de faire de sa Mère la mère rêvée de tous les hommes.

Comment douter qu'il ne l'ait fait? Il est impossible que le Fils de Dieu n'ait pas doté sa Mère de toutes les perfections imaginables.

Nous pouvons revenir sans crainte des probabilités, pures certitudes à mon avis, au récit historique où figure Marie. Nous la contemplerons encore une fois au moment de la salutation angélique.

« Je vous salue, pleine de grâce, dit l'ange Gabriel; vous êtes bénie entre les femmes... car vous avez trouvé grâce devant Dieu. »

Venu directement du trône de Dieu, sachant bien ce que Dieu pensait de la femme qu'il avait choisie pour être sa Mère, doué de l'angélique intuition des âmes, Gabriel révèle et définit Marie par une simple salutation.

Pour bien comprendre la portée des paroles de l'ange, imaginons que je sois doué d'une clairvoyance qui me révèle le secret des âmes. Je distingue au milieu d'une foule une jeune fille et voyant son âme je déclare: « Cette jeune femme est littéralement pleine de la grâce de Dieu. Le Créateur lui-même est avec elle. Oui, en vérité, elle est élue et bénie entre toutes les femmes. Elle a trouvé grâce auprès de Dieu lui-même. »

Mettons que l'on connaisse mon singulier pouvoir. A peine me suis-je tu que tous s'inclinent respectueusement, saisis de crainte. Et je sais que chacun pense: « Si cette jeune fille est digne de telles louanges, elle a nécessairement conservé son innocence et sa pureté virginale. Si elle est pleine de grâce, jamais le péché n'a pu salir son âme; si Dieu le Père est déjà avec elle, c'est que la Sainte Trinité se complait en elle. Le Christ n'a-t-il pas dit qu'il viendrait habiter avec son Père chez ceux qui l'aiment? Si donc encore Dieu est avec cette jeune fille, il ne peut y avoir de mal en elle. Seule entre

toutes les femmes elle a trouvé grâce devant Dieu; or on ne saurait concevoir qu'il approuve le mal un seul instant. Il ne peut élire de cette façon qu'une femme dont l'âme est immaculée et pure de toute connivence avec l'Ennemi. »

Tel serait l'effet inévitable de ma déclaration. Seulement, je ne dispose pas d'une telle clairvoyance, Dieu merci; mais Gabriel, lui, était clairvoyant et il nous a dit ce qu'il a vu: une vierge sans péché.

L'Église infallible nous enseigne que Marie a conservé sa virginité même après la conception de son divin Fils. Voici une explication, entre autres, de nature à rendre entièrement acceptable cet article de foi.

Nous sommes tous issus d'un seul père et d'une seule mère. Or, le Fils de Marie, seconde personne de la Sainte Trinité, avait de toute éternité, et avant sa naissance humaine, un Père, la première personne de la Trinité. Il n'avait donc pas besoin d'un autre père. Si, par exemple, saint Joseph fût intervenu et eût été l'auteur de la nature humaine du Christ, nous aboutirions à quelque chose de monstrueux: Jésus serait né d'une seule mère et de deux pères.

Bien que son père soit Dieu, le Christ n'a qu'un père comme nous tous, et qu'une mère, Marie. Il s'ensuit que Marie était une vierge dont l'époux est le divin Père du Fils qu'elle allait porter.

L'Église a toujours vu en Marie l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe concernant le Messie: « C'est pourquoi le Seigneur lui-même vous donnera un signe: voici que la Vierge a conçu, et elle enfante un fils, et elle lui donne le nom d'Emmanuel. »

La critique moderne, toujours à la chasse au surnaturel, prétend que ce passage concerne une vierge qui a, comme toutes les femmes, perdu sa virginité en se mariant et en concevant. Il est facile de répondre que si cela est vrai, il n'est rien arrivé d'extraordinaire à Marie et le signe promis n'a pas été donné. Mais nous connaissons le miracle qui fut le signe que l'Enfant était bien « Dieu avec nous ». Le miracle de la venue de Dieu est que sa Mère était une vierge unie à Dieu lui-même; Marie était donc, dans la grande prophétie messianique, une vierge intacte, dont le Fils était le Fils de Dieu seul.

Cependant, la discussion entre Marie et l'ange exige une considération plus attentive, car l'Église en a conclu que Marie aurait préféré ne point devenir la Mère de Dieu, s'il lui eût fallu pour cela perdre sa virginité. De ce dialogue décisif, nous extrayons les passages essentiels:

— Voici que vous concevrez en votre sein, dit l'ange, et vous enfanterez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus.

— Comment cela se fera-t-il, demanda Marie, puisque je ne connais point d'homme ?

— L'Esprit Saint viendra sur vous, répondit l'ange, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi l'être saint qui naîtra de vous sera appelé Fils de Dieu. Déjà Élisabeth, votre parente, a conçu elle aussi un fils dans sa vieillesse, et c'est actuellement son sixième mois, à elle que l'on appelle stérile, car rien ne sera impossible à Dieu.

Enfin rassurée, Marie consent :

— Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.

Plus on étudie ce dramatique dialogue, plus il semble surprenant. Une obscure villageoise reçoit la visite d'un ange du ciel qui lui annonce comme cela, de but en blanc, qu'elle a été choisie pour être la Mère du Très-Haut, que son Fils régnera sur son peuple, qu'il sera le désiré d'Israël. Elle connaît assez l'Écriture pour comprendre que l'ange ne peut parler que du Messie et que, s'il dit vrai, elle doit enfanter le Sauveur du monde. Malgré cela, au lieu de donner un consentement joyeux et immédiat, elle hésite. Elle soulève des difficultés, à ses yeux, très importantes. Elle est troublée et ne sait trop quel parti prendre. Cependant, son hésitation se réduit à un unique problème: comment pourrait-elle avoir un enfant puisqu'elle n'a jamais usé et n'a pas l'intention d'user des droits du mariage?

Notez que la déclaration de l'ange pouvait difficilement être plus générale. Gabriel ne mentionne pas la date de la naissance de l'Enfant: il se borne à annoncer à Marie qu'elle concevra, ce qui laisse en suspens la question du temps.

Par souci de clarté, transposons la scène à notre époque. Imaginons qu'une jeune fille non encore fiancée rencontre un grand saint doué de l'esprit de prophétie, charisme dont il n'use d'ailleurs que discrètement et à bon escient. Il prédit donc à la jeune fille: « Vous serez la mère d'un fils qui deviendra pape. » Bien qu'elle ne soit même pas fiancée et n'ait pas encore de soupirant, l'idée d'avoir plus tard un enfant ne la surprend pas du tout. Au contraire, elle espère rencontrer, un jour, un homme qu'elle aimera, se marier et avoir un enfant. Rien de plus normal. Et si son enfant doit devenir pape, tant mieux!

D'autre part, supposons que la jeune fille ait l'intention de se faire religieuse. A la prophétie du saint, elle se trouble et s'écrie: « Comment cela? Je n'aurai jamais d'enfant, parce que, voyez-vous, je n'ai pas l'intention de me marier; je vais consacrer à Dieu ma virginité. » Avoir un enfant, aujourd'hui ou plus tard, irait à l'encontre de toutes ses résolutions.

Telle était précisément l'attitude de la jeune fille de Nazareth. L'ange est très vague au sujet de la naissance de l'Enfant; il ne dit pas s'il arrivera dans neuf mois, ou dans deux, cinq, ou vingt ans. Il lui annonce seulement que le Fils qu'elle portera un jour sera exceptionnel. Mais Marie n'attache aucune importance à la question de temps. Elle s'exprime comme une femme qui n'a jamais eu l'intention d'avoir d'enfants: « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme? »

Nous savons qu'à ce moment Marie était toute proche du jour de son mariage. En ce temps-là, les mariages étaient conclus par les parents; le choix personnel des enfants n'entraît guère en ligne de compte. D'ailleurs, le mariage était de règle pour tous. Donc, Anne et Joachim avaient conclu le mariage de leur fille avec un charpentier du village, pauvre mais de sang royal comme Marie. L'engagement solennel des fiançailles avait été signé et le jour du mariage approchait rapidement. Marie avait sans doute fait part à Joseph de son vœu de virginité, et l'on peut croire que l'homme à elle destiné par Dieu promit de la respecter.

Telle était la situation de Marie le jour de l'Annonciation. En apprenant de l'ange qu'elle concevrait et enfanterait un fils, elle pense instinctive-

ment à Joseph. Tout s'expliquait; Joseph et elle allaient bientôt se marier, et probablement, assez, peu de temps après, ils auraient un enfant, sans doute celui dont l'ange parlait.

En des circonstances analogues, quelle autre jeune fille ne se serait pas dit: « Je vais donc avoir un fils? C'est plus que probable. Et il paraît qu'il sera un être extraordinaire. Il faudra que j'en parle au plus tôt à mon fiancé, il sera si heureux! »

Quel contraste entre cette réaction si naturelle et la réponse de Marie! Celle-ci est fiancée, elle doit se marier bientôt, elle connaît le rôle de l'homme dans la conception, l'ange ne lui précise pas la date de la venue de l'Enfant, et pourtant elle vient tout près de se récuser. « Je regrette, répond-elle en somme, mais c'est impossible. Je n'ai jamais eu de commerce charnel avec un homme et je n'ai pas l'intention d'en avoir. »

En un mot, Marie déclarait purement et simplement qu'elle était vierge et le voulait rester jusqu'à sa mort.

En ce qui la concerne, Marie se voit dans une impasse. Les raisons de son hésitation sont claires et nettes. Par sa réponse, l'ange montre qu'il a parfaitement compris et rassure Marie en lui affirmant qu'aucun homme n'interviendra dans la conception de son Enfant: « L'Esprit Saint viendra sur vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi l'être saint qui naîtra de vous sera appelé Fils de Dieu. »

Ah! elle n'aurait donc pas à « connaître » un homme. Il s'agira de la seule opération du Saint-

Esprit. Dieu sera le Père de ce merveilleux Enfant qu'elle concevra en vertu d'un miracle du Créateur lui-même. Son Fils ne naîtra pas de la chair ni de la volonté de l'homme, mais de l'Esprit de Dieu. On imagine aisément le soulagement de Marie. Puisqu'il en sera selon la réponse de l'ange, elle n'hésite plus et donne son entier consentement. Et elle accepte la maternité tout en conservant sa virginité.

« Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. »

Alors, et alors seulement, Marie la Vierge devient-elle Marie la Mère.

On devrait désormais comprendre clairement pourquoi l'Église a toujours maintenu que Marie prononça les premiers de tous les vœux de chasteté ou de virginité.

On ignore quand et comment elle fit part à Joseph de sa résolution. Il reste que l'obéissance à ses parents l'obligeait à l'épouser et qu'elle lui devait une explication. Grâce à sa grande confiance en Dieu et grâce à l'immense bonté de Joseph, elle put régler ce problème.

Mais, même après que Joseph eut promis de respecter les vœux de Marie, les choses auraient mal tourné sans l'intervention d'un ange.

En effet, voici ce que nous raconte saint Matthieu :

« Marie, sa mère, étant fiancée à Joseph, il se trouva, avant qu'ils eussent habité ensemble, qu'elle avait conçu par la vertu du Saint-Esprit. Joseph, son mari, qui était un homme juste, ne voulant pas la diffamer, résolut de la renvoyer secrètement. Comme il était dans cette pensée, voici qu'un ange du Seigneur lui apparut en songe, et lui dit : « Joseph,

« fils de David, ne crains point de prendre avec  
« toi Marie ton épouse, car ce qui est formé en elle  
« est l'ouvrage du Saint-Esprit. Et elle enfantera un  
« fils, et tu lui donneras le nom de Jésus; car il sau-  
« vera son peuple de ses péchés. » Or tout cela arriva  
afin que fût accompli ce qu'avait dit le Seigneur par  
le Prophète: « Voici que la Vierge concevra et en-  
« fantera un fils; et on le nommera Emmanuel »,  
c'est-à-dire Dieu avec nous. Réveillé de son som-  
meil, Joseph fit ce que l'ange du Seigneur lui avait  
commandé: il prit avec lui Marie son épouse. »

Le nuage se dissipa et Joseph retrouva sa sérénité. Marie deviendrait donc mère, mais pas d'un fils ordinaire. Le père de son Enfant serait Dieu lui-même. Et, privilège absolument unique, Marie connaîtrait la gloire de la maternité sans perdre sa précieuse virginité. Marie serait à la fois vierge et mère.

Telle est la foi certaine du christianisme historique, tel a toujours été le glorieux enseignement de l'Église catholique. En représentant Marie comme une mère de famille nombreuse, l'auteur dramatique dont j'ai parlé au début de ce livre n'inventait rien; il répétait les erreurs de très anciens hérétiques, avec beaucoup de plaisir apparemment. Ces hérétiques prétendaient que Marie, vierge jusqu'à la naissance du Christ, eut ensuite de Joseph plusieurs enfants. Ils appuyèrent cette fausseté sur les passages de l'Évangile où il est question des « frères du Seigneur ».

Voici comment il faut entendre cette expression. Dans l'antiquité, les liens familiaux étaient beaucoup plus étroits qu'aujourd'hui. L'esprit de clan

prévalait encore et l'instinct grégaire multipliait les liens entre les membres d'un même groupe, de sorte que l'on n'éprouvait pas le besoin de préciser les parentés. En outre, l'araméen, langue de Notre-Seigneur et du premier évangile (saint Matthieu), ne semble pas avoir eu de terme pour désigner le cousinage. La coutume assimilait les cousins aux frères et englobait sous le terme vague de parents les autres membres de la famille. Les autres évangélistes, qui écrivaient en grec, avaient eux aussi l'habitude de cette terminologie.

Lorsque, faisant écho à cette tradition primitive, nous commençons nos sermons par ces mots: « Mes bien chers frères », tout le monde sait que nous parlons au sens figuré, que nous entendons par là marquer la fraternité spirituelle qui nous lie tous en la personne du Christ.

Refuser la virginité à Marie à cause de l'imprécision du mot frère chez les Orientaux, c'est donc se tromper grossièrement.

Les catholiques, eux, se sont toujours réjouis de l'intacte virginité de la Mère de Dieu. Ils sont fiers de cette Mère toute pure à qui Dieu a confié et son Fils et son Église. Oui, ils sont reconnaissants de ce que la Mère de leur salut soit une Vierge dont la gloire et la beauté sont un sujet d'émulation dans la lutte difficile contre les péchés de la chair. Malgré les tentations, ils s'efforcent de se conformer à l'idéal de cette Mère Immaculée et de ne pas être trop indignes de sa pureté.

La norme ultime des mœurs chrétiennes, c'est le Christ vierge né d'une Mère vierge. Seuls les en-

nemis du christianisme, spoliateurs de nos idéals les plus nobles, désirent qu'il en soit autrement.

Je ne vous demanderai pas d'étudier minutieusement avec moi les sales moyens mis en œuvre de nos jours pour proscrire la pureté. Les païens n'ont jamais respecté la femme et ne demandaient pas grand'chose aux hommes en fait de pureté et de retenue. Aussi, lorsque la marée du paganisme moderne couvrit le monde, était-il fatal que la femme fût de nouveau dégradée, que le mariage fût ravalé au rang d'un concubinage déguisé, que les enfants fussent littéralement exclus de la vie et que toute la question du sexe devînt l'objet de faciles plaisanteries et le sujet d'une littérature et d'un théâtre foncièrement pervers.

La classification moderne des vertus est en soi un des plus habiles moyens de discréditer la pureté. On distingue les vertus fortes, viriles, positives et les vertus faibles, féminines, négatives. Les premières incluent le courage, la franchise, la justice; les autres comprennent la foi, le dévouement, la pureté, cette dernière étant l'objet d'un mépris singulier.

La pureté serait la vertu des faibles et des scrupuleux. Ce serait l'attitude négative de ceux qui n'osent vivre pleinement et librement. Pareille vertu ne conviendrait nullement à un homme vraiment entreprenant et vigoureux, ni à une jeune femme saine, libre, émancipée. Rien ne serait plus démodé.

Au fond, être pur signifierait tout simplement renoncer aux plaisirs par crainte des passions violentes et de leurs conséquences; et ce serait cette peur qui acheminerait tant d'hommes timides vers

la prêtrise et pousserait tant de pâles et anémiques jeunes filles à se réfugier à l'ombre des cloîtres. La pureté serait la vertu des lâches, une invention du pâle Galiléen.

Mensonge absurde s'il en fut: il n'y a pas un jeune homme ou une jeune fille qui ne sachent d'expérience que rien n'est plus facile au monde que de succomber à la tentation. Le geste le plus difficile que nous connaissions est de dire non aux insinuations de la tentation. Il en faut de l'héroïsme pour s'éloigner d'un groupe où l'on se raconte des histoires sales, pour se conserver intact au milieu de l'immodestie générale, pour résister à la pression et aux sollicitations du charme et de la beauté.

Il ne s'agit pas de savoir si la pureté relève ou non de l'héroïsme, mais bien de savoir si un tel héroïsme est justifiable. En vertu de quoi voudrait-on dire non aux sollicitations intérieures et aux séductions extérieures? L'insistance que nous mettons à répéter ce non ne révèle-t-elle pas le caractère négatif de la vertu de pureté?

Nous répondons que cet héroïsme est essentiel parce que la pureté est la plus constructive des vertus, parce qu'elle est aussi positive que la vie elle-même. De fait, toute son importance lui vient de ce qu'elle est intimement liée au don précieux de la vie que les générations se transmettent successivement.

La pureté est la reconnaissance et l'acceptation par l'homme et la femme des plus hautes responsabilités. C'est l'héroïque résolution de sauvegarder le don de la vie et le pouvoir de le transmettre. C'est la courageuse conviction qu'avant de « vivre sa vie »,

il faut tenir la vie en réserve pour les êtres humains à naître.

Les enfants ne peuvent venir au monde que d'une seule façon: par l'acte procréateur de l'homme et de la femme. Hors de là, point de vie nouvelle.

Sur ce, il nous faut avant tout poser la question suivante: jusqu'à quel point importe-t-il que des êtres humains reçoivent le don de la vie? Ou, plus simplement: quelle est l'importance de la vie elle-même?

Deux attitudes sont possibles devant la vie. Il y a d'abord l'attitude païenne, selon laquelle on se cramponne à la vie par ignorance de ce qu'entraînerait sa perte. Au reste, vivre, si misérablement que ce soit, paraît meilleur que de ne pas vivre du tout et il est préférable de ne pas échanger des maux connus pour des maux inconnus. Voilà comment le païen s'attache à la vie. Qu'un choc sismique ébranle son univers, il se jette sur le sol, s'agrippe à la terre, de peur qu'elle ne lui fasse défaut et ne le précipite dans l'abîme.

Le païen réfléchi va au delà de cette conception tout instinctive et considère la vie comme une plaisanterie, un intermède absurde et court, joué avec frénésie entre le lever et le baisser du rideau sur une scène ténébreuse. Un homme émerge du chaos et erre dans un brouillard d'incertitudes, de douleurs, de peines, d'épreuves sans fin, de problèmes insolubles, d'énigmes impossibles que posent des sphynx ironiques, de guerres effroyables, de larmes qui commencent au berceau et ne cessent qu'à la mort, de joies éphémères, de longs ennuis et de rivalités d'amour. Et à la fin, l'homme retombe dans le

chaos et ce qui lui reste de beauté, d'intelligence ou de force, dissous en produits chimiques, servira à fertiliser le limon de son dernier repos.

Il est vrai que la plupart des païens finirent par croire à l'immortalité individuelle, mais leur conception en était si confuse qu'ils faisaient tout tenir dans la vie présente. La vie était peut-être une farce; qu'importait si le soleil brillait et les étoiles scintillaient, si parfois la route était bordée de fleurs, et si des trêves consacrées aux réjouissances de l'amour et de la bonne chère entrecoupaient la lutte?

Les païens les plus sages désespérèrent de jamais trouver un sens à la vie et se contentèrent de se chauffer au soleil de l'existence. La vie ne signifiait peut-être rien. Et si elle avait un sens, valait-il seulement la peine qu'on le cherche?

Les païens modernes rabaissent la vie à un niveau inférieur même au mépris. Un célèbre écrivain contemporain a avoué ne pas voir plus de sens à la vie humaine qu'à celle d'une puce sur le dos d'un chien. Un autre, qui se prélassait sur la véranda de sa villa, achetée grâce aux droits d'auteur de livres désespérants, a déclaré avec un épouvantable cynisme qu'il ne pouvait découvrir aucune différence essentielle entre la vie amoureuse d'une femme et celle de sa chienne couchée à ses pieds.

Si j'étais païen, je trouverais probablement la vie aussi grotesque, aussi stupidement tragique et aussi absurde que ces gens-là. Pour eux, un nouveau-né est un animal qui n'a rien de plus que son origine et son destin d'animal. L'homme et le mouton ne sont que des expériences de la nature. Oui, sans

doute, si cela était vrai, la vie me semblerait absolument sans valeur.

Mais, comme catholique, j'ai une tout autre idée de la vie. Le catholique considère la vie comme le don le plus merveilleux que Dieu pouvait faire aux hommes. La vie est l'occasion de mériter la vie divine par le respect de quelques lois très simples, d'entrer en la possession éternelle d'un bonheur semblable à celui de Dieu lui-même.

L'enfant est en partie animal; son corps, quoique beaucoup plus complexe, plus digne et plus beau, ressemble pourtant au corps d'une bête. Mais l'enfant est infiniment supérieur à l'animal le plus évolué. L'enfant est en vérité moins fils de l'homme que fils de Dieu. Le Tout-Puissant, qui le crée en vertu d'un acte d'amour, ajoute au corps animal de l'enfant une étincelle d'immortalité et le gratifie de puissances analogues aux siennes.

Tout animal qui broute dans les champs, qui peine sur les routes, qui gambade, ou qui sommeille près du foyer deviendra finalement et à jamais un tas de pourriture. Les enfants des hommes, eux, participeront à l'éternité de Dieu. La fin de l'animal est de servir l'homme. Celle de l'homme, d'être lui-même éternellement heureux, de vivre une vie divine, d'accomplir des actes divins, de connaître le bonheur infini de la Sainte Trinité, de rendre à Dieu l'amour et la gloire d'une créature libre qui honore son Créateur.

Comment, quand, en quelles circonstances un animal est mis au monde, j'avoue ne pas m'en inquiéter du tout. Je sais que la chose intéresse énormément certaines gens. Par exemple, l'amateur de

chevaux attache une très grande importance au choix d'un pur-sang ou d'un futur candidat au Derby; l'éleveur de chiens, de renards ou de chats ne laisse pas ses animaux s'accoupler au hasard.

Je me demande s'il n'avait pas raison ce vieux médecin que je vis un jour fort en colère. « Tenez, ces gens-là, s'écria-t-il en montrant d'un geste véhément un somptueux domaine, s'ils accordaient à leurs enfants la moitié de l'attention et des soins qu'ils donnent à leurs sauteurs anglais et à leur meute, ils seraient de merveilleux parents. »

Vrais païens, ils se comportaient comme si leurs animaux eussent eu plus de valeur réelle que leurs enfants. A en juger par la conduite de ces derniers, on avait presque envie de donner raison aux parents.

Si l'homme est un animal qui élève des animaux, la naissance des enfants se place sur le même plan que les mises bas des champs et des étables. Si les petits de l'homme ne sont pas des animaux mais des fils et des filles de Dieu, les conditions de leur naissance importent au plus haut degré. Pour nous, chrétiens, il résulte des relations sexuelles non pas des créatures obscures perdues dans un monde intelligible, mais des créatures sorties des mains de Dieu et retournant à lui. Enfin, la manière de concevoir les relations sexuelles est un sujet de grande importance pour Dieu qui aime l'humanité et pour les hommes qui respectent l'avenir de la race humaine.

Les uns après les autres, les païens répètent: « Je considère le sexe comme le moyen d'éprouver une suprême jouissance physique exclusivement en vue de ma propre satisfaction. » Le chrétien répond: « Les relations sexuelles sont le seul moyen de faire

naître des fils et des filles de Dieu; et le plaisir et les délices qui en sont inséparables constituent une gracieuse récompense de Dieu à ceux qui l'aident à perpétuer l'homme sur terre et à lui assurer la possession ultime du ciel. »

L'impureté, alors, c'est le refus égoïste de prendre la vie au sérieux ou de veiller à ce que sa propagation soit entourée de beauté, d'amour, de dignité et de sécurité. L'homme et la femme conscients de leurs responsabilités se disent: « Dieu collabore avec nous dans l'acte procréateur. Dieu attend de nous ses enfants, les futurs citoyens de son royaume éternel. C'est un noble privilège que le nôtre. Nos responsabilités sont immenses. Seigneur, rendez-nous un peu dignes de votre confiance. »

Ils peuvent dire encore avec autant de vérité: « L'enfant né de notre amour reçoit de nous le don de la vie humaine à laquelle Dieu désire ajouter une part de sa vie divine. Nous mettons au monde une créature immortelle, divinisée. Il serait affreux que notre égoïsme trouble son avenir ou lui fasse manquer un destin aussi magnifique. »

Ces vérités présentes à l'esprit, ils auront un sentiment aigu de leurs terribles responsabilités. A la lumière de la foi, l'œuvre de chair ne leur apparaîtra ni dégoûtante ni bestiale, ni drôle ni futile, mais comme un devoir sacré. Chaque homme doit se considérer le précurseur et le créateur de l'avenir. Dans cent ans, dans mille ans, un enfant naîtra qui ressemblera peut-être à son lointain ancêtre. Dans cent ans, dans mille ans, des saints entoureront peut-être un bienheureux qu'ils appelleront leur père.

Pour l'homme le moins conscient, toute plaisanterie au sujet du sexe est presque aussi blasphématoire que si elle visait le Christ; et celui qui abuse de la chair trahit Dieu, et les enfants qui naîtront de lui, par sa faute contaminés, déclassés et malheureux. La pureté peut donc se définir, à ce point de vue, la résolution de préserver la part d'avenir à chacun confiée.

Quant à la jeune fille, elle se verra également comme une fontaine d'avenir, un tabernacle de vie nouvelle, à la fois humaine et divine, et, pour ces raisons, ne s'engagera pas à la légère. Source de vie, elle se conservera donc pure; sinon elle contaminera et l'âme et le corps de ses enfants. Elle conserve son corps à l'abri du souffle empoisonné de la luxure et des passions. Elle le fait avec d'autant plus de scrupule que d'innombrables générations sortiront d'elle à jamais marquées de sa pureté ou de son impureté. Elle est pure enfin, parce qu'elle sait que la pureté est la vertu la plus constructive qu'une femme puisse pratiquer. Les autres vertus, la charité, le courage, la bonté, ne concernent que le présent, alors que la pureté, elle, engage l'avenir. Les autres vertus ne concernent que le monde présent: la pureté agit et dans le présent et dans l'avenir vers lequel avance irrésistiblement l'humanité.

Un dernier mot, et nous retournerons à Marie que nous avons quittée depuis trop longtemps.

Dieu récompense de la façon la plus généreuse tous ceux qui accomplissent ses volontés. Il aime à payer de retour les services que lui rendent ses en-

fants. Ceux qui sont généreux avec lui apprennent avec émerveillement l'immense générosité de Dieu.

Or, Dieu sait que donner naissance à un enfant est une chose admirable. Les parents donnent à leur fils ou à leur fille la dignité de la vie et avec elle la possibilité du bonheur éternel, fin de tous les vivants. Lorsque les parents acceptent cette responsabilité, Dieu les récompense avec une divine extravagance.

« Si vous mettez au monde des enfants, dit Dieu, si vous assurez l'avenir de la race humaine en couvrant la terre de vos fils et de vos filles, en me donnant des citoyens pour mon royaume éternel, je vous récompenserai largement des difficultés et des peines incontestables de la paternité et de la maternité. »

En effet, Dieu a voulu que l'œuvre de chair soit inséparable du plaisir physique le plus intense; il l'a entourée des joies de l'amour et des délices de la passion. L'homme et la femme ne peuvent procréer sans d'abord jouir de leur récompense. Dieu les porte au paroxysme de la passion, puis les laisse reposer dans le calme de l'amour. Il leur accorde la plénitude du bonheur de la vie en commun et leur paye d'avance ce qu'ils entreprennent pour lui et avec lui.

Tout ceci n'est qu'encouragement et récompense de Dieu à ceux qui acceptent le fardeau de la procréation. Dieu, qui ne prive personne de son salaire, se montrera nécessairement prodigue envers ceux dont la vocation est de collaborer à sa création.

L'impur refuse brutalement d'accomplir son devoir, méprise ses responsabilités envers l'avenir et rit à la face de Dieu. Prenez votre plaisir où il se trouve, conseille-t-il, Vivez votre vie sans égard à

l'avenir. Les plaisirs du sexe sont à vous: prenez-les et ne prenez qu'eux. Tant pis si Dieu se trouve privé des enfants qu'il veut. Qu'il s'arrange. C'est son affaire. Séduisez ces jeunes gens innocents. Qu'importe si vous volez Dieu et compromettez l'avenir. Cela ne vous regarde pas. Il s'agit de jouir.

Pendant ce temps Dieu voit ses créatures lui refuser sa collaboration. Il voit de futurs pères en proie à la maladie. Il voit de brillants génies s'employer de leur mieux à justifier leur trahison de l'humanité future. Il entend des paroles de séduction. Il voit de faibles époux succomber à la moindre tentation. Il voit la passion et l'amour se couvrir de honte et se dissimuler en des retraites malsaines.

C'est à se demander pourquoi Dieu ne se dit pas parfois: « J'ai eu tort de leur faire une telle confiance. Je n'aurais pas dû adjoindre tant de joie et de plaisir à l'œuvre de chair. J'aurais dû prévoir que les hommes voleraient le plaisir et se moqueraient du reste. J'ai été trop bon. Ils abusent de ma générosité. Il aurait fallu être parcimonieux. »

Oui, l'impureté est un véritable vol. Être impur, c'est s'emparer du plaisir lié au sexe et refuser à la vie sexuelle sa fin propre. C'est, encore une fois, trahir l'avenir, c'est projeter dans l'existence des générations taries, et cela par un égoïsme féroce, par la complaisance exclusive en soi-même.

Au contraire, la pureté est la vertu par laquelle l'homme et la femme reconnaissent leur devoir et l'acceptent courageusement. Ceux qui sont purs ne volent pas Dieu et ne trahissent point l'avenir; ils ne trompent pas le Père généreux qui a eu confiance en eux; ils procréeront selon la volonté de Dieu.

Avant le mariage ils se protégeront de la trahison de leur propre concupiscence et des sollicitations de la séduction. Conscients de leurs responsabilités, ils se conserveront intacts en vue du temps où, dans l'état de mariage, ils collaboreront avec le Père éternel à la création d'immortels citoyens de la Cité de Dieu.

Une fois mariés ils jouiront certes des récompenses du mariage, mais en assumeront aussi toutes les responsabilités. Ils ne déroberont pas son dû au Seigneur. Ils ne s'abaisseront pas aux péchés de l'égoïsme ni à des promiscuités dont les animaux eux-mêmes auraient honte. Ils veilleront à l'avenir, et à cause d'eux l'avenir sera sain, sauf et assuré de la faveur de Dieu.

La pureté est la vertu des hommes réellement virils.

La pureté est la vertu de la femme prévoyante et sage.

L'impureté est le vice des prodiges dévoyés.

L'impureté est le vice qui ravale les plus nobles fonctions naturelles au rang de grossiers instruments de plaisir et de moyens de jouissance égoïste et fermée sur soi.

La pureté est essentielle à la multiplication de la vie dans la dignité, la sécurité et la beauté. Les hommes purs sont des sources pures d'existences nouvelles. Les femmes pures nourrissent la vie dans la plus pure intimité et exercent une influence excellente et profonde sur ceux qui sont leurs compagnons dans l'œuvre de la procréation. Les hommes purs protègent les femmes contre leurs propres faiblesses et contre les complaisances naturelles à la

femme. Les femmes pures protègent la race et assurent le salut de la civilisation.

Afin de faire ressortir d'éclatante façon la nature positive et l'essentielle nécessité de la pureté, le Christ a voulu être vierge et pour les mêmes raisons s'est donné comme Mère la plus pure des femmes. D'ailleurs, pouvait-il en être autrement ? Dieu pouvait-il nous donner un chef autre qu'un Chef impeccable et une mère autre qu'une Mère immaculée, si nous pensons à la constante et formidable pression exercée contre la pureté de l'homme ?

Si importante que soit la pureté pour les hommes, nous avons toujours cru que les femmes doivent particulièrement se conserver intactes. Ce serait folie et basse trahison que l'homme fasse de la pureté l'apanage exclusif de la femme. Car les deux sexes prennent une part égale à la procréation. De quel droit un homme exigera-t-il que la future mère de ses propres enfants soit chaste lorsque lui-même n'est pas pur et que le germe de vie dont il est porteur se trouve affaibli, dégénéré par la luxure ?

Mais n'oublions pas qu'après la conception l'enfant est lié à sa mère de la façon la plus étroite. Comme Marie, la mère porte son enfant durant neuf mois. Comme Marie, elle le nourrit de son lait. On ne saurait imaginer union physique plus intime que le corps d'un enfant à celui de sa mère. Rien d'étonnant, alors, que dans ses moments de calme et de lucidité, une fois dissipé le délire de la passion, l'humanité se soit toujours si vivement inquiétée de la pureté de la femme. Chez les païens, les femmes déchues l'étaient pour de bon et la maternité leur était à jamais interdite.

Plus d'un vieux sage de l'antiquité païenne serait renversé d'entendre nos prétendus penseurs dire que les femmes vicieuses et de mauvaise vie ont droit comme les autres à devenir mères. Il s'indignerait de notre indifférence au sujet de la vertu des femmes.

Intellectuellement, la mère est d'ordinaire plus proche de son enfant que le père. C'est à elle que la première formation incombe, et l'enfant tiendra d'elle ses premières impressions. Aucune influence n'est comparable, en profondeur comme en permanence, à celle de la mère qui agit sur l'esprit malléable de son enfant aussi facilement que le potier modèle l'argile à sa guise.

Les éducateurs racontent volontiers cette histoire d'une maman qui était allée consulter avec son gosse de cinq ans un célèbre professeur.

— Quand, lui demanda-t-elle, devrai-je commencer l'éducation de mon fils ?

— Chère madame, s'écria le professeur, mais vous êtes déjà cinq ans en retard !

Physiquement, intellectuellement et spirituellement, la mère et l'enfant ne font pour ainsi dire qu'un des années durant. C'est par-dessus tout pour ce motif que l'humanité exigera toujours de la femme une pureté dont elle dispense plus ou moins l'homme. Inutile de discuter la justice ou l'injustice de cette discrimination. Quoi qu'il en soit, nous voyons aujourd'hui avec horreur se répandre l'égalité, non de la pureté comme nous le savons trop bien, mais du droit de disposer librement de son corps.

La nécessité de la pureté féminine explique peut-être le fait que la pureté est généralement plus fa-

cile à la femme qu'à l'homme, ainsi qu'on s'en rend compte aisément. Normalement, les femmes sont moins tentées que les hommes; elles sont moins sujettes aux révoltes intérieures. D'autre part, comprenant instinctivement l'extrême importance de la maternité, la société s'efforce de protéger la femme.

Une des plus grandes hontes de notre temps est que, pour la première fois depuis le Christ, les hommes cessent de distinguer les femmes vicieuses des pures et des vertueuses.

Un grand illustré publiait récemment un reportage sur le vice organisé à New-York. L'auteur rapportait ce fait déjà bien connu que les prostituées sont moins nombreuses qu'autrefois dans les classes supérieures de la société. Pourquoi? Parce que les hommes n'ont aucune difficulté à satisfaire leurs vices parmi le soi-disant beau monde. Voilà une constatation d'une extrême gravité. Voilà un état d'esprit qui exigera une sérieuse épuration.

Jadis les femmes qui « faisaient » la rue abandonnaient par le fait même tout espoir de maternité; d'autre part, celles qui désiraient devenir mères évitaient tout contact et toute ressemblance avec leurs sœurs dévoyées. Les hommes érigeaient entre elles une barrière infranchissable que le nouveau paganisme essaie d'abolir.

A propos de la limitation des naissances, on pourrait dire ceci: la plupart des femmes du monde qui ont perdu leur virginité avant le mariage n'ont pas l'intention d'avoir des enfants. Mariées, elles vivent comme auparavant, en courtisanes. Ainsi est-il épargné à des enfants qui eussent pu naître d'appréhender que leur mère n'était qu'un instrument de

plaisir. C'est à peu près tout ce qu'on peut dire en faveur du malthusianisme.

Revenons à une attitude plus saine envers les femmes. Normalement, les hommes font de leur mieux pour protéger du mal les futures mères. En bons chrétiens, ils donneront aux femmes tombées l'occasion de se repentir et de se convertir avec Marie-Madeleine. Mais ils ne toléreront pas l'opinion que l'impureté est une peccadille sans importance pour l'ensemble de la société. Ils ne voudront pas confier à des femmes vicieuses la propagation de l'espèce humaine et compromettre ainsi les plus nobles traditions du passé et les espoirs de l'avenir.

Depuis quelque temps une insidieuse propagande incite les femmes à un libertinage éhonté. On leur conseille de passer outre aux interdits dont le christianisme les entoure. Celles qui suivront un tant soit peu ces conseils bassement intéressés apprendront l'étendue de leur folie dans les larmes et le désespoir. Elles perdront tous leurs titres au respect des chrétiens, elles seront les proies impuissantes des luxurieux et se verront considérées, non comme des filles de Marie, mais comme des filles de joie.

Et je crois qu'elles retourneront éventuellement à Marie et se réfugieront sous sa protection. Elles apprendront à lui être reconnaissantes des usages destinés à mettre la femme à l'abri des hommes de proie. Elles comprendront que si l'Église tient tellement à la pureté, c'est parce que la pureté est la forte et noble sauvegarde des femmes sans défense et de leurs enfants contre les désirs égoïstes d'hommes qui préfèrent la joie sauvage d'un moment au bonheur futur de la race humaine.

Puissent les femmes être reconnaissantes à Marie qui leur a valu le respect et la dignité et qui les préserve des atteintes du péché.

Si le Christ a subi une influence humaine, ce fut celle de Marie. Elle l'a nourri, elle l'a élevé, éduqué, vêtu; elle lui a appris à prier, elle lui a lu l'Écriture, elle lui a donné un exemple admirable de foi, de dévotion, de charité et d'impeccable vertu.

Or, ce que Marie fut pour le Christ, toute bonne mère l'est dans une certaine mesure pour son fils, sur qui elle exerce la plus profonde des influences. Elle le marque d'une empreinte que les vicissitudes du temps et de la vie n'effaceront jamais.

La première manifestation de cette influence est peut-être dans l'attitude du jeune homme envers les femmes. Si sa mère est exemplaire, il semble la revoir en la personne des femmes qu'il rencontre. On est parfois surpris de ce que certains jeunes gens respectent, sans aucun motif religieux, même des femmes fort peu respectables et se refusent à profiter des jeunes filles « faciles ». Ce sont invariablement des fils de mères vertueuses. Leur attitude chevaleresque n'a peut-être rien de réfléchi; elle leur est instinctive parce qu'ils l'ont héritée d'une mère pure.

Plus d'un jeune homme s'écarte momentanément de l'idéal maternel, mais, même si la passion prend le dessus chez lui, il finira, en la plupart des cas, par s'en libérer. L'influence de sa mère, dominante durant son enfance, peut-être inopérante durant sa jeunesse, revit avec la maturité de sa conscience.

Et, du haut du ciel, quelle maman n'exulterait pas de joie de voir que son influence, sans effet

pour un temps, sauve enfin son fils des voies perverses du péché ?

On se le rappelle, mon dessein est de traiter des vertus de Marie particulièrement indispensables à notre temps. La pureté sous toutes ses formes étant aujourd'hui l'objet d'une guerre sans merci, j'ai cru bon d'insister longuement sur la valeur exemplaire et universelle de la pureté de Marie.

Le christianisme a multiplié ses efforts pour répandre et rendre attrayante la vertu de pureté. Il presse les hommes de modeler sur l'exemple de la plus grande de toutes les femmes leur attitude envers ses filles. Il enseigne aux femmes la fierté reconnaissante et confiante d'être appelées d'autres Marie. Il avertit l'humanité entière que la pureté seule protège l'avenir d'une infâme dégradation.

On n'en cherche pas moins à abolir jusqu'au souvenir de l'Immaculée Conception. On présente la promiscuité des sexes comme un droit naturel des jeunes gens et des jeunes filles. Selon des sociologues de bonne foi, les jeunes filles du meilleur monde font une sérieuse concurrence aux filles publiques. Le divorce a tellement obscurci l'idéal chrétien du mariage qu'en certaines villes le taux des divorces est de cinquante pour cent. Sur le Broadway, l'exhibitionnisme est devenu une véritable institution. La modestie est aussi surannée que la crinoline.

La propagande anticonceptionnelle se poursuit ouvertement et ne vise pas moins, d'après le magistral exposé de Chesterton, qu'à l'élimination des naissances. Dans un numéro d'octobre 1939, *Collier's* publiait de terrifiantes statistiques: sur cent

familles américaines, dix seulement ont trois enfants ou plus; trente n'en ont qu'un ou deux, et soixante, pas du tout. Pas besoin d'être un grand mathématicien pour conclure que notre race glisse vers l'annihilation.

Il n'y a rien d'accidentel en tout cela. Les pseudo-savants de notre siècle de lumière, sans égard à la vérité ou à la dignité humaine, n'ont pas annoncé en vain que l'homme n'est qu'une bête plus évoluée que les autres. Si l'homme est une brute, s'étonnera-t-on qu'il traite les femmes brutalement? Si nous sommes entièrement prisonniers d'instincts animaux, on a raison de dire que la vie amoureuse d'une chienne vaut celle d'une femme. Il serait insensé d'exiger d'animaux sans conscience ni liberté de se maîtriser, de contenir leurs appétits en vue de l'avenir de leur espèce.

N'empêche que ces mêmes pseudo-savants enseignent en classe à une jeunesse trépidante que l'homme n'est qu'un animal sans âme, aux origines et au destin obscurs, et doué d'instincts dont peut s'enorgueillir n'importe quel chien de bonne race. Ils s'étonnent ensuite que leurs élèves se prévalent de ce même enseignement pour satisfaire leurs instincts. Les tenanciers des maisons de prostitution devraient verser une commission aux professeurs de ce calibre: ils ne trouveront jamais de meilleurs entremetteurs.

Un scandale inouï a récemment éclaté dans une grande université d'État. Plusieurs étudiants se rendirent à un lupanar; pour une raison quelconque, la tenancière, une négresse, leur refusa l'entrée. Furieux, les jeunes gens lancèrent une grêle de cail-

loux à travers les carreaux; la tenancière, effrayée, blessa mortellement d'un coup de revolver un des étudiants et les autres s'enfuirent. L'enquête révéla l'existence de nombreuses maisons closes aux abords de l'université. Et les autorités de ladite université congédièrent, sans voir l'illogisme de leur geste, les étudiants qui avaient participé à cette odieuse escapade.

Ces jeunes fous n'étaient guère plus raisonnables que leurs maîtres; l'eussent-ils été qu'ils auraient demandé les raisons de leur renvoi. Si on leur avait répondu qu'ils s'étaient conduits comme des brutes et avaient violé la loi morale, leur réponse aurait pu être embarrassante: « De quoi parlez-vous? Nous avons tout simplement agi selon l'enseignement que nous recevons ici. Le professeur de biologie nous a montré que nous ne sommes que des bêtes. Pourquoi nous condamner pour avoir agi comme des bêtes? Le professeur de philosophie nous a prouvé que nous n'avons pas de libre arbitre. Comment un animal sans volonté serait-il responsable de ses actes? Le professeur de sociologie nous enseigne que le mariage est une institution périmée et la pureté une vertu toute négative. Allez-vous nous blâmer de l'avoir pris au sérieux et de mettre son enseignement en pratique? Vous nous avez enlevé toute raison d'être honnêtes et vous prétendez nous congédier pour avoir agi selon vos leçons. Osez donc! »

Qu'aurait-on pu répondre à cela? Malheureusement, ces jeunes gens n'avaient pas appris à raisonner correctement. Notre temps est plein de jeunes vauriens issus de nos universités et qu'achève de dévoyer le libertinage intellectuel de vieux polissons.

Seul le regard prophétique de Dieu sait ce qui en sortira.

Mais face à tout cela se dresse Marie, Vierge et Mère immaculée.

Je ne conçois pas de correctif plus positif au matérialisme de la fausse philosophie scientifique, que la contemplation de Marie, si belle et si calme, tenant entre ses bras l'Enfant de Dieu, le Fils de l'homme. La seule réalité de cette femme intacte, dont la pureté fut agréable à Dieu au point qu'il vint habiter son cœur, à la joie éternelle de l'humanité reconnaissante, nous est une raison parfaitement suffisante de rejeter au fond même du mépris l'immoralisme délibéré et l'obscénité voulue de notre temps.

L'esprit païen a fait du sexe une chose exclusivement personnelle, c'est-à-dire l'objet d'un égoïsme foncier. C'est d'un ridicule navrant.

« Vivez votre vie, s'écrient les immoralistes des derniers cinquante ans. Vous n'êtes responsables qu'envers vous-mêmes. L'amour est une question purement personnelle et qui ne concerne que vous. »

Et pour mieux illustrer ce noble enseignement, le roman, le théâtre et le cinéma nous présentent à l'envi des demoiselles qui se donnent en toute simplicité au premier venu, des mères qui désertent le foyer pour suivre leur amant et des maris qui abandonnent, sans façon, femme et enfants. Pourquoi pas ? A-t-on le droit de vivre sa vie, oui ou non ?

« Je ne vois pas pourquoi une loi autre que ma conscience personnelle réglerait ma vie sexuelle. » Ce principe qu'illustrent dans leurs œuvres tant d'écrivains, d'auteurs dramatiques et de cinéastes,

des milliers de gens s'en sont emparés pour se justifier de leur immoralité désormais sans frein.

Nous ne pouvons cependant échapper au fait que le problème sexuel est bien plus d'ordre social que d'ordre personnel. Certes, Dieu allie au sexe les délices de l'amour et de la passion, choses en elles-mêmes bonnes et naturellement ennoblissantes. Certes, l'amour a inspiré l'art, de hautes ambitions et de magnifiques entreprises. Mais la fonction du sexe est tellement sociale qu'elle dépasse l'individu, aboutit à la naissance des enfants et assure l'avenir de la race par la venue de nouvelles générations. Considérer comme purement personnelle la question du sexe serait plus ridicule encore que de prétendre que l'on construit un chemin de fer transcontinental pour le simple plaisir de voir briller le soleil sur les rails et non dans l'intérêt du pays, ou dire qu'une femme passe des heures à la cuisine rien que pour le fumet des viandes et pas du tout pour préparer un repas à sa famille.

Souvenons-nous que dans la vie de Marie le sexe ne joue un rôle que social. Marie ne demanda à la maternité aucun de ses éléments passionnels et des plaisirs de l'amour dont Dieu gratifie la procréation. Les amours de Marie furent toutes absolument désintéressées: amour d'une créature pour son Dieu; amour d'une épouse virginale pour le Saint-Esprit; amour d'une mère pour son enfant; amour très chaste pour Joseph, son très chaste époux.

La passion, destinée selon le dessein de Dieu à réchauffer d'une noble flamme l'amour humain, ayant été ravalée si souvent au rang des plus bas instincts, la passion, dis-je, même licite, n'existe pas

dans la vie de Marie. Parce que l'amour trahit et est trahi trop fréquemment, son amour ne voulut rien pour lui-même et ne servit que le bonheur de son Fils, la gloire de Dieu, la paix de son chaste époux et le bien de l'humanité.

Pour elle le mariage ne fut que la porte admirable par où, sans scandale et en toute sécurité, entra dans le monde l'Enfant qui n'avait point de père humain. Elle assuma les responsabilités sociales du mariage et le souci d'élever un fils sans demander à Dieu la récompense des plaisirs amoureux ou des joies naturelles de l'union conjugale. On ne saurait imaginer amour moins égoïste.

Quel noble exemple donne Marie à cette génération, incitée à jouir des plaisirs du mariage sans en accepter les devoirs et les responsabilités! Quelle leçon pour nous qui avons tendance à dissocier le double caractère social et personnel du mariage! Quel blâme pour ceux qui entrent dans le mariage uniquement préoccupés d'eux-mêmes et sans songer à leur mission procréatrice! Quelle condamnation de ceux qui font du mariage un concubinage auquel les cours de divorces mettent fin au moment voulu!

Grâces soient rendues à Dieu de nous avoir donné Marie. Quand on contemple la Vierge, on n'oublie pas le double caractère du mariage. Son aspect personnel, subjectif, il est peu probable qu'on le néglige jamais; d'autre part, la virginité de Marie, épouse et mère, met en lumière l'aspect éminemment social du mariage.

Remercions Dieu de l'idéal que Marie représente pour toute jeune fille qui refuse de composer avec le péché, pour toutes celles aussi qui du fond

de l'opprobre lèvent les yeux vers sa radieuse pureté. Oui, il faut que les jeunes filles soient pures, car aucune nation ne subsistera si les fontaines de l'avenir sont polluées. Aucune race ne s'affermira si ces mères ont perdu leur intégrité corporelle, si ces jeunes épouses ne sont que des émules des filles publiques.

Mais en présence de Marie un tel état de choses ne saurait longtemps prévaloir. Car la seule contemplation de cette Vierge très pure invite presque irrésistiblement à la pureté. Et la maternité, reflétant l'idéal de la Madone, fait appel à la vénération des hommes dignes de ce nom. La virginité sera finalement reconnue pour la chose sacrée qu'elle est: la préservation du germe de la vie en un corps intact. L'avenir dira sa reconnaissance à Marie comme l'a fait le passé. Grâce à elle, la pureté, la maternité, la virginité ont pris une importance extrême et se sont entourées d'une auréole de charme et de dignité.

Autant l'admettre tout de suite: la femme impure se pose en idéal de la jeunesse. Comme les patriciennes de la Rome antique, les actrices d'Hollywood accèdent à la renommée en allant de divorce en divorce: et pourtant leurs visages sont les plus fréquemment reproduits et les plus admirés de notre temps. Des femmes mènent des croisades dont les conséquences pourraient bien être la diminution sinon la fin de la maternité, et ces femmes figurent au nombre de nos plus grands bienfaiteurs. Des femmes écrivent des livres infects où est exaltée la luxure et justifiée la perversion, et la critique ne tarit pas d'éloges à leur sujet. Et ces femmes deviennent les prototypes des héroïnes de la fiction.

D'un autre côté, des hommes soi-disant savants, intelligences aveugles et cœurs morts, dotent les jeunes d'un code moral propre à justifier leurs instincts d'hommes de proie. Et à leur tour ces jeunes gens offrent comme idéal à leurs compagnes les débordements des filles perdues de la nuit.

Inutile d'insister. Nous savons ce qui en serait de notre race si la jeunesse s'engageait tout entière dans ces voies pernicieuses. La civilisation a mobilisé contre la pureté la photographie et la philosophie, le livre et le laboratoire, le cinéma et la sociologie, la littérature la plus immonde et l'autorité des juges qui prononcent en faveur du mariage d'essai; elle appelle vice la vertu et vertu le vice; elle facilite de son mieux la promiscuité des sexes; elle aboutit à la sinistre farce du mariage soviétique, à la hideuse immoralité des camps de travail du nazisme enfin vaincu; elle tire des lupanars et des boîtes de nuit les histoires obscènes et la nudité pour les répandre dans les cafés et les clubs les mieux tenus et sur la scène. Pauvre jeunesse aux prises avec une conspiration universelle contre ses aspirations les plus authentiques et les plus nobles.

Mais la jeunesse ne sera pas perdue tant qu'elle aura Marie, Vierge et Mère. Le visage de Marie, resplendissant de pureté, est encore le plus cher au monde. La vision du Fils incarné de Dieu a béni ses yeux. L'Enfant éternel repose entre ses bras. Sur son sein se presse la vie éternelle à laquelle sont appelés à participer tous les frères et les sœurs de Jésus-Christ.

La jeunesse aura toujours cet idéal sous les yeux tant que l'Église vivra, car l'Église aime trop la vie

humaine pour permettre que Marie soit oubliée. Dieu aime trop ses enfants pour permettre que Marie soit obscurcie par les nuages de doute, de cynisme et de péché qui couvrent la terre païenne. Marie est toujours la Vierge au nom de qui la virginité des jeunes gens et des jeunes filles devient une chose sainte. Elle est la Mère vers qui les parents élèvent leurs enfants, sachant qu'elle leur trouvera une ressemblance avec son Fils. Elle est la femme forte repoussant les loups et les brutes qui voudraient anéantir la pureté de l'humanité. Elle est la gardienne des petits enfants, la vaillante protectrice de la vie humaine.

Elle est Marie de l'Immaculée Conception et de la naissance virginale du Fils de Dieu.

## CHAPITRE IV

# La valeur de la personne

Que vaut un homme? Quel est le prix d'une femme? Questions auxquelles on se sent toujours embarrassé de répondre.

Voici dans un même train un grand savant, un criminel entre deux policiers, un bambin entre les bras de sa mère, un vieillard décrépît, le président de la compagnie du chemin de fer, le vagabond accroché au tender, une célèbre cantatrice, aussi renommée pour sa voix que pour sa beauté, accompagnée de sa femme de chambre nègre, un lutteur professionnel au corps magnifique et au cerveau de gorille, un malade à la dernière extrémité, un fermier qui vient d'être dépossédé de sa ferme, un homme d'affaires dont la compagnie vient de découvrir un nouveau gisement pétrolifère, un romancier, prix Nobel, un garçonnet qui apprend à lire, une sainte religieuse en voyage d'obédience et une femme à la veille de divorcer pour la cinquième fois. Que valent-ils, chacun d'eux? Comment mesurer leur importance?

Un païen ferait vite un premier partage. Il lui suffirait de présenter à chacun une épée, une pelle, une plume et un miroir et d'eux-mêmes ils se distribueraient en deux classes principales: d'un côté, le groupe restreint des intelligents, des forts et des beaux; de l'autre la masse anonyme des esclaves,

des mercenaires, des ouvriers, des paysans, des laids, des faibles et des imbéciles.

Mais chacun d'eux est-il une personne ? Le païen de toutes les époques hausserait les épaules à cette question. Les individus comme tels importent si peu ! Avant de leur attribuer quelque valeur il faut les apprécier, les mesurer, les peser minutieusement. Aura quelque importance l'individu fort, intelligent et de belle apparence. Sinon il ira rejoindre le troupeau, la masse, la plèbe vulgaire.

Au temps des Romains on présentait à son père tout nouveau-né. Le père soupesait l'enfant, cherchait sur lui les signes avant-coureurs des qualités qui donnaient droit à la vie. Ses petites pattes étaient-elles solides, et son dos droit et fort ? A travers son visage bouffi les traits de la beauté future perçaient-ils ? Une lueur d'intelligence brillait-elle au fond de ses yeux ? Sa façon de remuer, de se débattre faisait-elle prévoir un caractère bien marqué ? Si tel était le cas, le père laissait vivre l'enfant.

Par contre, si l'enfant souffrait de quelque malformation ou semblait manquer des qualités indispensables, il était condamné au destin sans issue des faibles. On le précipitait du haut d'une falaise ou d'un précipice ; ou bien on en faisait un esclave, un soldat de rang inférieur, un manœuvre. S'agissait-il d'une fille, elle pouvait devenir domestique ou prostituée.

Le paganisme reconnaît sans hésitation les droits des forts. Selon son esprit, le tyran peut aisément affermir son trône sur d'innombrables victimes. Le général mérite le triomphe au prix de ses légions massacrées. Le génie, l'intelligent, l'habile attirent

un foule béate d'admiration pour la profondeur de leurs écrits, la beauté de leurs sculptures, l'élégance de leurs pièces, leur flair incomparable à la Bourse des grains, leur aptitude à faire fortune aux dépens des autres.

L'âpreté, la cruauté, la dureté ont toujours occupé une place d'honneur chez le païen. Son âme impitoyable, il la manifestait de mille façons: en écrivant aussi bien qu'en brandissant une épée; en comptant ses soldats avant la bataille ou ses moutons destinés à l'abattoir; en disposant de ses adversaires par le bourreau ou en falsifiant l'histoire; par les clauses d'une hypothèque ou la pression de ses propres exigences économiques.

Les couches inférieures de la population, dans l'esprit du paganisme, n'avaient en somme qu'une valeur numérique. Elles étaient l'objet d'une uniformisation anonyme. Le païen englobait tout dans l'idée de l'État, avec un E majuscule, s'il vous plaît.

Aux yeux du vrai païen, celui de l'an 40 avant Jésus-Christ comme celui de 1940 après Jésus-Christ, l'État n'est point un ensemble de groupes sociaux individuels, de familles composées de personnes ayant droit au travail, à la sécurité et au bonheur, mais une entité supérieure et quasi divine.

Que l'État ne soit après tout qu'une somme d'individus et qu'il cesse d'exister en même temps que ces mêmes individus n'a jamais dérangé le païen et ne trouble aucunement le communiste ou le fasciste d'aujourd'hui. On a exhorté les hommes à se sacrifier à l'État comme à une divinité exigeante et reconnaissante. On a demandé aux femmes d'avoir des enfants pour l'État à peu près comme on de-

mandait aux Carthaginoises de brûler les leurs dans la fournaise qui était le ventre du dieu Moloch. Les païens ont toujours prétendu que l'enfant appartient à l'État. La pensée et les mœurs païennes confèrent à l'État une réalité entièrement distincte des gens dont il se compose. L'État est devenu un mythe fabriqué de toutes pièces.

L'État n'a évidemment rien à voir avec un gouvernement semblable à celui sous lequel nous vivons, c'est-à-dire un gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple. Non, il s'agit d'une abstraction qui n'est ni moi, ni vous, ni personne: il s'agit d'une réalité transcendante devant laquelle on se courbe et s'agenouille.

Cette entité supérieure, dont nous sommes tous en réalité parties constituantes, est un maître tout-puissant, inexorable, friand de chair à canon et d'âmes empoisonnées de propagande. L'État se présente comme une fausse déité dressée au-dessus de ses éléments constituants, aussi intangible qu'une ombre et cependant aussi écrasante qu'un rouleau compresseur. C'est un effluve spectral qui se transforme bientôt en avalanche emportant dans sa chute les droits de l'homme et toutes les libertés, fruits d'aspirations millénaires.

Mais l'homme a l'irrépressible besoin de vénérer et de servir une réalité autre que lui-même. Aussi, lorsqu'il rejette le vrai Dieu, seule réalité concevable qui lui soit supérieure, il le remplace par le mythe de l'État tout-puissant, créature de son imagination. Horrible le sort de l'homme qui installe à la place du Dieu personnel l'État cruel, dévorant, irrationnel et impersonnel!

Voilà ce qui est arrivé aux civilisations antiques. Pour exprimer la transcendante supériorité de l'État, les Romains s'inventèrent une déesse de plus, la Rome victorieuse, dont on vénérât la statue dans les temples. Les souverains de Babylone et les pharaons d'Égypte recevaient un culte non pas en tant qu'individus, mais en tant qu'incarnation du pouvoir suprême et de l'autorité inexorable de l'État.

Et l'on sait qu'il en est exactement de même en plusieurs pays de l'Europe et de l'Amérique contemporaines.

Aucun aspect de l'enseignement du Christ n'est plus évolutionnaire que celui qui a trait à la personne. Proclamer la valeur de l'individu, c'était frapper au cœur la civilisation de son temps.

Le Christ a vécu dans un monde où, les Juifs exceptés, tous les peuples fondaient leur économie sur l'esclavage. En élaborant sa république idéale, Platon y supposait des esclaves en abondance. Sans eux, qui se chargerait des travaux manuels et serviles? Sans esclaves, comment les hommes libres pourraient-ils se consacrer aux nobles loisirs de l'esprit? Les esclaves étaient le fondement nécessaire des sociétés païennes. Les hommes libres, une minorité singulièrement petite, dépendaient d'eux en tout. Et, en ce temps-là, vous pouviez acheter un esclave aussi aisément qu'un cheval, une vache, une charrue ou un meuble, et vous ne deviez de comptes à personne à son sujet.

Même en dehors de la condition d'esclave, l'individu, en tant que tel, n'importait guère. Le souverain, quel que fût son titre, prenait peu à peu tant

d'importance que l'État, c'était lui. Il s'entourait d'une clique de fonctionnaires chargés d'administrer cet État impersonnel et qui ne manquaient pas de se servir à même l'assiette au beurre. Quelques personnages s'enrichissaient assez pour s'installer en quelque endroit avantageux du pays. Les autres n'existaient que pour la gloire du souverain ou l'agrément des courtisans assez habiles, assez forts ou assez beaux pour se concilier les faveurs de leur maître.

Il y avait les soldats qui guerroyaient pour garnir les caisses du tyran. César mobilisa une armée pour voler à la Gaule de quoi dominer Rome. De pauvres diables tombaient par milliers pour venger les pharaons ou les rois. Leur seule valeur, c'était la vigueur de leur coup d'épée et leur endurance à la marche.

Il y avait les travailleurs anonymes et méprisés chargés de besognes déshonorantes telles que faire du pain, fabriquer des sandales, des vêtements, construire des navires ou des chars. Quand il les croisait, le noble se pinçait le nez et ses porteurs devaient voir à ce que même leur ombre ne vînt pas souiller sa litière.

Quant aux femmes, elles n'étaient que les jouets des hommes et leur barème d'évaluation était simple: étaient-elles belles? désirables? pouvaient-elles accoucher d'enfants vigoureux pour l'armée ou les corps de métiers? pouvaient-elles porter de lourds fardeaux? En général, elles étaient à prendre. Douées de qualités exceptionnelles, elles avaient parfois la chance de s'élever dans une certaine mesure. Sinon elles se perdaient dans la masse anonyme.

Chez les Juifs, bien que sur un plan différent, la discrimination n'en existait pas moins. D'un côté le peuple juif, choisi par Dieu entre tous, dépositaire de la vérité révélée, race élue du Messie. De l'autre, du mauvais côté, les nations qui vivaient en dehors de la Loi, les Gentils méprisables dont aucun ne valait assez cher pour qu'on lui enseignât la vérité. On les tenait pour indignes d'adorer le Créateur. Leur contact déterminait une impureté légale interdisant l'entrée du Temple. Si empressés qu'ils fussent d'obtenir la complicité de Pilate, les prêtres refusèrent d'entrer chez lui un jour de fête.

Ceux qui réfléchissent au problème de la personne se demandent comment on accueille la doctrine révolutionnaire du Christ sur la valeur éternelle de l'individu.

Les Juifs savaient prendre le vent de la bonne fortune; ils savaient estimer toutes choses à leur prix. Aussi trouvèrent-ils fort inconvenant de voir Jésus charger un des plateaux de sa balance de tous les empires, de tous les royaumes et de toutes les richesses de la terre et déposer sur l'autre une âme, rien qu'une âme humaine.

Et Jésus dit en montrant le plateau débordant des biens de ce monde: « Que sert à l'homme de gagner l'univers... » L'univers! Ciel! Que demander de plus? Puis Jésus ajouta en montrant le plateau où reposait une pauvre âme humaine sans nom: « ... s'il vient à perdre son âme? »

Merveille incroyable, le plateau encombré des richesses du monde s'éleva en l'air comme s'il n'eût été chargé que de plumes. L'âme pesait plus que l'univers entier. Il s'agissait sûrement d'un tour de

magicien, se dirent les spectateurs. Comment! une âme anonyme vaudrait plus que l'or, les pierres précieuses, les entrepôts pleins de marchandises, les caravanes, les flottes? Mais c'était ridicule. On trouva la plaisanterie de fort mauvais goût, car il y a des choses dont on ne saurait rire.

Seulement, le magicien divin n'exécutait pas un tour. Il était parfaitement sérieux. Il n'avait rien exagéré. A cause de son âme sans prix, tout individu, fût-il un empereur ivre dans son palais, un esclave aux pieds de son maître, une princesse mollement étendue sur sa litière, une femme de peine malade et âgée, un grand prêtre enfermé dans ses somptueux appartements, ou un cordonnier, tout individu est plus important et précieux que les biens innombrables de la terre.

Le Christ n'avait-il pas refusé avec mépris le marché du diable qui lui offrait les royaumes de ce monde contre un geste d'adoration?

Et ayant proclamé la valeur de la personne, il illustra son enseignement d'exemples nombreux. Il n'aurait pas mis plus d'empressement à guérir le fils d'Auguste qu'il ne se hâta de guérir le serviteur du centurion. Il eut pour les pauvres lépreux la même compassion que pour la belle et sanglotante Madeleine. Il accorda plus de temps et d'attention à la Samaritaine adultère rencontrée près du puits qu'il n'en accorderait plus tard au gouverneur romain. Il prêchait aux foules et son amour prévenant l'avertissait que chacun de ses humbles auditeurs avait faim et qu'il fallait ajouter du pain à sa parole.

Il mourut pour donner la vérité et la vie à tous les hommes sans distinction. Son ultime comman-

dement à ses disciples abolissait à jamais l'exclusivisme de l'orgueil juif ou romain, renversait pour toujours les barrières de la haine, du mépris et du préjugé: « Allez par tout le monde, et prêchez l'Évangile à toute créature. »

Ce commandement était si étonnant, les mots « toute créature » si surprenants dans leurs implications que les apôtres eux-mêmes n'en comprirent pas immédiatement le sens total. Ils hésitèrent d'abord à jeter les perles de l'Évangile aux pourceaux, c'est-à-dire aux païens. Il fallut même une vision pour faire comprendre à Pierre que le Christ était venu apporter la vérité et le salut aux Gentils aussi bien qu'aux Juifs. Et Paul dut se faire le champion de la conversion de la gentilité.

Mais lorsqu'ils eurent compris l'égalité de tous les hommes au regard de l'éternité, les apôtres et leurs successeurs prêchèrent la vérité et apportèrent la vie à tous, depuis les parents de César jusqu'aux esclaves les plus misérables, au Grec comme à l'Africain, au Romain comme à l'Asiatique, à tout homme qui avait des oreilles pour entendre la vérité et des yeux pour voir le Dieu fait homme.

Avec le temps les chrétiens finirent par entendre en un sens trop littéral l'amour du Christ pour la création entière. L'expression « toute créature » ne comprenait-elle pas les animaux comme les hommes? Ne fallait-il pas annoncer la bonne nouvelle aux chevaux et aux chiens? Dieu n'embrassait-il pas tout dans son amour? C'était aller trop loin. Cependant, saint François, sans perdre le sens des proportions et parce qu'il était poète, prêcha aux oiseaux et aux poissons.

Pieuse exagération qui, en somme, confère un nouveau relief à l'enseignement évangélique. Le Christ voyait en chaque être humain une créature de l'amour divin. Il savait que le Père qui nourrit les oiseaux n'oublie pas l'esclave à bout de forces, le paysan aux mains terreuses, la mère de famille prisonnière de sa maisonnée, l'enfant qui pleure ou le malade gémissant.

Les chrétiens se souviennent que la prédication du Christ s'adressait à tous. Les passants étaient toujours accueillis avec bienveillance. Le premier étranger venu pouvait bénéficier d'un miracle. Aux yeux d'un Judas, Jésus perdait son temps auprès des miséreux et des infirmes au lieu de se faire des relations utiles parmi les riches et les gens bien qui un jour eussent pu l'aider à mobiliser une armée afin d'établir son royaume.

Il mourut les bras ouverts à la terre entière. Il recommanda aux apôtres d'inviter à son Église tous les hommes qui errent sur les routes du monde et même de retenir le plus longtemps possible les méchants et de ne les retrancher de la communion des fidèles qu'une fois la preuve faite de leur irréductible mauvaise volonté. Les apôtres allèrent donc jusqu'aux extrémités de la terre annoncer la bonne nouvelle à qui voulait l'entendre et répandre l'eau du baptême sur tout front prêt à s'incliner pour la recevoir.

On n'avait jamais vu rien de semblable et, depuis des siècles que le christianisme use les préjugés, on a peine à s'imaginer à quel point paraissait insensé, alors, l'enseignement de Jésus sur la valeur de la personne. La révolution russe n'est qu'un jeu

d'enfant comparé au bouleversement social qui fit s'agenouiller ensemble au pied du même autel, dans les catacombes, le patricien romain et l'esclave acheté à un général victorieux, ou qui persuada la fière matrone de donner le baiser de paix à sa fille de cuisine, ou qui fit comprendre au converti juif que Dieu aimait et désirait avoir éternellement auprès de lui l'âme d'un percepteur d'impôts romain.

Deux cultures agressives menacent aujourd'hui non seulement le christianisme mais aussi les droits les plus élémentaires et la dignité de l'homme. Toutes deux ont mûri dans le sol pourri du paganisme; toutes deux militent contre le Christ et la personne. Ni l'une ni l'autre ne reconnaissent la liberté individuelle. Chez elles l'individu n'est plus qu'un numéro dans l'armée; il n'est plus qu'un rouage de la machine à gouverner du dictateur; il devient un robot salueur, une marionnette qui va toujours au pas de l'oie; il n'a plus le droit de penser, de juger, de choisir ni ses administrateurs ni son travail; il dépend entièrement de l'État omniprésent, omniscient et tout-puissant.

Le totalitarisme fasciste ou nazi tient ses sujets dans une poigne de fer, contrôle la pensée comme la parole, déchire l'humanité par des haines fondées sur la supériorité fictive du sang, divise la nation en une majorité d'irresponsables en stricte tutelle et en une petite minorité de chefs intouchables.

Le totalitarisme communiste se méfie à ce point de l'individu qu'il ne lui permet même pas d'administrer lui-même une petite ferme ou un modeste commerce; il tente de provoquer dans le monde entier la guerre des classes; il se compose

d'un dictateur qui s'arroe tout pouvoir, de bureaucrates qui administrent, d'un parti qui accapare tous les bénéfices, de majorités à peine tolérées et d'une masse innombrable dont l'existence ne tient qu'à un fil.

Ainsi donc le paganisme a ressuscité la seule civilisation qu'il connaisse et comprenne. Et le critère de la valeur individuelle est redevenu une fois de plus purement utilitaire.

Après ces pénibles évocations des cloaques du paganisme, hâtons-nous de revenir aux pieds de Marie, notre aimable Mère.

En choisissant sa propre Mère, Dieu donnait à l'humanité une suprême leçon sur la valeur des individus.

Je me demande s'il l'on pourra jamais cesser d'admirer ce fait unique, absolument sans exemple, de Dieu choisissant la femme qui devait mettre au monde le Verbe incarné. L'homme choisit ses amis, ses associés, sa femme (il le croit du moins) et dans une certaine mesure ses enfants puisqu'ils ressembleront (il l'espère bien) à leur mère. Mais il est inconcevable qu'un homme choisisse sa mère. Dieu seul le pouvait et il le fit.

Il ne sera pas déplacé, je pense, d'imaginer les trois personnes de la Sainte Trinité se consultant avant l'Incarnation. Le Verbe doit descendre sur terre en forme d'homme et il va choisir, entre les possibilités infinies du pouvoir créateur de Dieu, entre les réalisations innombrables de la création, la femme qui l'enfantera. Dans sa vision éternelle le Très-Haut passa donc en revue les femmes de tous les âges, de toutes les races, de tous les rangs.

Prodigieux défilé où durent figurer des femmes telles qu'Esther et les épouses de Salomon, Blanche de Castille, Isabelle la Catholique, Catherine de Russie, Élisabeth qui se faisait appeler sans rire la Reine Vierge; la pauvre Marie Stuart et sainte Élisabeth de Hongrie et combien d'autres reines. Puis ce fut le tour des femmes célèbres par leur intelligence ou leur rôle dans l'histoire, comme une marquise de Sévigné ou une Sapho, une Aspasia ou une Récamier, une Sémiramis ou une Jeanne d'Arc. Se présentèrent ensuite les plus fameuses beautés, les Hélène de Troie, les Cléopâtre, les Sarah, les Judith, les La Vallière, les Pompadour, et les grandes vedettes de nos écrans et de nos scènes, et toutes ces femmes dont la beauté a inspiré tant de génies, soulevé tant d'héroïsme et provoqué tant de ruines.

Dieu les vit toutes, depuis Ève jusqu'à la dernière femme qui mourra sur la planète desséchée.

Les contemporaines de Marie y passèrent aussi: les femmes des Césars, celles des grands prêtres, celles d'Hérode, de Pilate, les patriciennes de Rome, les Juives les plus riches de la Judée et de la Galilée. Dieu les vit l'une après l'autre et les écarta toutes.

Alors il découvrit, presque dissimulée sous son humilité, la femme parfaite qui ferait la Mère parfaite: Marie de Nazareth, la petite vierge qui servait modestement ses vieux parents. Dieu appela donc l'ange Gabriel et lui montra la femme élue. Au commandement divin l'angélique ambassadeur franchit avec la rapidité de la pensée les espaces infinis.

Comme il est heureux que le choix de la Mère de Dieu n'ait pas été laissé à notre initiative! Nous sommes de si pauvres psychologues, les apparences

nous trompent si facilement! Quel eût été notre choix dans cet extraordinaire concours? La beauté extérieure nous aurait certainement fascinés, comme d'habitude. Nous aurions tout probablement voulu une reine par simple souci des convenances. En cela notre choix eût concordé avec celui de Dieu, mais on peut supposer que nous n'aurions pas élu une reine exilée depuis longtemps de son trône. Et aurions-nous reconnu la majesté royale en une jeune fille pauvre occupée aux soins du ménage? Nous aurions vérifié d'autres titres et désigné une reine puissante et riche afin que le Dieu incarné vécût dans la paix, l'ordre, le luxe et la sécurité. Elle eût été extrêmement brillante en vue de l'éducation humaine du Messie et merveilleusement belle pour que Jésus héritât de sa grâce et de son charme.

Chose certaine, nous en serions venus à une de ces vaines consultations qui aboutissent au choix de Miss Amérique, de Miss Europe ou de Miss Univers. On a envie de rire, mais le résultat eût été analogue.

Enfin, la femme choisie, nous lui aurions sans doute édifié le plus somptueux des palais dans la ville la plus importante de la terre, afin que l'influence de son Fils pût rayonner partout; nous lui aurions assigné une suite triée sur le volet et une armée de domestiques stylés à la perfection. Et alors seulement, nous nous serions écriés: « Voilà votre Mère; venez, Seigneur! »

L'ange traversa l'espace; le globe de la terre grossit devant lui; il vit les villes et les royaumes, il aperçut des palais et des chaumières. Poursuivant sa

course rectiligne, il ne s'arrêta ni à Rome, capitale du monde civilisé, ni à Alexandrie, grenier de l'Europe; il ne daigna point visiter Athènes, siège de l'intelligence, ni Corinthe, la grande ville universitaire, ni même Jérusalem, la cité sainte du seul culte agréable à Dieu.

Il arriva enfin à une petite ville de province si peu importante, si obscure qu'on en disait avec mépris: « Peut-il sortir de Nazareth quelque chose de bon? » Nazareth sans réputation, sans prestige économique ou culturel, sans avantages naturels, bourgade paysanne perdue au fond d'une des provinces romaines les plus arriérées. Chose incroyable, telle était la destination du céleste messager.

Mais, rendu là, où va-t-il entrer? Ni dans la maison prétentieuse du maire, ni dans la coquette villa du chef de la synagogue, ni chez le banquier qui vient justement de se construire, ni chez le principal commerçant dont les entrepôts regorgent de marchandises. Le voilà dans le quartier populaire où les familles s'entassent au fond des maisons pour faire place à l'échoppe donnant sur la voie publique; il longe la rue des charpentiers, grouillante d'une foule de chalands, sales, poussiéreux et marchandeurs.

Est-il possible que l'ange veuille entrer dans quelque arrière-boutique? En effet, à notre grande surprise. Il s'arrête non loin de l'échoppe de Joseph le charpentier, devant la porte de la petite maison de Joachim et d'Anne, vieux époux d'humble condition.

Rien ne distingue des maisons voisines cette modeste demeure. Anne et Joachim savent que le

sang royal d'une noble et illustre lignée coule en leurs veines, mais les derniers vestiges de la gloire ont disparu depuis longtemps de leur famille, car la maison de David, le roi berger, ne règne plus sur la Judée et ses descendants ne sont plus que des artisans ou des marchands et plus d'un a repris la houlette ancestrale. Une dynastie étrangère, un intrus occupe le trône. Cependant, c'est là que l'ange est entré, c'est là qu'il s'incline devant une jeune fille élue entre toutes les femmes à la Maternité divine, c'est là qu'il surprend Marie pendant sa besogne quotidienne.

Tandis que se joue devant nous la scène de l'Annonciation, que nous avons déjà évoquée à deux reprises, contemplons cette jeune fille, voyons un peu ce qu'elle est.

Marie appartenait à la classe moyenne, à la bourgeoisie comme disent avec hauteur nos marxistes. Son père et sa mère étaient de petites gens fixés dans cette bourgade dont on faisait si peu de cas à Jérusalem. Leur fille, fiancée au menuisier Joseph, un fort modeste parti puisqu'il n'eut jamais qu'un seul et unique apprenti, Jésus, s'apprêtait à une vie bien ordinaire et bien prosaïque.

L'éducation de Marie ne différa point de celle des jeunes Juives de son temps, sauf qu'elle bénéficia d'un séjour au Temple. Bien qu'elle fût surtout chargée de l'entretien des sanctuaires, elle eut souvent l'occasion d'y entendre lire ou commenter l'Écriture, ce dont elle tira un grand profit.

En dehors de son humble quartier, personne ne la connaissait. Rien ne la distinguait des autres jeunes filles qui allaient au puits, au marché ou au

lavoir. Il y en avait des milliers comme elle, qui vivaient la même existence morne, qui épousaient un jour quelque personnage aussi insignifiant qu'elles-mêmes, qui avaient des enfants que le fisc romain dénombrait et que la police surveillait en tant que fauteurs de trouble éventuels, qui à l'année longue lavaient la même vaisselle, faisaient la même cuisine, reprenaient les mêmes vêtements, s'habillaient toutes de la même façon, échangeaient les mêmes commérages et qui, selon les cyniques, disparaissaient un jour dans l'oubli définitif de la mort.

Marie n'était qu'une femme entre les femmes que les païens confondaient dans la masse anonyme, dans la plèbe vulgaire, dans la majorité sans identité.

Personnellement, Marie ne répondait pas du tout à l'idéal païen; elle n'avait aucun de ces traits qu'ils tenaient pour distinctifs et remarquables.

Était-elle belle? Était-elle douée de cette essentielle qualité féminine qu'on appelle le charme?

Je suis persuadé qu'au sens le plus vrai et le plus profond du mot Marie était merveilleusement belle. N'était-elle pas la Mère du plus beau des enfants des hommes? Nous pouvons être sûrs que son corps et son visage, reproduits en quelque sorte sur le corps et le visage du Christ, étaient d'une exquise beauté. Je sais aussi que les grands peintres se sentaient justifiés de lui attribuer la plus merveilleuse beauté, leur géniale clairvoyance la leur montrant comme l'archétype même de la femme, le sommet de toutes les grâces féminines.

Mais discuter l'essence de la beauté nous entraînerait trop loin; et d'ailleurs il s'agit pour nous moins

de nous demander ce qu'est la beauté, que de savoir si la beauté de Marie aurait été conforme aux canons de l'esthétique païenne de son temps ou du nôtre. Sans hésiter, il nous faut répondre non. D'après les critères qu'ils se sont fixés, les païens de l'antiquité comme les nôtres n'auraient pas considéré Marie comme une beauté.

Dans sa conception de la beauté le païen inclut invariablement un élément de surprise, un caractère saisissant. Pour être belle, la jeune fille doit être frappante, comme on dit. Il faut qu'elle soit surprenante au point de faire se retourner les gens dans la rue. Les chrétiens eux-mêmes adoptent inconsciemment cette manière de voir et de juger.

En général, la grande vedette de l'écran répond très exactement à l'idéal païen. Elle est frappante, elle s'impose à la vue, elle est absolument *remarquable*. Savamment maquillée, habillée de façon à faire ressortir l'élégance de sa taille, l'imbécile le plus obtus qui la verra au cinéma ne pourra se défendre d'une béate admiration.

Or, la beauté vraie, profonde, durable se distingue à ceci qu'on ne la reconnaît ni ne la connaît du premier coup. On dit, par exemple, en écoutant distraitemment un air populaire quelconque: « Tiens, c'est gentil, cela », tandis que le critique et le musicien étudieront des années une symphonie sans en saisir toutes les beautés. Ou encore, une photo en couleurs ou quelque chromo attirera invinciblement les badauds à une devanture, alors qu'il faudra des années avant que le public cultivé découvre la beauté des toiles de Cézanne, Renoir, Manet ou van Gogh. On fera bien de se méfier de la beauté qui se laisse prendre d'un seul coup d'œil.

De sorte que nos jeunes femmes les plus frappantes peuvent fort bien ne pas satisfaire au critère de la beauté vraie. Elles sont faites de charmes acquis, synthétiques; elles sont le produit d'une éducation, ou plutôt d'un entraînement très rigoureux et très spécialisé; elles ont appris à tirer le meilleur parti possible de l'art du maquillage et de la couture et du maître à danser; elles iront jusqu'à surveiller de près leur régime alimentaire. Voilà pourquoi elles ne passent jamais inaperçues.

Cette beauté-là peut fort bien ne pas être étrangère à la vraie beauté, mais elle comporte un élément trouble qui allume instantanément le désir des hommes. Ces messieurs ont inventé, pour exprimer une appréciation dépourvue de tout souci esthétique, un euphémisme pudiquement discret: « Pas mal, pas mal du tout. » Et ils ont toujours envie de suivre les jeunes femmes qui sont l'objet de ce douteux compliment.

La beauté de Marie n'était pas de cet ordre-là. On ne saurait se la représenter séduisante à couper le souffle. Aucun passant ne l'a jamais suivie dans la rue.

Trop de choses manquaient à Marie pour être frappante. Elle était pauvre et la beauté sans ornements passe aisément inaperçue; elle n'avait ni belles robes, ni bijoux, ni parfums; elle ignorait cette recherche dans la toilette dont la médiocrité cherche à se parer et qui peut faire illusion. Marie n'avait pas de quoi se permettre ces coquetteries.

Ses mains la déparaient, usées par le travail, rougies, gercées par l'eau glacée du lavoir, brûlées par la soude qu'elle devait fabriquer elle-même des cendres du foyer pour le lavage de la vaisselle. Elle ne con-

naissait pas l'usage du savon et des crèmes émollientes. Les grosses aiguilles dont elle se servait pour raccommoder les rudes vêtements de son père puis de Joseph et de Jésus lui piquaient souvent les doigts. Et les belles dames du monde savent que pour avoir des mains parfaites il ne faut rien faire de ses dix doigts.

Nous avons une preuve, concluante à mon avis, que la beauté de Marie n'était pas de nature à attirer les regards et à surprendre. L'expérience enseigne que la beauté en détresse ne manque jamais de galants chevaliers. C'est vieux comme le monde. Or, Joseph et Marie se trouvèrent un soir dans le plus terrible embarras. Ils erraient par les rues de Bethléem et la nuit était froide. Les aubergistes entrebâillaient leur porte juste assez pour éclairer de leur lanterne le visage de Marie. Non, ils n'avaient pas de place. Sous la lumière crue de la lune, des passants croisaient sans s'arrêter, sans même remarquer ce couple hésitant, cette toute jeune femme à la veille d'accoucher. La beauté de Marie n'impressionna personne et personne ne la trouva assez belle pour venir à son secours.

Autrement, l'histoire de la Nativité eût été toute différente. Combien de gens auraient invité Joseph et Marie chez eux! Des passants se seraient retournés, les auraient rejoints et auraient demandé: « Puis-je faire quelque chose pour vous? » Les aubergistes leur auraient fait de la place, n'importe où, n'importe comment. Et le Christ aurait connu autre chose à sa naissance que la paille d'une étable.

Marie possédait-elle l'intelligence que le paganisme tient pour essentielle aux êtres supérieurs?

Pas au sens où les païens entendent ce mot. Rien ne nous permet de la supposer pétillante d'esprit, ni brillante, ni habile. Elle n'écrivait pas, ne peignait pas et n'était point musicienne. Elle ne fut ni admirée dans les salons ni applaudie sur la scène. Personne ne citait ses bons mots.

Mais elle était sans aucun doute extrêmement intelligente et je ne puis supporter qu'on en fasse une illettrée. Un écrivain qui ne mérite pas d'être nommé a écrit une piécette dans laquelle il prête à Marie un langage d'ignorante, plein de fautes de prononciation et d'incorrections grammaticales. Quel imbécile dénigrement! Dieu aurait-il confié l'éducation de son Fils unique à une personne ignare? Aurait-il permis que le Maître de la vérité enseignât l'humanité dans l'argot des faubourgs?

Le fait historique est que Notre-Dame s'exprimait avec une extraordinaire distinction. Elle était naturellement poète et, chaque fois qu'elle parlait, le rythme de sa phrase trouvait spontanément l'équilibre poétique. Assurée de conserver sa virginité dans la maternité divine, elle aurait pu répondre à l'ange par un simple oui au lieu d'exprimer son assentiment en une image admirable: « Voici la servante du Seigneur. » La réponse de Marie à la salutation d'Élisabeth, c'est l'improvisation d'un poème incomparable, le *Magnificat*. Je me demande s'il y a dans toute la littérature une interrogation plus touchante, plus expressive de l'inquiétude maternelle que son exclamation à la vue de Jésus trouvé dans le Temple après trois jours d'affreuse angoisse. Elle

aurait pu s'écrier: « Mais où as-tu été? » Ou bien: « Quelle frousse j'ai eue! » Les mots qu'elle employa auraient de quoi rendre jaloux un Shakespeare: « Mon enfant, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous? Votre père et moi, nous vous cherchions tout affligés. »

Voilà une plainte qui rend inutile toute glose.

Marie devait avoir de grandes qualités d'éducatrice. Le comportement humain du Christ n'en est-il pas une preuve éclatante? Marie nous apparaît donc bien plus que brillante: elle est profondément intelligente et remarquablement sage.

D'ailleurs, le païen ne saurait comprendre la discrétion de sa vie. Son humilité le dérouté, lui qui est habitué à juger d'après l'étalage des apparences. Ses chansons, elle les chantait auprès d'un berceau, c'est-à-dire aussi loin que possible du public. Son savoir, son intelligence, elle les réservait à l'Enfant qui croissait en grâce et en sagesse. Elle conservait dans son cœur ce qu'elle avait appris au Temple et durant ses entretiens mystiques avec Dieu, elle ne voulait pas d'autres auditeurs que son Fils.

En dehors de quelques brèves apparitions à côté de Jésus, Marie s'efface dans le divin rayonnement du Sauveur. A côté des paroles de Jésus, ce qu'elle avait à dire lui semblait sans importance, indigne d'être répété.

Affirmer que Marie avait du génie ferait rire nos critiques païens. Ils ne nous accorderaient même pas qu'elle était remarquablement intelligente, car, pour eux, être intelligent, c'est être habile, c'est savoir exploiter les gens moins doués, c'est briller

de mille façons; c'est écrire des pièces audacieuses, des romans osés, des poèmes cyniques; c'est faire des mots d'esprit cruels, frapper bas dans la polémique; c'est épouvanter les conformistes, mettre en question les fondements de la société et surtout ne jamais manquer l'occasion d'avancer et en profiter féroceement.

Marie intelligente? Allons donc! raillent les païens. Mais le Christ et les anges et quelques saints personnages de l'intimité de Marie savaient des choses que l'esprit du monde ignorera toujours.

Ni par sa beauté ni par son intelligence Marie ne satisfait le païen. Sa force physique rachètera-t-elle ses autres déficiences? Marie était-elle douée d'une vigueur exceptionnelle, était-elle capable de se défendre brutalement au besoin?

Ce serait perdre notre temps que de répondre à ces niaiseries. La douce et tendre vierge; la petite fille pauvre; la jeune mère incapable de se faire recevoir nulle part à Bethléem; la maman effrayée fuyant en Égypte avec son enfant; la mère de famille verrouillant soigneusement ses portes; la pauvre femme impuissante devant les meurtriers de son Fils... Mais en voilà assez, passons. Telle était donc celle que Dieu a choisie entre toutes les femmes pour être sa Mère. Cette bienheureuse élue, le paganisme ne l'eût jamais distinguée de la masse.

L'élection de Marie révèle l'essence de la valeur de la personne et montre que Dieu ne juge pas l'individu d'après les apparences, mais selon ce qu'il voit en lui, selon ce qu'il projette pour lui et peut faire pour lui et avec lui.

Si, malheureusement, Marie avait réellement été une reine de ce monde, riche et puissante; si ses poèmes avaient rempli une douzaine de précieux volumes; si Luc nous avait laissé d'elle l'image de la plus extraordinaire beauté; si, amazone indomptable, elle avait combattu avec le Christ au siège victorieux de Rome; si, enfin, elle avait pris une part active à la vie publique du Seigneur, si elle s'était servie de son charme pour l'aider à sauver les âmes, eh bien, nous serions désespérés, nous autres le commun des mortels. Une Marie comme celle-là ne nous eût jamais éclairés sur le problème capital de l'individu en tant que tel, de la valeur intrinsèque de la personne. Si le païen le plus fermé à toute réalité chrétienne sait reconnaître l'importance et la beauté d'une personne, nous qui ne sommes ni beaux, ni importants, comment nous reconnaitrions-nous les uns les autres ?

On pourrait illustrer de la façon suivante la différence des points de vue païen et chrétien.

« Que fait cet homme ? demande le païen. De quoi est-il capable ? »

Le chrétien, lui, fidèle à l'échelle des valeurs posée par le Christ, demande: « Que pense Dieu de cette personne ? A qui ressemble-t-elle ? » A la première question du chrétien, quelle que soit l'identité de la personne, la réponse est invariablement celle-ci: « Dieu la trouve extrêmement importante. » Dans l'éternel dessein de Dieu, elle est assez importante pour avoir été l'objet d'une création spéciale; dans l'histoire, elle valait assez pour que le Christ mourût pour elle. Et le Saint-Esprit n'attend que son

acquiescement pour lui communiquer la vie divine. Et elle est destinée à un bonheur éternel.

A la deuxième question, si la réponse est que cette personne ressemble à Jésus et à Marie, il s'agit, en dehors de toute autre considération, d'une personne de la plus haute valeur.

En ce sens qu'elle rechercha toute sa vie la perfection, Marie fut intensément individualiste. Elle n'avait pas le moindre soupçon des grands desseins de Dieu à son égard. Les eût-elle connus qu'elle n'aurait en rien modifié son existence. Elle savait seulement que Dieu lui révélerait sa volonté et lui ferait part de ses désirs, s'il y avait lieu. En attendant, sa seule tâche était de devenir parfaite afin de répondre parfaitement aux intentions secrètes de Dieu. Et cette tâche de la perfection, elle l'accomplit à merveille.

La légende a embelli à plaisir l'enfance de Marie; en fait nous ne savons rien de ses premières années. Nous pouvons évidemment être sûrs qu'elle fut une exquise enfant, la joie et le réconfort de ses vieux parents et que son innocence ne cherchait qu'à plaire à Dieu. Au seuil de l'adolescence, Marie voulut se retirer du monde et séjourna dans le secret du Temple, à l'ombre du saint des saints. Nous ne la voyons pas entrer au Temple, nous ne la voyons pas à l'œuvre dans la maison du Seigneur et elle en sort par une porte dérobée; nous sommes certains qu'elle y a servi Dieu plus parfaitement qu'il ne le fut jamais depuis le jour où Salomon posa la pierre angulaire du premier temple; nous savons de certitude absolue que personne n'eut jamais à lui rappeler un

ordre ou à la réprimander. Elle aimait la gloire de la demeure de son Père où elle s'occupait de son mieux à balayer les dalles, à laver le linge, à renouveler les fleurs, à entretenir les vêtements sacerdotaux et les draperies des autels. Elle ignorait que durant ce temps elle se préparait à offrir au Dieu incarné le temple et l'asile de son propre corps.

Revenue chez elle, Marie reprit paisiblement sa besogne de ménagère, assurée que Dieu protégerait son vœu de virginité, le seul sacrifice qu'elle lui eût fait. Elle servait ses parents avec la même douceur et la même fidélité qu'elle avait servi le Seigneur au Temple. Que lui importait de balayer un plancher de terre battue ou de bois grossier au lieu de mosaïques, de laver des ustensiles d'argile au lieu des vases précieux du culte! Quoi qu'elle fit, elle le faisait gaiement et joyeusement, sous le regard approbateur de Dieu.

Elle accepta en toute simplicité le fiancé que ses parents lui choisirent. Joseph consentit à respecter sa virginité. Quant à ce qui arriverait après son mariage, elle s'en remit entièrement à Dieu et aux droites intentions de Joseph, décidée pour sa part à être une épouse aussi parfaite que possible.

S'étant vouée à la virginité, il lui arrivait peut-être de rêver à celle qui serait la mère du Messie; peut-être espérait-elle avoir le bonheur de servir cette mère bienheureuse et ce divin enfant.

Quoi qu'il en soit, enfant, adolescente, jeune fille, servante au Temple, ménagère de ses parents, elle n'a qu'une préoccupation: vivre à la perfection chaque instant, non pas à cause de l'importance de l'instant même, mais afin de devenir parfaite, afin d'être prête à accomplir toute volonté de Dieu.

Ainsi, de jour en jour, croissait sa perfection. Sa douceur mûrit et devint moins instinctive et plus raisonnée. Sa charité s'élargit. Son amour s'approfondissait, aspirait à Dieu de plus en plus intensément, s'étendait peu à peu à la race entière des hommes. Sa prière devenait plus constante, mais il faut dire que prier lui était bien facile, que pour elle c'était comme converser avec un Père infiniment bon et généreux.

Le gouverneur romain ne connaissait même pas son existence; les soldats qui la croisaient dans la rue ne voyaient qu'une autre jeune Juive voilant un visage sans doute dénué d'intérêt; les grandes dames du temps ne soupçonnaient même pas qu'elles pussent l'envier. Et elle faisait la joie et les délices du Dieu du ciel et du Seigneur de la terre.

Bien que l'Annonciation lui eût ouvert d'ineffables horizons, son avenir continua tout simplement la perfection de son passé. Mère, elle conserva intacte sa virginité; fille soumise et dévouée, elle se voua entièrement au service du Christ; jeune ménagère attentive et soigneuse, elle fut une mère de famille exemplaire; ayant servi au Temple, elle devint le vivant tabernacle du Tout-Puissant. Lorsque l'ange se présenta, elle était prête à accepter n'importe quelle tâche. Or, il arriva que ce fut à peu près le rôle le plus insigne jamais confié à un être humain. Elle était parfaite; elle avait fait sa part; à Dieu maintenant de l'aider à porter l'incroyable fardeau du Verbe incarné.

Son comportement extérieur ne changea point, mais environnée de discrétion, d'humilité, d'obscurité comme elle l'était, il fallait le regard de la foi pour l'apercevoir au faite de son insigne dignité.

Avec une satisfaction presque amusante, les saints aiment rappeler que le Christ ne fit pas un seul miracle pour sa Mère, et que Marie elle-même n'en fit pas non plus pour lui.

A ce propos la légende n'a pas manqué d'enjoliver la vie de Marie d'une guirlande de prodiges. Par exemple, durant la fuite en Égypte, des figuiers surgissaient du sable et lui faisaient un parasol de leurs branches; lorsque la sainte Famille se reposait le soir, une source coulait spontanément près du campement; apercevant Marie, le Sphinx depuis si longtemps silencieux annonça d'une voix de tonnerre que l'Enfant était la réponse à l'énigme.

Les peintres font de la maison de Nazareth un angélique rendez-vous: on y marche sur les chérubins; des anges jouent avec Jésus, d'autres aident Joseph tandis que Marie file ou coud.

Tout cela est possible et la légende se montre peut-être singulièrement discrète. Nous n'en savons rien. Nous savons seulement que le Christ n'opéra jamais un miracle pour sa Mère. S'il changea l'eau en vin à sa demande, ce n'était pas pour elle, mais pour leurs hôtes, et je doute fort qu'elle ait goûté à ce vin.

L'Évangile raconte l'apparition des anges aux bergers; nous ignorons s'ils ont rendu visite à Marie dans la grotte de Bethléem. Marie n'a peut-être même pas entendu le chœur de la Nativité.

Les biographes de sainte Zita racontent qu'un jour, comme elle faisait cuire du pain, elle se mit à prier et tomba dans une profonde extase. Ainsi perdue dans la présence de Dieu, elle oublia et l'heure et le pain. Or, le four chauffait toujours. En sortant

de son extase, Zita poussa un cri de frayeur, car il s'était écoulé un long temps et le pain devait être complètement brûlé. Qu'allait dire sa maîtresse, personne acariâtre et dure? Et, surtout, quelle correction la méchante femme allait-elle administrer à la pauvre petite cuisinière! Mais à ce moment Zita aperçut proprement rangée sur la table toute sa fournée, cuite à point et bien odorante. Les anges avaient joué au boulanger pendant que la sainte s'entretenait avec Dieu.

Il est peu probable que de telles interventions, si charmantes soient-elles, aient eu lieu dans la vie de Marie. L'histoire ne dit pas que les anges l'aient aidée à boulanger, ni à raccommo-der les vêtements, ni à faire la lessive. Des miracles de ce genre n'étaient pas pour elle; les saints et les saintes de l'avenir en bénéficieraient.

Comme je l'ai dit, les saints se réjouissent de ce fait. Trop de pieux biographes ont tendance à présenter les miracles comme la cause et non la conséquence de la sainteté. Autant dire que la fumée cause le feu et non le feu la fumée. Il est presque déplorable que le merveilleux voile trop souvent les inef-fables miracles intérieurs de la grâce, tellement plus grands, plus significatifs que les prodiges extérieurs.

Aucun prodige n'obscurcit la grandeur tout intérieure de Notre-Dame. A vrai dire, un seul miracle marque sa vie: le miracle capital de sa divine maternité. Elle se réjouissait profondément des miracles par lesquels le Christ prouvait la réalité de sa mission, mais en dehors de cela elle suivait la voie unie de la sainteté dépourvue de tout merveilleux, de tout signe extraordinaire,

En outre, aucun événement sensationnel ne distingue l'existence de la Vierge. A ce propos, combien d'historiens, de biographes, d'écrivains se laissent prendre, se laissent impressionner par les exploits de leurs héros, par l'étendue et la quantité de leurs œuvres. Un tel a édifié un gratte-ciel; il faut que ce soit quelqu'un. Cet homme a construit un grand chemin de fer; ce doit être un personnage considérable. Ce monsieur est l'auteur d'un roman en dix volumes; c'est nécessairement un grand homme. Si les miracles ne sont pas nécessaires à la sainteté, la grandeur d'un homme ne se mesure pas à la quantité ou au caractère impressionnant de ses œuvres.

Les rares et brèves apparitions de Marie dans l'Évangile sont entourées de la simplicité la plus dépouillée. Comme nous voudrions la voir en scène plus souvent! Nous aimerions beaucoup avoir une description complète de la journée de la sainte Famille depuis le matin jusqu'aux prières du soir. Et savoir quelles étaient les pensées de Marie durant le sermon sur la montagne et lors de la multiplication des pains; ou pendant que Jésus choisissait ses disciples. La Vierge a-t-elle discerné l'indignité de Judas? A-t-elle eu envie de prévenir Jésus? En tout cas, soyons certains qu'elle pria Dieu de donner à son Fils les collaborateurs les plus parfaits.

Si vif que soit notre désir d'en savoir plus long, ce que l'Évangile tait demeure le secret du Saint-Esprit. Nous devons nous contenter de quelques interventions de Marie indispensables à la mission du Sauveur. On peut essayer d'imaginer le reste si l'on veut, en attendant la révélation de l'éternité,

La discrétion de l'histoire et l'absence de miracles et d'actions éclatantes n'empêchent pas Marie d'être après le Christ la personne la plus importante au monde. Elle s'élève à la suprême grandeur sans sortir de la condition ordinaire de la majorité de l'humanité. Elle est exactement le genre de personne à qui le païen n'attache aucune espèce d'importance, à qui il ne viendrait jamais à l'idée d'accorder la moindre distinction. Marie ne fait rien d'extraordinaire; elle ne fait que devenir parfaite, que se préparer à exécuter les desseins de Dieu. Et voilà précisément ce qui nous est une si grande joie et un si grand sujet d'espérance et d'encouragement.

L'Incarnation, c'est pour elle la confirmation de sa sainteté, un surcroît de perfection. Elle a toujours aimé Dieu par-dessus tout, avec toute la générosité possible; désormais, elle l'aimera encore plus intensément, plus intimement, en vertu de nouveaux liens. Elle s'est toujours entretenue avec Dieu dans la prière; elle s'entretient maintenant avec Dieu présent en son sein. Elle a toujours servi Dieu à la perfection; elle se dévoue aujourd'hui pour le Fils de Dieu à elle confié. Elle n'a jamais cessé de chercher la volonté de Dieu et voilà qu'elle la voit et la connaît dans sa plénitude; elle l'accomplira avec la même sincérité et la même ardeur au sein d'une joie et d'une gratitude accrues.

Malgré son élection, sa tâche quotidienne ne diffère pas de celle des esclaves, des servantes et des mères. Elle tient la maison d'un ouvrier. Elle prépare d'innombrables repas, substantiels certes, mais dépourvus des raffinements des menus des riches. Elle se consacre aux besognes les moins appréciées

qui soient et elle sait que l'histoire ne fait pas grand cas des mères de famille. En effet, ils sont rares les monuments élevés aux épouses fidèles et aux mères de famille héroïques et les historiens ne parlent guère des mères de leurs héros.

Si Marie avait eu à s'inscrire à un recensement moderne, elle aurait déclaré: « Marie de Nazareth, mère de famille, épouse du charpentier Joseph. » Se l'imagine-t-on se décernant ses titres de Reine du ciel et de Maîtresse de la terre? Cependant, c'est quand même dans cette humble carrière d'épouse, de mère et de ménagère qu'elle devient suprêmement grande.

Quelle leçon plus importante pourrait nous donner Marie que de nous montrer le triomphe de la personne sur l'apparente nullité de sa condition ou de son rôle, et que la valeur de l'individu ne tient pas aux circonstances de sa naissance ou à sa place dans l'histoire? Car nous confondons trop aisément la quantité avec la qualité, la grosseur avec la grandeur, le volume avec l'importance, le nombre avec la valeur. Le totalitarisme nous enseigne que l'État importe infiniment plus que les individus qui le composent et il serait inconvenant de rappeler aux dictateurs que les sables et la poussière ont englouti les anciens empires, tandis que la personne est immortelle. On nous apprend à admirer les hommes imposants par la taille, la voix, la richesse, le prestige politique. Et notre regard, devenu myope à force de se laisser éblouir, ne sait plus discerner des hommes trop grands pour être en évidence, ou des femmes trop pures et trop féminines pour exposer leur vertu aux feux de la rampe.

Nos réalistes gagneraient à méditer un peu la valeur personnelle de Marie.

Au scandale des païens, le Christ déclara qu'une seule âme vaut plus au yeux de Dieu que tous les royaumes de la terre et toutes les réalisations de l'industrie humaine. Avant de venir en ce monde, n'avait-il pas choisi comme collaboratrice dans le grand œuvre de la rédemption de l'humanité une femme dépourvue des qualités tenues en si haute estime par les païens? Oui, il avait choisi Marie, simple, timide, effacée, douce et humble. Nous qui sommes à peu près de la condition de la Vierge de Nazareth, nous en sommes profondément heureux.

Car à ces hommes sans foi en la personne et sans amour pour l'âme humaine, à ces hommes qui assujettissent l'individu à l'État, qui s'enrichissent aux dépens des travailleurs, qui mobilisent leurs machines les plus ingénieuses pour faire la guerre aux êtres humains, nous pouvons opposer Jésus et Marie, deux personnes par excellence.

N'est-il pas étrange que les lieux communs de la pensée chrétienne, les principes les plus élémentaires du christianisme surprennent les oreilles modernes? L'enfant le plus ignorant du moyen âge aurait accepté comme allant de soi certaines vérités tout à fait oubliées des païens du vingtième siècle, à savoir, par exemple, que les nations disparaîtront de la face de la terre, tandis que les individus vivront la plénitude de la vie en présence de Dieu; que les plus nobles et les plus vastes réussites de l'intelligence et de l'industrie seront effacées à jamais, alors que tel travailleur inconnu, tel bûcheron, tel porteur d'eau boira aux sources vives de la vie et de la

beauté de Dieu; que la vertu et la bonté demeurent comme Dieu, à l'encontre du charme ou de la force physique, que le labour des siècles renversera les constructions les plus orgueilleuses, alors que l'homme respectueux des plans divins poursuivra en l'immortelle compagnie des anges sa carrière commencée sur terre.

Nous nous méfions de plus en plus des gros hommes importants, bouffis, remplis d'eux-mêmes et aussi solides que des outres pleines de vent. Nous connaissons trop de classiques immortels dont les libraires de demain ne sauront même pas le nom. Nous avons vu trop d'industries essentielles devenir complètement inutiles du vivant même de leurs fondateurs. Trop d'œuvres d'art ont été acclamées qui ont pris le chemin du grenier l'année d'après. C'est à se demander si nos valeurs artificielles ne sont pas simplement une sorte d'éléphantiasme mortel.

Nous nous rendons de mieux en mieux compte qu'une seule chose a une valeur réellement durable et vraie, l'âme forte, vigoureuse, vertueuse et pleinement développée de l'individu. Quel avantage y a-t-il à ce que les œuvres de l'homme lui survivent, puisque l'homme est destiné à survivre à ses œuvres? Qu'importera-t-il que ses contemporains jugent sans valeur la vie de tel ou tel homme, si dans la balance de Dieu cette vie pèse lourd? Toute œuvre, toute action a son importance pourvu qu'elle ne contredise pas les plans de l'architecte divin: engloberait-elle un continent, tiendrait-elle du prodige, toute œuvre qui n'a pas sa place dans le dessein de Dieu est vaine, stupide, inutile et inhumaine,

Il est donné à quelques hommes de réaliser de vastes portions du plan de Dieu. Un Dante, par exemple, écrit un livre immortel; un Charles Borromée établit des réformes dont nous profitons encore; un Christophe Colomb trace sur les océans une route où s'engageront les missionnaires; un Beethoven compose une musique sublime, prélude des harmonies célestes; un Pasteur voue sa vie au soulagement de l'humanité souffrante.

Mais ils sont rares ceux dont Dieu attend de si grandes choses. Et, parmi eux, il y en a trop malheureusement que le génie rend orgueilleux au point d'oublier les essentielles valeurs de l'âme. Ils couvrent les continents de lignes aériennes, mais n'ont pas la grâce sanctifiante qui les élèverait au-dessus d'eux-mêmes; ils écrivent des vers splendides, mais leur vie quotidienne est sans poésie; ils remportent de grandes victoires sur les ennemis de leur pays, mais succombent à la première attaque de l'ennemi commun du genre humain; ils établissent d'immenses entreprises et s'aperçoivent qu'elles ne tiennent aucune place dans les affaires de leur Père; ils font des découvertes extraordinaires qui se retourneront contre le bonheur et le bien de l'humanité; ils écrivent des livres extrêmement savants où ne brillera pas la moindre étincelle de la vérité ou de la sagesse divine.

C'est pourquoi la grande tâche, la tâche essentielle de chacun, c'est de se perfectionner le plus possible afin de devenir entièrement conforme à la volonté divine. Celui qui réussit cela fait toujours quelque chose d'important, en ceci qu'il contribue à ce constant progrès par lequel Dieu et ses saints

apprennent aux hommes à se dépasser et à s'élever au niveau du Christ et de Marie. Celui-là, il a établi l'indestructible royaume de Dieu dans le secret de son âme. Et c'est pourquoi il répand autour de lui le bonheur et la lumière. Comme le Christ, un tel homme peut être un charpentier et son œuvre importer plus et être plus durable que les pyramides inutiles. Comme la Vierge, une telle femme peut être une ménagère et la nourriture qu'elle prépare prendre place parmi les richesses de la terre promises par Dieu pour les délices de ses enfants, participer à la dignité de la multiplication des pains et, en quelque sorte, au caractère sacramental du banquet eucharistique.

A l'homme d'affaires harassé de démarches, au chef d'entreprise à demi fou de soucis nous offrons la contemplation de Marie qui besogna simplement comme une humble mère sans sortir des étroites limites de son petit domaine familial. A ceux que désespère la monotonie de la vie, à ceux que découragent des obstacles démesurés, nous montrons Marie qui accomplit des choses ineffables dans la maison d'un charpentier.

Nous qui aimons Marie, nous n'avons aucune part à ce renouveau du mépris païen pour la personne. Nous ne pouvons pas considérer les hommes rien que comme des soldats martelant le sol en cadence, ou comme des robots, des rouages anonymes de quelque monstrueux système économique, ou comme des torches vivantes pour illuminer le triomphe de quelque dictateur.

Rien n'importe plus à nos yeux que la personne. Dieu et la personne, voilà tout ce qui restera lorsque

le soleil et les étoiles épuisés cesseront de tourner. Les races se mêlent, s'assimilent les unes aux autres; les nations conquérantes perdent bientôt leur identité. Le grand peuple commerçant que fut Carthage a cédé son commerce à Rome et à Venise, et Venise à l'Angleterre, et ainsi de suite. Les archéologues déchiffrent à grand'peine l'histoire d'empires abolis sur des tablettes et des papyrus dont quelque cordonnier de l'antiquité se servait pour faire sa comptabilité.

Mais la personne ne meurt pas. Mais les âmes des justes remportent une victoire éternelle. Les vertus sont les ineffaçables inscriptions que liront encore Dieu et les anges d'ici des millénaires. Et la seule question qui sera posée à l'homme au sujet de ses affaires est celle-ci: quelle place tenaient-elles dans le plan de Dieu en vue du bonheur et de la gloire ultime de l'humanité?

Au risque de nous répéter indûment, rappelons ce que le païen ignore toujours: ce qui importe n'est pas ce que nous faisons, mais comment nous le faisons; ni ce que nous avons fait, mais ce que nous sommes devenus.

Et en ces deux choses, c'est-à-dire en la manière de vivre sa vie et de s'accomplir, Marie est incomparable.

## CHAPITRE V

# Marie et la force de l'exemple

Les écrivains chrétiens ont accoutumé de résumer les circonstances de la venue du Sauveur en une image qui n'a rien perdu de sa valeur d'évocation. Sur l'hiver du monde antique, disent-ils, se leva le soleil de Jésus-Christ. Le printemps, c'est-à-dire l'aurore de l'histoire au paradis terrestre, avait fui devant la désolation de l'hiver prématuré que fut la chute de l'homme. L'ignorance, le doute, le péché et le désespoir couvrirent le monde d'une glaciale stérilité; l'homme, troublé au plus profond de l'âme, se méfiait de lui-même et craignait un Dieu offensé. Alors parut le Christ, soleil d'espérance, d'amour et de vérité, qui libéra la terre des liens du mal. La lumière et la chaleur éclairèrent les esprits enténébrés et réchauffèrent les âmes désespérées. L'été resplendit par tout l'univers.

Mais cette image, aussi vieille et aussi vraie que le christianisme, comporte un élément de plus. Si le Christ est le soleil de notre joie, Marie est l'aurore qui précède et annonce l'astre du jour; si le Christ est l'aube de la lumière en un monde lugubre, Marie est la brillante étoile du matin suspendue au-dessus de l'horizon et qui annonce la fin prochaine de la nuit.

Pour les penseurs et les poètes chrétiens, Marie est le plus important de ces précurseurs apparus en

suite ininterrompue, depuis l'expulsion du paradis jusqu'à Jean le Baptiste attendant au bord du Jourdain l'Agneau de Dieu. De tous ceux qui vinrent préparer les esprits des hommes et les voies de la terre à la venue du Dieu incarné, elle est la plus haute personnalité.

Si beau qu'il soit, si grande que soit sa valeur littéraire et si riche soit-il en révélation, l'Ancien Testament n'est vraiment intéressant que regardé du haut des collines de Bethléem ou du Calvaire. L'Histoire sainte tout entière vient aboutir en ces lieux, après des détours bien inquiétants parfois.

Car le Christ est la clef de l'Ancien Testament qui, sans lui, n'est que le récit de luttes et de conflits toujours renouvelés, l'histoire sans issue d'un Dieu patient et des révoltes insensées et des repentirs de l'homme, d'un peuple mis à part et conservé en vue d'un étrange destin inaccompli. Sans le Christ, l'Ancien Testament est un livre dépourvu de conclusion. Au contraire, avec le Christ, l'histoire du peuple juif se revêt d'un sens profond : les Juifs sont mis à part afin de sauvegarder la vérité du Dieu unique et du Rédempteur à venir et il leur est ordonné de conserver pur le sang dont sera issu le Sauveur du monde. L'ancienne loi ne se comprend que comme un prélude à la loi complète révélée par Jésus-Christ, le Désiré d'Israël.

Dieu est, entre autres choses, un grand dramaturge. Or, l'anxiété est le pivot du drame et, dans celui de la Rédemption, l'anxiété est portée au comble de l'angoisse. La mise en scène du monde est prête et Dieu introduit ses principaux acteurs, lesquels n'ont rien de plus pressé que de trahir leurs

rôles de la pire façon; la pièce tourne à la catastrophe dès les premières scènes.

Mais Dieu formule sa promesse. Un grand héros interviendra. Qui? Les uns après les autres les personnages s'entretiennent discrètement de lui et l'action est lourde d'un sens caché. Un prêtre vient offrir du pain et du vin. On sacrifie des agneaux sur la pierre des autels. Les oracles païens et les sibylles évoquent mystérieusement un âge d'or à venir. Au sein du monde païen un homme est choisi dont la postérité conservera vivante la connaissance du Dieu unique et préparera la venue du grand héros. Des messagers apparaissent qui insinuent la personnalité du héros attendu. Des rois viennent qui semblent être bien plus que des rois. Des chefs surgissent, et Moïse et Josué recommandent au peuple d'attendre un chef infiniment supérieur à eux. Moïse conduit les Juifs dans une terre promise, mais l'autre chef les introduira dans une terre bien plus glorieuse. La ville maudite s'écroule au son des trompettes de Josué, mais à la voix du chef à venir le royaume tout entier de Satan s'effondrera.

Je me suis toujours ému de pitié pour les Juifs de bonne foi qui lisent la Bible avec amour, car sans les Évangiles elle reste incomplète, tronquée. Presque chaque page est pleine d'attente. On lit tel ou tel épisode et l'on sent qu'il lui manque un dénouement. On lit les prophéties et l'on attend leur accomplissement. On lit de minutieuses descriptions du héros à venir et l'on veut le voir, lui, tel qu'il est et non pas un simulacre de l'imagination.

Nous voyons donc se déployer le plan de Dieu: le choix d'un homme, l'élection d'un peuple qui sera

comblé de privilèges insignes et dont le destin sera sans exemple d'un bout à l'autre de l'histoire. A quand le dénouement, alors ? Quand apparaîtra donc le héros ?

Pour les Juifs, le récit se perd dans le vague. Rien n'arrive. L'attente se dissout comme d'elle-même. Le héros ne vient pas. Les promesses ne sont pas accomplies. Le peuple de la Bible semble avoir été choisi pour rien, car désormais les Gentils connaissent et adorent un seul Dieu. Les Juifs eux-mêmes oublient pourquoi ils devaient se garder purs des contaminations des races étrangères à la Loi. Par habitude et conformisme ils continuent ce qu'ils faisaient jadis dans l'enthousiasme et la joie. Les ruines du Temple les environnent, la ville édifiée pour la venue de Dieu est détruite, la discorde achève de désagréger leur rituel et ils sont dispersés aux quatre points cardinaux.

Quelle tristesse ! Une histoire merveilleuse à laquelle il ne manquerait qu'une conclusion pour en faire la plus belle de toutes. Mais cette conclusion, nous l'avons, et c'est le Christ. Avec lui chaque épisode se voit selon une perspective révélatrice. Chaque personnage prend son sens. Les parties les plus insignifiantes s'harmonisent et se lient à l'ensemble devenu cohérent. Et un même dessein préside à l'apparition de ces rois qui étaient plus que des rois, de ces prophètes inspirés, de ces acteurs dont les rôles avaient une signification vaguement mystique, de ces chefs qui annonçaient au peuple un chef plus grand qu'eux. Tous, d'Adam à Jean le Baptiste, prennent leur sens et s'expliquent en la personne du Christ.

Adam est le père de la race humaine et la cause de nos malheurs; le Christ est le second Adam et l'auteur de notre vie et de nos joies. Si Adam apporta la mort dans le monde, la mort du Christ détruisit la mort éternelle et redonna au genre humain la vie éternelle. Si Adam inonda la terre des flots inépuisables et mornes du péché, le Christ nous rendit l'innocence et, avec elle, le bonheur. Si Adam commença notre histoire, le Christ la refit. L'antique désespoir commence avec Adam; la nouvelle espérance se fonde sur le Christ. Comme on le voit, il n'est pas étonnant que saint Paul oppose constamment le vieil Adam au nouvel Adam, l'auteur de la mort à l'auteur de la vie divine et impérissable.

Abel est la première victime du péché; l'homicide fuit, à jamais marqué de son péché. Le Christ est deuxième victime du péché, mais cette fois les assassins peuvent quitter le lieu de leur crime l'âme marquée du sang sauveur.

Noé sauve le genre humain du déluge vengeur qui engloutissait les hommes et leur péché. Le sang du Christ, coulant à flots sur le Calvaire, lava le monde de son péché et emporta les hommes vers le ciel.

Sans l'histoire du Christ, l'étrange aventure d'Abraham et d'Isaac nous déconcerterait. Dieu pouvait-il exiger un sacrifice humain? Aurait-il eu la cruauté de demander à un père d'égorger son enfant? Mais suivant en esprit Isaac chargé du bois de son sacrifice, nous contemplons un autre sacrifice, un autre fardeau de bois, un autre Fils gravissant la montagne de sa mort. La signification du récit biblique est d'une parfaite limpidité: Isaac ne marche

pas vraiment vers la mort; il ouvre un sentier que suivra un jour une autre victime que son Père sacrifiera en toute justice. Dieu ne demandera jamais à un père de sacrifier son fils; il se réserve cela, à lui et à son Fils volontairement étendu sur le lit de bois.

Ainsi le mystère du sacrifice d'Abraham s'éclaire-t-il et nous apparaît-il comme une sorte de répétition du Calvaire, une figure et un prélude du sacrifice du Fils de Dieu.

A maintes reprises le Nouveau Testament oppose et compare Moïse au Christ. Il est clair que la personnalité de Moïse ne se comprend bien qu'à travers celle de son grand successeur, qui achèvera une œuvre déjà admirable. Le Christ s'est souvent mis en parallèle avec le plus grand des chefs et législateurs hébreux: « Moïse vous a dit ceci ou cela; moi je vous dis ceci ou cela. »

La comparaison est facile à établir: Moïse était le législateur par excellence jusqu'aux jours du Christ; Jésus est le suprême législateur venu compléter la loi mosaïque inachevée et sujette à révision, venu abroger l'impitoyable loi de la vengeance par celle de la charité et ajouter aux inflexibles prohibitions des dix commandements, les admirables bénédictions des béatitudes.

Moïse délivre son peuple de l'esclavage et le conduit à la terre promise. Le Christ libère le monde entier de la captivité du péché, ou plutôt ceux qui croiront en lui, et les élève à la liberté des fils adoptifs de Dieu. Moïse sauve le peuple choisi qui était perdu. Le Christ sauve le genre humain perdu et lui montre la voie, la vérité et la vie.

L'Exode est marqué d'un épisode qui a fait couler beaucoup d'encre. Des serpents envahissent soudain le camp des Israélites dont beaucoup meurent en de terribles souffrances. Sur l'ordre de Dieu, Moïse dresse une croix à laquelle est suspendu un serpent d'airain; le peuple y lève un regard plein d'espérance et est aussitôt guéri de ses fatales morsures. A première vue on se croirait devant quelque légende héritée d'un lointain passé païen. Il en va tout autrement si l'on considère cet épisode à la lumière de l'Évangile, où l'on voit le Christ élevé sur la croix comme le serpent d'airain. Le serpent a toujours été le symbole du péché, et sa morsure, comme celle du péché, a toujours signifié la mort. Et le serpent, tentateur d'Ève et des âmes innocentes, menace constamment la vie. Que faire pour sauver de la mort les hommes, tous victimes du venin du péché? Sur la croix, le Fils de Dieu, représentant innocent de l'humanité pécheresse, remplace le serpent d'airain.

« Et moi, prophétisa le Sauveur, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi. » Ainsi est-il élevé, les bras largement ouverts sur la croix; il devient la victime chargée de tous les péchés, de toute l'iniquité et de tout le mal du monde. Et tous les pécheurs qui lèveront les yeux et tendront les bras vers lui seront guéris du venin mortel du péché et s'en iront pleins de santé.

Nous pourrions multiplier à l'infini ces parallèles, l'Ancien Testament figurant presque tout entier le Christ.

David est le roi berger; le Christ s'appelle lui-même le Bon Pasteur et le Roi des rois promis aux nations. Salomon était sage; le Christ est la Sagesse

incarnée. Le bouc émissaire, c'est le Christ prenant sur lui les péchés du monde; l'agneau pascal, c'est encore le Christ dont saint Jean-Baptiste peut dire: « Voici l'Agneau de Dieu! » A la dernière Cène, Jésus lui-même s'appliquera directement le symbolisme de l'agneau et fera de la fête pascale le banquet eucharistique sans fin.

Et encore, les rois juifs tiennent leur dignité et leur vertu du fait que leur gloire, leur sagesse ou leur puissance figurent les attributs du Roi des rois. Les prédictions et les actions des prophètes prennent tout leur sens en la personne du Messie qu'ils annoncent. Certains épisodes seraient incompréhensibles, voire répugnants, s'ils ne se rapportaient au Christ. Par exemple, le cas des fils d'Abraham dont l'un est né de la femme libre, l'autre de l'esclave, et celui de Jacob et d'Ésaü prennent la valeur de magnifiques paraboles si on les rapproche de l'histoire des Juifs rejetant le Christ et abandonnant leur droit d'aînesse aux Gentils.

Rien de plus révélateur que l'entourage immédiat du Sauveur, que les personnages qui préparent son entrée en scène.

Impossible de comprendre Jean-Baptiste si on ne voit pas en lui le Précurseur. Jean invite le monde à la réjouissance, car celui qui doit venir est proche; qu'on redresse ses sentiers, qu'on aplanisse ses voies. Le baptême de Jean prépare les esprits au baptême du Christ par lequel nous deviendrons enfants adoptifs du Père. Jean initie à la grâce les futurs disciples du Messie; et, quand il l'apercevra, parmi la foule au bord du fleuve, il le désignera et le définira d'un seul mot: « Voici l'Agneau de Dieu! »

La présentation de Jésus au Temple faillit passer inaperçue. Ce jour-là avait peut-être lieu la présentation du fils de quelque riche bourgeois; ou bien la cérémonie tant de fois répétée avait-elle perdu son sens pour les prêtres routiniers. En tout cas, personne ne prêta attention à un pauvre couple gravissant les degrés du Temple.

Personne, sauf Siméon. Or, Siméon était l'un des derniers hommes doués de l'intuition prophétique. Il vit Joseph et Marie et leur évidente pauvreté ne l'empêcha point de reconnaître en leur enfant le Fils de Dieu, enfin venu parmi les hommes et qui allait être offert au Temple. Et Simon prophétisa. Peu importait au vieux prophète d'avoir pour tout auditoire cet homme silencieux, appuyé sur son bâton de voyageur, et cette jeune mère attentive; il lui fallait marquer un moment décisif de l'histoire. Il parle et aujourd'hui encore ses paroles conservent la même portée.

Les anges eux-mêmes voulurent saluer la venue du Christ. Ils savaient que la terre attendait cet événement comme elle n'en avait attendu aucun autre. Ils savaient aussi que les hommes, occupés à mille futilités, le laisseraient passer inaperçu. Et alors, puisque personne n'était là pour se réjouir, ils chantèrent dans le ciel la joie de la Nativité et annoncèrent la nouvelle aux bergers qui vinrent adorer l'Enfant et racontèrent ensuite ce qu'ils avaient vu. Et les mages s'arrêtèrent pour boire à la source divine de la nouvelle sagesse et s'en allèrent répandre leur message aux philosophes et aux savants de la terre.

Si, à travers les siècles, des anges, des prophètes, des rois et des hommes illustres et toute cette élite qui entoure le Sauveur enfant, annoncent et préfigurent le Messie, Marie, elle, assume la tâche toute spéciale de se préparer à l'incarnation de Dieu.

On exagérerait difficilement le soin avec lequel Marie fut préparée à son rôle et le soin qu'elle mit elle-même à préparer les voies à son Fils et à disposer le cœur des hommes à le bien recevoir. Soulignons par exemple le fait admirable de l'Immaculée Conception.

Durant le morne hiver de l'humanité, depuis qu'Adam avait rejeté de son âme la vie divine et flétri les fleurs du paradis, tous les hommes étaient nés en un monde obscurci et assombri par le péché originel. Alors vint Marie et il se produisit une chose jamais arrivée depuis la création d'Ève, toute belle et sans tache. Une enfant avait reçu dès sa conception la plénitude de la grâce sanctifiante. Une âme avait été créée pleine de grâce et de beauté, pure de tout contact avec le mal et le maître du mal. La lumière de l'Immaculée Conception se levait à l'horizon. Oui, la lumière s'était levée. L'aurore de la pureté illuminait le ciel de brillantes promesses. Le jour annoncé ne pouvait être loin.

La gloire de l'âme de Marie avait beau être cachée au vulgaire, toute sa vie rayonnait la proche présence du Christ.

Comme l'histoire du peuple juif, la vie de Marie est toute orientée vers la venue du Sauveur. Comme les Hébreux, elle est choisie; elle est une personne choisie comme ils sont un peuple choisi; elle est protégée et mise à part dans le Temple; il lui est donné

une claire intelligence de la vérité, une espérance ardente et l'ordre d'être prête à servir le Messie. Mais l'histoire juive s'interrompt misérablement, comme une symphonie inachevée où les thèmes et les harmonies resteraient en suspens. Celle de Marie est un ensemble merveilleux et complet. L'ange de Dieu lui propose une insigne mission et elle accepte. Sa vie est désormais consacrée au Verbe incarné. Couronnement de sa parfaite préparation, elle va maintenant servir royalement le Dieu-Homme. Les promesses de sa jeunesse se réalisent dans la glorieuse mission de mettre au monde le Fils de Dieu, le Désiré d'Israël, le messager venu apporter aux hommes la vérité et la vie. Combien l'histoire du peuple juif eût été différente s'il avait été, comme Marie, fidèle à son élection, s'il avait accepté le Messie et voulu se consacrer au service de l'Oint du Seigneur!

Voyons, avec des sentiments de joyeuse gratitude, comment la Vierge s'est préparée à l'œuvre de la maternité divine. Son obéissance à ses parents et aux prêtres du Temple prélude à l'obéissance qui lui fera acquiescer à la demande de Dieu formulée par l'ange. Son service au Temple la prépare à devenir elle-même un temple vivant. La lecture de l'ancienne loi accroît et approfondit sa foi en vue du jour où par elle l'auteur de la nouvelle loi entrera dans le monde. Sa foi aux prophéties la confirmait pour l'acte de foi qui lui fera accepter le message inouï de l'ange Gabriel. Elle méditait les prophéties messianiques sans penser qu'un jour elle les verrait réalisées en la personne de son propre Fils. Elle aimait la parole de Dieu, mais plus tard elle aimerait

encore plus le Verbe fait chair. Ayant aimé le Père de tout son cœur et de toutes ses forces, elle était prête à servir avec la même ardeur et la même adoration le Fils qui reposerait sur son sein.

L'histoire des Juifs est celle d'un peuple mis à part et préservé de toute souillure en vue du Sauveur et du maître qui allait naître de lui. L'histoire de Marie est celle d'une femme mise à part et conservée immaculée parce qu'elle allait enfanter le Désiré des nations. Les Juifs ont failli misérablement au moment où ils atteignaient leur plénitude. Marie, elle, n'a pas failli, ni dans sa préparation, ni au moment suprême de sa mission.

On s'étonne vraiment que l'aveuglement obstiné des Juifs, que l'avarice et la cupidité des païens les aient empêchés de reconnaître la Mère et de pressentir la proximité du Fils. Comment ont-ils pu ne pas avoir l'intuition de tout cela devant l'exquise perfection de cette petite fille ?

Marie a vécu, dans une bourgade obscure de Galilée, la vie bien ordinaire d'une jeune villageoise. Mais elle préparait inconsciemment la venue de Dieu, elle ouvrait la porte par où il devait faire son entrée dans le monde. Toute son action, croyait-elle, se résumait à aimer Dieu et à s'efforcer d'être la fille accomplie de ses bons parents. Elle faisait la lessive, elle préparait le frugal repas de pauvres gens. Elle apprenait la couture et les rudiments de l'art de soigner.

Cependant, en tout cela, elle ne cessait de présager l'ange annonciateur. Elle se préparait à la tâche insigne que Dieu s'appropriait à lui demander. Le céleste messenger lui apparut enfin et le Christ reposa

en son sein. Jusque-là Marie n'avait pu saisir la pleine signification de sa vie. Assurée de conserver sa virginité, elle pouvait désormais envelopper l'Enfant-Dieu d'un amour immaculé. Confirmée dans la foi, elle adore le Dieu qui l'habite et ses mains habituées à servir se dévouent pour le Verbe incarné. Elle aime dorénavant d'un amour à la fois filial et maternel le Dieu qui lui est venu en vertu d'un miracle de l'Esprit d'amour, elle qui avait aimé un Dieu invisible.

S'est-elle vue comme nous la voyons aujourd'hui, silencieuse étoile de l'aurore du Sauveur ? Savait-elle que longtemps avant l'apparition de l'étoile de Noël sur Bethléem elle avait brillé elle-même de la plus pure lumière ? Se savait-elle le phare qui guidait les hommes vers le Sauveur et le salut ? Qu'elle en fût consciente ou non, peu importe ; l'important, c'est qu'elle soit devenue pour le monde une source inépuisable d'inspiration et un exemple incomparable.

Nous qui, grâce à la divine Providence, sommes catholiques et, comme tels, fils et filles de Marie, nous reconnaissons avec joie ce que nous a valu personnellement l'exemple de Marie. Aussi devinons-nous sans peine l'influence qu'elle dut avoir sur ses proches.

Les Évangiles gardent le silence sur son adolescence. Son histoire ne commence qu'en fonction de celle de son Fils. Mais il ne faut pas un grand effort d'imagination pour se représenter sa jeunesse.

Selon une ancienne tradition catholique, Anne et Joachim étaient déjà vieux lorsque naquit Marie, enfant de promesse et consolation de leur vieillesse. Sans doute les voisins furent-ils ravis d'apprendre

qu'Anne connaîtrait enfin les joies de la maternité; lorsqu'elle mit au monde une fille fragile et délicate, leur joie se mêla peut-être de pitié. Car, en ce temps-là, les filles n'étaient pas tenues en aussi haute estime que les garçons. Si mieux valait avoir une fille que de rester sans enfant, ce n'était quand même guère mieux.

Quelle que fût l'attitude des voisins, nous pouvons être certains qu'Anne et Joachim ne furent pas le moins déçus. Marie était le fruit de leur vieil amour, le don de Dieu à leur vieillesse solitaire. Ils étaient profondément reconnaissants.

Leur gratitude se change bientôt en émerveillement, car leur enfant n'est pas simplement une petite fille ordinaire. Une radieuse pureté la distingue des autres fillettes du village. Elle savait à peine marcher que déjà elle courait pour épargner des pas à ses parents et leur rendre service. Anne et Joachim voyaient ses traits s'embellir de jour en jour et s'imprégner d'une grâce incomparable. Dans la maison jusqu'alors silencieuse, l'enfant apportait la gaieté de ses rires et la spontanéité de ses joies; elle animait la pauvre demeure de son charme et de sa chaude présence. Aux vieux cœurs fatigués de ses parents elle apportait un renouveau de jeunesse.

Que n'aurions-nous pas donné pour avoir vu ce vieux père et cette vieille mère sourire de bonheur en contemplant le joli visage de cette petite fille, dont Dieu leur avait fait don comme d'un ultime printemps!

Et quelle source de joie elle dut être pour sa parenté! La présence d'un enfant renoue les liens familiaux, ramène le sourire sur les lèvres qui ne

savaient plus sourire et transforme une maison en un foyer. On peut donc s'imaginer aisément ce que devaient être les humbles réunions familiales dont Marie était le centre charmant; on se représente les oncles et les tantes ne tarissant point de compliments et, surtout, groupés autour du berceau de l'enfant, les petits cousins qui devaient jouer un rôle important auprès du Sauveur.

Une des plus belles œuvres du Titien est son *Entrée de Marie au Temple*. Quiconque a vu ce tableau en garde un souvenir ineffaçable. Dans l'encadrement d'une porte ouverte, entouré de ses acolytes, un vieux prêtre au noble maintien accueille Marie, qui, toute menue sous ses somptueux atours, déjà rayonnante des saintes joies de la maison de Dieu, gravit un escalier monumental sous les yeux d'une foule de spectateurs richement vêtus.

Cette toile est un chef-d'œuvre, mais les choses se sont sans doute passées très différemment lorsque Marie, environ sa douzième année, commença son service au Temple. Il est probable que les prêtres ne firent guère attention à cette toute jeune fille qui, avec plusieurs compagnes, assumerait pour un temps l'entretien du sanctuaire et des appartements sacerdotaux. Les prêtres avaient bien d'autres chats à fouetter: ils s'inquiétaient énormément du nombre de bœufs vendus au moment du sacrifice, de l'offre et de la demande des agneaux pascals, des faux pauvres qui tâchaient de s'en tirer avec une paire de tourterelles au lieu d'acheter un agneau. Il leur fallait aussi entretenir de bonnes relations avec les Romains sans indisposer la populace et intriguer

pour obtenir des postes avantageux au sein d'un sacerdoce si lucratif.

Le Temple était d'emblée le plus beau monument du monde juif. Lorsque Hérode le Grand le rebâtit, il prévoyait les foules de bons Juifs qui viendraient des quatre coins du monde dépenser leur argent à Jérusalem. Aussi ne manqua-t-il pas de le faire beau et somptueux et d'organiser une habile réclame parmi les Juifs de la dispersion. Bien des anciens pleurèrent en comparant le nouveau temple à celui de Salomon dont le souvenir était resté si cher, mais Hérode connaissait ses gens et chaque année deux millions de pèlerins affluaient à Jérusalem.

En vrais touristes ils venaient visiter et s'ébahir; bouche bée, les yeux arrondis, ils parcouraient les portiques du Temple, se montrant du doigt les coins les plus impressionnants, s'étirant le cou pour évaluer la hauteur des colonnes, cherchant à découvrir le sens des mosaïques. Ils s'égarèrent, se perdaient les uns les autres et se retrouvaient hors d'haleine. Puis, assis sur les degrés extérieurs, ils mangeaient leurs viandes épicées, leur ail et leurs oignons et leurs fruits séchés.

Ils expédiaient ensuite leurs obligations religieuses, lesquelles consistaient surtout en l'achat d'un agneau ou d'un chevreau pour le sacrifice. Après avoir été proprement roulés par les changeurs qui « achetaient » la monnaie étrangère, ils flânaient le reste du temps aux abords du Temple, comme de nos jours les touristes éberlués sur la place de Saint-Pierre de Rome.

Le clergé du Temple comptait sans doute de bons et saints prêtres. Il est impossible de croire que la

maison de Dieu n'abritait pas d'autres hommes de Dieu comme Zacharie et Siméon, d'autres maîtres comme Gamaliel ou d'autres courageux défenseurs de la vérité tels que Nicodème.

Mais on s'étonne de ce que, parmi tant de prêtres placés là par Dieu afin de préparer la venue du Fils, si peu l'aient accepté. La plupart d'entre eux complotèrent contre lui durant sa vie et s'efforcèrent ensuite d'étouffer les rumeurs de la Résurrection. Postés au pinacle du Temple pour guetter l'arrivée du Messie, ils refusèrent de l'accueillir lorsqu'il frappa à leur porte. Eux qui lisaient chaque jour l'Écriture au peuple, il fallait qu'ils fussent vraiment bien aveugles pour ne pas voir autour d'eux l'accomplissement des prophéties.

Oui, Jérusalem comptait beaucoup de bons prêtres et de saints personnages, mais quelle piètre figure ils feront devant le Christ. Leur foi n'était pas assez profonde pour le leur faire accueillir et leur zèle pour le royaume de Dieu trop tiède pour qu'ils s'agenouillassent devant un roi charpentier.

Il est pénible de porter un jugement aussi sévère sur ceux qui assuraient le culte au temps de Marie et de Jésus, mais par leur faute ils n'ont pas su reconnaître l'heure de Dieu. Ils ont misérablement failli.

Reconnaissons qu'ils ne pouvaient échapper à certaines prescriptions. Il y avait l'encens à brûler, les animaux à sacrifier, les prières rituelles à réciter. Telle était d'ailleurs la volonté divine et Dieu devait bénir ces tâches. Mais dans l'esprit de Dieu le seul rôle de l'encens était de symboliser l'incessante prière d'une âme enflammée d'amour. Le prêtre

n'en avait cure. Il ne songeait même plus que l'im-molation de l'agneau figurait la consécration sans retour de l'homme au service de Dieu. Il avait oublié que le Seigneur avait confié aux prêtres le soin de prier au nom du peuple afin d'attirer sur lui le pardon et la bénédiction.

En général, les membres de la caste sacerdotale avaient appris à expédier rondement et dignement le rituel, et, ajoutons-le, sans même y penser. Comme les charges s'achetaient auprès des Romains, les prêtres ne pouvaient avoir une très haute opinion du sacerdoce, et plusieurs étaient tout simplement indignes de leurs fonctions. L'encens de la charité ne brûlait pas dans leurs cœurs; en eût-il été autrement que le Christ ne les aurait pas traités de « sépulcres blanchis ». Les prières n'étaient plus que des formules récitées du bout des lèvres et les disciples des sadducéens doutaient de la valeur même de leurs gestes.

Le formalisme encroûtait le culte et le rendait imperméable à l'esprit. Sous la minutie des prescriptions l'âme se desséchait; la religion n'était plus qu'une routine et une affaire.

Une affaire? En effet, le Temple ne sera-t-il pas témoin de la terrible et sainte colère du Christ? La maison du Seigneur était devenue un vaste marché et une sorte de bourse de la monnaie. Il y venait chaque année deux millions de pèlerins et comme chacun offrait en sacrifice un agneau, ou un couple de tourterelles dans le cas des pauvres, on a une idée du volume des transactions. On achetait aussi des chèvres et parfois quelque nouveau riche se payait un bœuf ou un taureau pour faire de l'épate.

Les prêtres monopolisaient tout le marché, car on était obligé d'acheter les animaux au Temple, lequel était pourvu de vastes enclos. Des banquiers installés en permanence assuraient l'échange des monnaies étrangères. C'est le cas de dire qu'on faisait des affaires d'or.

Ce tableau passablement sordide ne concorde guère avec celui du Titien, resplendissant de la plus majestueuse dignité.

Sans doute, de saints lévites s'entretinrent avec la petite Marie et lui expliquèrent les Écritures. Elle dut rencontrer de pieux docteurs dont les yeux ternes s'illuminaient à la pensée du Messie; elle dut parfois sentir la piété de tel ou tel prêtre au moment du sacrifice. Mais, dans l'ensemble, on ne peut juger le clergé juif que d'après son rejet quasi unanime du Christ et sa responsabilité dans l'infidélité séculaire des Israélites.

Les pèlerins, groupés sous les portiques et dans les cours, ébahis par tant de merveilles, ne durent même pas apercevoir cette petite fille pauvrement vêtue qui venait commencer son service au Temple.

Et pourtant, le jour de son arrivée au milieu de l'indifférence générale, le Temple devenait le centre de l'univers. Ce sanctuaire de pierre abritait désormais un tabernacle vivant d'une insigne pureté; dans le saint des saints où habitait l'ombre de Dieu pénétrait le saint des saints où se réfugierait le Dieu incarné. Ce n'est pas un prêtre en grand appareil, mais une humble petite fille qui rend le Temple à sa destination première.

La Sainte Trinité, qui depuis longtemps ne se plaisait plus aux sacrifices de Jérusalem, respirait

en Marie le suave parfum de la charité. Tandis que se déroulaient les solennelles processions au son des trompettes, des cymbales et des tambours, la Vierge s'éloignait un torchon à la main.

Un prêtre égorgeait distraitement un agneau blanc et une jeune fille offrait sa virginité au Père céleste. Un agneau était immolé, mais dans les coins obscurs du Temple, un agneau encore plus blanc passait dans l'innocence. Les prêtres entonnaient les prophéties en se disant avec ennui que le Messie pouvait venir d'un jour à l'autre les dépouiller de leurs confortables situations, de revenus assurés et d'honneur fort agréables; une petite fille les écoutait en espérant de tout son cœur voir le Sauveur et avoir l'honneur de servir sa Mère.

Dieu regardait enfin avec faveur son Temple, où lui était alors offert l'encens d'un pur amour et le sacrifice de l'humble devoir impeccablement accompli, l'oblation parfaite après laquelle il soupirait dans les Psaumes. De son Temple quelqu'un s'adressait enfin à lui, non pas comme au Dieu de la colère et des armées, mais comme à un Père bien-aimé dont la maison doit être nettoyée de toute souillure et de tout péché.

Bien que le séjour de Marie au Temple ne dût point faire sensation, comment croire que sa parfaite modestie, son recueillement dans la prière, son assiduité au travail, l'amour qu'elle apportait à l'accomplissement de sa besogne, bref, comment croire que sa simple présence n'agissait pas sur ceux qui la voyaient ?

L'ayant aperçue à l'écart, perdue dans l'oraison, des curieux ont dû sentir la présence de Dieu et se retirer confus d'avoir oublié le Seigneur chez lui.

Un prêtre revêt les ornements sacerdotaux en bâillant d'ennui. Il répète machinalement les mêmes gestes invariables. Il maugrée intérieurement en allumant l'encens qui ne veut pas prendre, puis se dirige vers l'autel, le regard baissé, le maintien grave. Car il y a foule. Mille personnes au moins. Bon, tant mieux; le profit sera passable. Sonnerie de trompettes: le voilà à l'autel. Où est le couteau du sacrifice? Ah! le voilà. Les ablutions maintenant. De l'eau par-ci, de l'eau par-là. Bon. Quelle musique ils font ces sales moutons! Tiens, en voilà un beau! Voyons, le couteau... Ah! oui, les prières... Qu'est-ce que c'est aujourd'hui? « Dieu tout-puissant et miséricordieux... »

Sur ces mots, il aperçoit du coin de l'œil, agenouillée près d'une des colonnes flanquant l'autel, une jeune servante du Temple. Il n'y fait pas attention tout d'abord, mais quelque chose en elle attire invinciblement son regard: les mains jointes, elle fixe l'agneau qu'il a empoigné d'une main experte, elle contemple cette petite bête comme s'il s'agissait d'une chose infiniment précieuse. C'est à croire qu'elle l'offre elle-même, cet agneau, qu'elle s'identifie à lui. L'acolyte s'impatiente. Le vieux aurait-il le trac, par hasard? Le prêtre ne peut s'empêcher de regarder encore la jeune servante. Cette fois, c'est sur lui qu'elle fixe les yeux, avec respect, révérence, peut-être avec espoir. Il ne peut plus la regarder, il ferme les yeux et, pour la première fois depuis l'émoi radieux de son premier sacrifice, il prie du fond du cœur sans l'aide du rouleau de parchemin: « Seigneur, si cet agneau vous est agréable, daignez l'accepter en mon nom. Avec lui je vous offre ma vie. »

J'ai trop souvent sacrifié dans l'égoïsme et l'avidité. Donnez-moi de me sacrifier à mon tour. Je m'unis à ce pauvre petit agneau; avec lui je me donne à vous. O Père, j'ai été tellement indigne de vos bontés. Pardonnez à votre serviteur sa négligence, sa tiédeur et son aveuglement! »

Le toucheur attitré du Temple ne se tenait plus d'aise et se félicitait de son habileté. Il venait de rouler un imbécile de berger de qui il avait obtenu le troupeau pour au plus la moitié du prix courant. Encore un de ces pauvres gueux, un de ces crève-la-faim qui ne sauront jamais se défendre dans la vie, songeait-il. En outre, il avait si bien marchandé avec un bouvier que celui-ci, craignant de perdre la clientèle du Temple, lui avait laissé un bœuf splendide pour une chanson. Le toucheur, qui conduisait ses bêtes à l'enclos du Temple, allongea un coup de houlette à un agneau récalcitrant. « Oui, ruminait-il, bonne journée, en vérité, bonne journée; je majore un tantinet mes prix, le trésorier n'y voit que du feu et cet âne bâté me verse quand même une prime. »

Tout absorbé par ses calculs, il ne vit pas le petit agneau se détacher du troupeau, enfiler un couloir et se perdre dans un labyrinthe de colonnades. Ce ne fut qu'à l'enclos qu'il s'aperçut de sa perte. Furieux, il allait partir à la recherche de l'animal, lorsqu'il vit venir une petite fille portant l'agneau entre ses bras. Il tendit la main pour le lui enlever, mais s'arrêta net, interdit. La fillette caressait doucement l'agneau et lui parlait. Et il fallait entendre ce qu'elle lui racontait... « Cher agnelet, comme je t'envie! Toi, tu peux offrir ta vie au Dieu

qui te l'a donnée. En mourant, offre ma vie avec la tienne, veux-tu? Prends ma place. Offre-toi pour moi. »

Et elle continua sur un ton joyeux, presque gai: « Un jour, il viendra celui que nous attendons si impatiemment. Et il sera un gentil petit agneau comme toi. Oui, tu sais, le prophète a dit qu'il sera doux comme un agneau sous les ciseaux du tondeur. Il sera le véritable agneau pascal, le cher petit agneau de Dieu. Combien je serais heureuse de connaître sa mère et de le prendre dans mes bras comme je te tiens! »

— Il était perdu, expliqua-t-elle au toucheur qui l'écoutait les poings sur les hanches. Mais je l'ai trouvé. C'est un bien beau travail que le vôtre, procurer à Dieu les agneaux de ses sacrifices! Dieu doit aimer vos fonctions et vous bénir.

La fillette tapota la tête de l'agneau une dernière fois, sourit au bonhomme complètement médusé et s'en alla à sa besogne, un paquet de torchons sous le bras. Le toucheur la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu derrière une colonne. « En voilà des histoires », grommela-t-il, sans pourtant se décider à jeter l'agneau par terre et à le repousser d'un coup de pied dans l'enclos. « C'est une de ces petites qui viennent servir au Temple », se dit-il en déposant l'agneau parmi les autres sous l'œil ironique d'un garçon d'étable.

Soudain le toucheur tira de sa poche une bourse de cuir et appela le garçon.

— Tu connais ce butor de berger qui nous a vendu ces moutons-là? Bon, va le trouver. Voici de l'argent. Je ne lui ai donné que la moitié du prix du marché. Paie-lui la différence.

— C'est le trésorier qui va être content!

— Fais comme je te dis et si j'apprends que tu l'as trompé, je t'étripe.

Le garçon prit la bourse en haussant les épaules et s'en fut.

— L'agneau de Dieu, songeait le bouvier les coudes appuyés sur la barrière de l'enclos. Drôle de petite. Mais j'ai une fameuse place, oui. C'est moi qui achète les animaux du Temple. Il n'y a pas à dire, il faut être pas mal rat pour tricher sur les bestiaux du Seigneur, oui. J'espère que Dieu ne s'est pas aperçu. Mais c'est fini, Seigneur, c'est fini.

Des histoires que tout cela, direz-vous. Peut-être, mais en êtes-vous bien sûrs? Je ne puis croire que cette petite fille ait traversé tant de fois les corridors du Temple, consacré tant d'heures à l'oraison, ait été si longtemps en contact journalier avec le personnel et les pèlerins et se soit si souvent agenouillée près des autels sans que le parfum discret de sa sainteté ait agi.

Le formalisme ambiant ne pouvait manquer de paraître morne et froid à côté de la vibrante flamme de la charité de Marie. Son dévouement blâmait doucement l'égoïsme et l'avarice. En sa présence la foi devait s'enflammer. Elle qui a été couronnée au ciel, elle qui exerce sur l'humanité tout entière une influence si profonde, comment ne pouvait-elle pas influencer ceux qui la voyaient chaque jour dans l'unique temple de Dieu sur la terre?

La vie de la Vierge au milieu des autres enfants de Nazareth ne nous a pas été racontée. Les évangélistes ont peut-être jugé inutile de décrire ce que l'on peut imaginer si aisément.

Soyons certains que devant elle les mauvaises langues se taisaient; qu'elle avait toujours un bon mot à dire de ses compagnes ou compagnons victimes de quelque médisance; qu'elle était la première à se rendre compte des qualités les plus secrètes et des bonnes actions les plus discrètes de ses petites amies. En sa compagnie, il ne se disait jamais de choses sales ni ne se faisait rien de déplacé, et la seule désapprobation de son silence coupait court à toute discorde.

Certes, son influence sur les autres enfants n'était pas uniquement négative. Elle devait savoir parler de Dieu sans la moindre affectation, avec la plus belle simplicité. Tout ce qu'elle disait respirait certainement l'innocence et la bonté. Elle avait cet instinct qui discerne immédiatement le bien sans faire attention au mal, qui choisit le beau et ignore le laid, qui sait reconnaître l'art de Dieu dans la délicatesse de lèvres bien modelées, dans le délié des gestes familiers, dans le contour rêveur des collines, la courbe d'une mélodie, la gaieté d'un rire; bref, qui voit en tout l'image des perfections divines.

Risquait-on en sa présence des propos à double sens, elle ne percevait point l'allure grossière. Ou, plutôt, disons que toute chose se chargeait pour elle d'un double sens, qu'elle saisissait, au delà des réalités humaines et terrestres, des reflets éternels et, en ceux-ci, distinguait la présence de Dieu.

De même que dans une réunion il y a généralement une personne qui donne le ton à la conversation et dont la seule présence impose un certain maintien intellectuel et moral, ainsi Marie détermine-t-elle depuis les premières générations chrétiennes certaines

caractéristiques de nos mœurs et de nos coutumes et confère-t-elle un ton particulier à notre spiritualité.

Joseph et Marie s'aimaient sincèrement et profondément. A ce propos encore l'Évangile ne nous dit rien et nous laisse tout deviner. De Joseph nous ignorons tout, excepté qu'il fut un « homme juste ». Était-il jeune, d'âge mûr, ou vieux ? instruit ou illettré ? grand ou de petite taille ? barbu ou non ?

A la suite d'une tradition sévère qui s'est toujours méfiée de la jeunesse, même de la jeunesse destinée à la plus haute sainteté, l'iconographie nous le représente assez âgé, grisonnant et barbu. Cela ne prouve rien et relève de la très discutée opinion que les vieillards sont plus sages que les jeunes hommes, plus conscients de leurs responsabilités. J'ai toujours cru, pour ma part, qu'il ne devait pas y avoir une très grande disparité d'âge entre saint Joseph et Marie, sa jeune épouse de quinze ou seize ans. Quoi qu'il en soit, la fuite en Égypte n'est pas le fait d'un vieux monsieur à moitié perclus de goutte ou de rhumatisme.

Chose certaine, Joseph et Marie se connurent longtemps avant leur mariage. Étant de Nazareth et étroitement apparentées, leurs familles devaient se fréquenter constamment. Son aîné de quelques années, Joseph a dû connaître Marie dès le berceau, la voir grandir, et il a sans doute très vivement ressenti son absence durant son séjour au Temple.

Quelques années après le retour de Marie, il dut commencer à éprouver pour elle plus qu'une fraternelle affection. Comment pouvait-il soupçonner

son vœu de virginité? Le mariage n'était-il pas la vocation normale de toutes les jeunes Juives?

Comment les choses se sont-elles passées? Les parents ont-ils conclu l'affaire entre eux selon la coutume du temps? Joseph a-t-il eu l'audace de demander lui-même à Anne et Joachim la main de leur fille? Ou bien Dieu a-t-il inspiré les intéressés à leur insu? D'une façon ou d'une autre, dès que se présenta à lui la possibilité d'épouser Marie, Joseph dut ressentir une sorte d'effroi sacré. Marie était si extraordinairement douce et pure, si merveilleusement douée pour faire une épouse idéale!

Quant à lui, pour tout bien, il ne possédait que son échoppe de menuisier, sa force, sa santé, ses mains rudes habituées à l'ouvrage dur. Il est vrai qu'il était de sang royal, mais qu'est-ce que la noblesse la plus huppée sans son complément obligatoire de richesses et d'honneurs? Quelle que fût l'opinion qu'il avait de lui-même et malgré le respect que lui inspirait la personne de Marie, l'amour le rendait audacieux et redoublait son courage. Il travailla ferme afin de se construire une maison convenable à côté de son échoppe et de se vêtir avec un peu plus de recherche. Et plus que jamais il veilla à sa pureté, lui qui avait toujours été chaste.

Joseph et Marie se fiancèrent enfin et c'est dans une sorte d'éblouissement que Joseph dut vivre la durée de ses fiançailles. Car les désirs de son humilité étaient comblés, la plus belle jeune fille du village serait sa femme, habiterait chez lui et lui donnerait sa pure et virginale affection.

Je me demande parfois si Marie n'a pas sollicité de son Fils le miracle de Cana parce que le vin aurait manqué à ses pauvres noces, à elle.

Mais dès les premiers jours, une pénible découverte assombrit le bonheur de Joseph : sa jeune femme était enceinte. Moment terrible où la foi de Joseph subit la plus cruelle des épreuves. Cependant, avant même d'avoir appris la vérité, l'attitude de Marie en des circonstances aussi tragiques dut le faire réfléchir. La plupart des femmes eussent à la place de la Vierge tenté de se justifier, de s'expliquer, d'arranger les choses.

Marie garda le silence, n'avança pas le moindre argument pour se défendre ou s'innocenter. Elle ne lui dit même pas : « Je voudrais tellement tout expliquer; mais c'est impossible. Crois-moi, je ne pourrais parler sans trahir un secret qui ne m'appartient pas. » Elle s'en remettait à Dieu de révéler la vérité dont il lui avait confié le fardeau; Dieu parlerait à son heure. En attendant, elle ne se reconnaissait pas le droit d'apprendre à quiconque, même à son mari broyé sous une torturante douleur, que son enfant était de Dieu.

Alors un ange vint rassurer Joseph. Éveillé de son sommeil révélateur, nous nous l'imaginons contemplant la Vierge-Mère endormie dans sa beauté calme et immaculée, le souffle aussi léger que celui d'un enfant, le front serein et rayonnant d'innocence.

Si à ce moment il n'a pas adoré à genoux l'Enfant et aimé la Mère de toute la force de son âme, nous nous trompons entièrement sur la personnalité de Joseph. Si alors il n'a pas éprouvé pour la femme à lui confiée par Dieu une révérence inexprimable, notre intuition fait fausse route. N'aurait-ce pas été le sentiment de tout homme un peu noble? Cette jeune femme qu'il regardait dormir, sa très chère épouse, c'était la Mère du Très-Haut. A cause d'elle

Dieu daignait habiter chez un charpentier. Lui, Joseph, il allait être le père nourricier du Dieu incarné.

Quel redoutable honneur! A moins que Dieu ne veuille révéler la vérité au monde, toute sa vie durant il serait considéré comme le père de l'enfant le plus extraordinaire qui fût jamais. Quelle vie de dévouement sans bornes et de labeur béni Joseph a-t-il entrevue à ce moment!

Contemplons la Vierge qui s'éveille. Joseph s'agenouille à côté de son lit et lui serre tendrement la main. Marie s'inquiète. Que faisait-il à son chevet? Aurait-il résolu durant la nuit de se prévaloir de la loi et de la renvoyer? Mais la main de Joseph est douce, mais il sourit affectueusement et on dirait que sa tête s'incline en un geste de révérence et de quasi-adoration.

— Un ange m'a parlé, dit-il simplement.

Et une joie radieuse efface sur le visage de Marie les derniers vestiges d'angoisse et de détresse.

Le Christ est évidemment le modèle par excellence dont l'humanité doit s'inspirer. Cependant, chose étonnante, Marie fut le modèle du Christ lui-même. Le premier regard de l'Enfant Jésus se posa sur le pur visage de la Vierge. Plus tard, lorsqu'il aimera se retirer dans la montagne pour prier, il suivra l'exemple de sa Mère dont la prière était continuelle, qu'il avait vue tant de fois prier à côté de son berceau, rayonnante des confidences de l'Esprit Saint.

L'Évangile résume tout cela en quelques mots: Jésus grandissait en âge, en sagesse et en grâce de-

vant Dieu et devant les hommes. Sa croissance et son développement intellectuel étaient normaux et suivaient le cours ordinaire des ans. Ses progrès n'eurent rien d'exagérément précoce et il ne ressemblait pas du tout à un enfant prodige.

Ainsi Marie enseignait-elle la sagesse à son Fils. Elle lui apprit d'abord à parler, à prononcer des mots, à former des phrases, puis à prier. Ensuite elle lui enseigna à compter, à épeler et à lire, et enfin elle lui expliqua l'Écriture.

Marie lui inculqua aussi les bonnes manières, lui montra comment s'adresser aux étrangers et accueillir les visiteurs, comment se tenir à table, comment se tenir avec les femmes, les vieillards et les pauvres, comment se comporter aux réunions familiales; bref, elle lui enseigna l'art de vivre. Comme les mères de tous les temps, la Vierge initia son fils aux traditions et au folklore de son peuple. Elle lui apprit des chansons et partagea ses jeux. Plus tard Joseph apprit à Jésus à manier la scie, à évaluer correctement un ouvrage, à dresser un compte, à poser un bon parquet et à plaire aux clients les plus difficiles. Mais le Christ était alors un jeune homme et avait déjà appris de sa Mère les leçons essentielles de la vie.

Le rôle de Marie auprès de son Fils fut donc celui de toute bonne mère. Elle savait que sa vocation était avant tout d'amener Jésus à la pleine maturité et qu'il fût Dieu ne la détournait pas des devoirs et obligations de son amour maternel. Voilà comment Marie fut le modèle de celui qui était la lumière du monde, voilà comment elle fut la principale influence humaine à agir sur celui qui allait renouveler entière-

ment le cours et le sens de l'histoire. Marie est le modèle du modèle par excellence, l'éducatrice du plus grand maître de l'univers.

Durant la vie publique du Christ, on present autour des apôtres la présence continuelle de Marie. Jésus achève le dernier joug qui lui est commandé, dépose ses outils, mange le dernier repas que sa mère lui prépare à la maison, embrasse Marie tendrement et se rend auprès de Jean, sur les bords du Jourdain. Mais Marie ne reste pas en arrière et, accompagnée des saintes femmes, elle suit discrètement les pas de son Fils. Car n'y aura-t-il pas encore des provisions à recueillir, des repas à préparer, des lessives à faire, des vêtements à reprendre ? Le Christ sera reconnaissant à Marie de cet humble dévouement.

Avec les années, à mesure que s'approfondissait chez les apôtres le souvenir de Marie, son influence sur eux dut grandir. Ils ne pouvaient oublier l'attente de la Pentecôte qui les avait réunis autour d'elle. Ils regrettaient sans doute la paix de ses appartements du Cénacle où ils lui confiaient comme à une mère et leurs victoires et leurs épreuves. Mais par-dessus tout, le contraste de leur conduite avec l'attitude de la Vierge, du vivant du Christ, devait enflammer leur zèle. Par exemple, tandis que Marie s'effaçait humblement, eux, ils se disputaient la première place auprès du Maître.

Qui sommes-nous pour juger ainsi les apôtres, nous qui sommes les derniers des pécheurs ? Cependant, ils seraient les premiers à confesser (ce qu'ils n'ont pas manqué de faire dans leurs écrits) qu'avant

la descente du Saint-Esprit ils étaient loin d'être à la hauteur de leur héroïque destinée de martyrs. A maintes reprises ils intriguèrent entre eux comme des politiciens. Judas parvint à se faire nommer trésorier du groupe. Le Seigneur avait promis à Simon et un autre nom et l'autorité suprême sur son Église militante, mais, en dépit de ce choix formellement exprimé, l'ambition, l'envie, la jalousie les dressaient les uns contre les autres. Au moment même où le Christ montait à Jérusalem pour y accomplir les prédictions concernant la Passion et racheter l'humanité au prix d'effroyables souffrances, les apôtres s'attardaient et se disputaient entre eux pour savoir qui serait le plus grand dans le royaume de Dieu. L'esprit obnubilé par l'ambition charnelle, ils ne comprenaient rien au royaume à venir.

Le ridicule n'épargna point ces vaines contestations. Jacques et Jean étaient flattés qu'on les appelât les fils du tonnerre. Hélas! ils se conduisirent un jour comme deux grands enfants. N'ayant pu obtenir de Jésus une réponse satisfaisante, ils pensèrent avancer leur affaire en priant leur mère d'intervenir. Peut-être qu'une femme réussirait là où ils échouaient. En bonne mère, soucieuse de l'avancement de ses fils, la mère de Jacques et Jean s'approcha de Jésus et lui dit: « Ordonnez que mes deux fils, que voici, soient assis l'un à votre droite, l'autre à votre gauche, dans votre royaume. » Tout pe-nauds, les deux apôtres, ces deux hommes de violence et d'ardeur, entendirent Jésus se récuser poliment et répondre qu'il ne pouvait usurper les pouvoirs de son Père. On conçoit que l'intervention de la mère des fils de Zébédée ait indigné les autres

apôtres au point que Jésus se vit obligé de les calmer. Combien Jacques et Jean durent se sentir honteux plus tard ! Et d'autant plus qu'ils eurent constamment sous les yeux l'exemple de la parfaite modestie de Marie qui, elle, ne demandait que le privilège de servir le Christ, qui ne voulait être autre chose dans son royaume que sa servante. Que les autres se couvrent de gloire pourvu qu'elle conserve le droit de porter les fardeaux du Christ et de pourvoir à ses besoins personnels. Que les autres accèdent aux premières places autour de son trône, pourvu qu'on ne lui refuse pas une place auprès de la crèche de Bethléem ou de la croix du Calvaire.

Lorsque le ciel s'obscurcit le Vendredi saint et que la terre trembla, ce fut un sauve-qui-peut général. Comme tout le monde, les apôtres furent pris de panique. Leur conduite fut vraiment lamentable. Quelques jours plus tôt, le dimanche des Rameaux, ils avaient partagé dans l'exaltation le triomphe de leur maître. Ils n'en doutaient plus, le royaume était à la veille d'être établi. Le pouvoir allait leur être confié, ils accéderaient aux plus hautes charges. Ils seraient comblés d'honneurs, ils seraient universellement craints et révéérés.

Un retournement inattendu s'était produit changeant les acclamations de la multitude en malédictions haineuses. Le Christ avait bien été couronné roi, mais sa couronne était d'épines et son trône la dernière ignominie.

Les apôtres, unis dans une même crainte, attendaient que le Christ se décidât à frapper. Qu'il donne le signal du combat et de la victoire et tous accourraient. Et du haut d'une colline ils verraient le feu

du ciel anéantir ses ennemis. Ils espéraient qu'il frapperait tandis qu'il leur restait encore un semblant de courage. Mais à leur immense consternation, le Christ n'avait pas offert la moindre résistance. Ses ennemis l'avaient eu à leur merci, l'avaient traîné de prison en prison, d'un juge à l'autre au milieu d'une foule que le succès enivrait et assoiffait de sang. Non seulement Jésus s'était laissé arrêter, mais il avait poussé la douceur jusqu'à guérir le soldat que Simon-Pierre avait blessé en un geste de courage désespéré.

On l'avait détenu en des prisons d'où les apôtres espéraient le voir s'évader librement. Lui qui s'appelait le juge des vivants, il s'était laissé condamner à mort et conduire sans protester au lieu du supplice. Sa défaite était totale.

Les disciples s'étaient éparpillés. L'un d'eux soupesait une bourse et se rendait compte qu'il avait perdu au change pour l'éternité. Un autre, intimidé par une servante ironique, jurait qu'il ne connaissait pas son Dieu. Un troisième surveillait de loin les événements, perdu dans la foule anonyme. Les autres étaient disparus comme des lièvres effrayés.

Les Évangélistes n'essayent pas de couvrir la honte des apôtres; Jean, le moins lâche de tous, et Matthieu écrivent leur propre confession. L'histoire de leur abandon du Christ contraste vivement avec la conduite de Marie au moment où le ciel et la terre seront ébranlés: ils ne pouvaient oublier que la Vierge avait accompagné son Fils au pied de la croix, tandis qu'eux se mettaient à l'abri. Souvenir qui dut plus tard confirmer leur courage au moment du martyre. Saint Jean ne devait-il pas à Marie le

courage d'être monté au Calvaire ? Et Pierre, écrasé de remords, n'avait-il pas cherché auprès d'elle le pardon et la consolation ? Tous deux ne s'étaient-ils pas réfugiés autour d'elle dans le Cénacle, apprenant aux pieds de cette femme forte, comme des petits enfants, le courage et l'héroïsme ?

Après l'Ascension, nous les retrouvons encore dans le même refuge, autour de la Vierge. Quelle longue et angoissante attente ce fut ! Le Christ les avait quittés à jamais et ils en étaient brisés. La malveillance et le soupçon les entouraient. Ils se sentaient épiés, constamment en danger. Car si le Maître, triomphant de la mort, avait échappé aux Romains et aux Juifs, ceux-ci étaient bien résolus à faire leur compte aux disciples.

Ce péril n'était que trop réel, que trop immédiat. Qu'avaient les apôtres pour se rassurer ? Une étrange et vague promesse. Jésus leur avait promis la venue d'un être mystérieux appelé le Consolateur. Or, Dieu sait qu'ils avaient besoin d'être consolés. Mais il leur fallait surtout de la force. Ce consolateur, avait dit Jésus, leur enseignerait toutes choses. Pour l'heure, ils étaient plongés dans l'incertitude, et la crainte les dominait. Leur pauvre foi résistait difficilement à l'épreuve des jours mornes qui passaient sans rien apporter de nouveau. Viendrait-il donc jamais ce mystérieux Consolateur ? Ils étaient toujours aux abois et cependant n'osaient s'enfuir afin de ne pas désobéir aux ordres explicites de Jésus. Osaient-ils espérer encore ?

Mais au milieu d'eux se tenait Marie, la Mère de Jésus et, désormais, leur Mère à eux aussi. Calme, confiante, rayonnante de foi et d'espérance, elle

s'efforçait de les rassurer. Son Fils ne manquerait pas à sa promesse. Dans son cœur habitait le Consolateur attendu et elle pouvait leur assurer qu'il n'était point un être vague, mystérieux, impersonnel, mais l'époux bien-aimé et intimement connu de son âme. Les jours étaient mauvais, mais un feu céleste viendrait dissiper les ténèbres. Jusqu'ici l'ennemi triomphait, mais bientôt l'arme invincible de la croix le subjuguera.

Ainsi les apôtres ont-ils attendu avec elle, malgré la faiblesse de leur foi. Plus tard, après la joie et les victoires de leur confirmation, ils se rappelèrent que le courage de Marie les avait empêchés de défaillir avant que la flamme du Saint-Esprit eût remplacé la foi lumineuse de la Vierge et la consolation de Dieu, les consolations d'une Mère.

Ils n'oublièrent jamais, ni l'Église après eux, que cette première de toutes les neuvaines, les neuf jours avant la Pentecôte, se déroula sous la présidence de la Vierge-Mère et eut pour conséquences la miraculeuse descente du Saint-Esprit, la renaissance de leur foi et de leur courage et les premières victoires de la conquête du monde.

Malgré les transports de l'union mystique et la transformation prodigieuse qu'ils subissaient au moment de la Pentecôte, les apôtres ont sans doute remarqué l'extase de Marie recevant sous une nouvelle forme l'époux de l'Incarnation. Après la Pentecôte, Marie disparaît complètement de l'histoire écrite. A partir de ce moment, la tâche d'annoncer le royaume de Dieu appartient à ces hommes confirmés que Jésus a choisis parmi les pêcheurs et les publicains de la rude Galilée. A eux appartenait d'établir

l'Église. Or, l'histoire se soucie avant tout des faits extérieurs, des réalisations concrètes, temporelles; elle pourrait difficilement raconter les progrès spirituels d'une âme en état de grâce. C'est là la tâche du poète ou du mystique, mais ce qu'ils écrivent l'un et l'autre intéresse bien peu de gens. Ainsi les écrivains sacrés tournent-ils toute leur attention vers les apôtres lancés à la conquête du monde. Leurs actes constituent une grande épopée religieuse d'un intérêt palpitant. Les actes de Marie n'ont rien de sensationnel et la rareté des documents découragerait l'historien le plus savant.

Cependant, le fait que Jésus a laissé Marie sur cette terre après l'Ascension montre que la Vierge avait un rôle à jouer au berceau de l'Église. Le Christ n'agissait pas ainsi sans motifs sérieux, car le premier mouvement de son amour filial a certainement été d'enlever Marie au ciel immédiatement après son ascension. Il importait extrêmement qu'elle demeurât parmi nous afin que l'Église naissante bénéficiât de sa présence et de son influence. N'est-elle pas d'ailleurs la Mère du Corps mystique comme celle du Christ ?

Marie accepte donc de s'exiler de son Fils, non pas en vue de quelque grande victoire ou d'honneurs extraordinaires, mais tout simplement parce que l'Église était faible et avait besoin de soins maternels, parce que les apôtres se cherchaient encore, et avaient besoin d'un solide appui, parce qu'il leur était salutaire de confier à une telle femme les mystiques péripéties de leur apostolat.

Ce fut de chez elle que les apôtres s'en allèrent prêcher l'Évangile; c'était chez elle qu'ils revenaient

après chaque mission. Après son reniement, Pierre s'était jeté aux pieds de la Vierge, broyé par le remords; une seconde fois il revint vers elle avec le récit de la solennelle profession de foi de sa première prédication, à la suite de laquelle cinq mille personnes avaient adhéré au Christ.

Chargé d'écrire la vie du Christ, Luc n'a pas manqué, en historien scrupuleux, de se renseigner à la source par excellence. Il consulte Marie qui, pour ainsi dire, lui dictera les premiers chapitres de son évangile auxquels de vieux saints bien inspirés ont donné le nom d'Évangile selon Marie.

On peut tenir pour assuré que les premiers chrétiens de l'entourage de la Vierge avaient fréquemment recours à elle. Combien durent la prier de leur parler de son Fils! Avec quelle bonne grâce ne devait-elle pas s'exécuter! Et de ces entretiens incomparables chacun remportait une parole précieuse, un trésor de grâce pour l'avenir. Celui qui pressentait le martyre à quelque détour du chemin de la croix revenait confirmé dans le courage et la foi, au récit de la Passion dont la Vierge avait épousé une à une toutes les douleurs. Les jeunes filles qui la rencontraient dans la rue recevaient d'elle une indélébile impression de pureté. Rien qu'à la voir, des jeunes gens déjà aux prises avec les tentations de la chair se sentaient une force nouvelle pour résister aux assauts du péché. Les mères qui entendaient Marie parler de son Fils redoublaient d'amour envers leurs enfants. Les égoïstes avaient honte d'eux-mêmes devant l'inépuisable charité de Marie. Et les hommes, si vite oublieux des absents, ne pouvaient

oublier le Christ dont elle évoquait la perfection d'une façon si exquise.

L'Église n'a jamais cessé de s'inspirer de Marie. Sa seule présence y modifie toutes choses, confère à tout plus de tendresse et de pureté, facilite l'imitation du Christ. En ce temps-là, alors que l'Église la possédait dans sa réalité charnelle et non pas seulement dans le souvenir que rappellent constamment les fêtes du cycle liturgique, les œuvres d'artistes de génie, les cathédrales dédiées à son nom, en ce temps-là, dis-je, elle dut être pour les hommes la voie royale menant au Christ, la porte même de la Cité de Dieu.

La Vierge mourut dans la joyeuse acceptation du sort commun des hommes. Selon la tradition, les apôtres se trouvèrent réunis à son lit de mort, pleurant le plus cher de tous les liens qui les rattachaient à leur maître, pleurant l'être qui avait connu le Christ plus intimement qu'aucun autre et qui ne leur parlerait plus de lui, pleurant la Mère que leurs victoires avaient tant réjouie, qui compatissait si bien à leurs épreuves et qui les quittait maintenant pour entrer dans la gloire de sa récompense.

Cette fois encore, le sceptique Thomas arriva en retard. Mais son retard eut une conséquence infiniment heureuse, car les apôtres se hâtèrent de l'amener à la tombe de Marie afin de lui faire voir le visage de leur Mère à tous. Or, comme à la Résurrection, ils trouvèrent un sépulcre vide. Corps et âme, Marie était montée vers son Fils dans la gloire de l'Assomption.

Bien que Marie ait quitté la terre pour rejoindre son Fils et Sauveur en un éternel triomphe, son action

parmi nous se poursuit ininterrompue. Comme de son vivant elle agit avant tout par l'exemple. En effet, à part celle du Christ, son influence est la plus puissante que l'humanité ait jamais subie. Excepté Jésus encore, aucun être n'a été l'objet de tant d'amour et de vénération. Elle devint et elle reste le modèle exemplaire de la jeunesse et de la vieillesse. Elle est la patronne de la vierge timide comme de la mère virile, du fils comme du père, de la princesse en son palais comme de la cuisinière à ses fourneaux.

La flamme de sa pureté illumine l'univers. Sa foi est le modèle de toute foi. Sur terre, elle a servi le Christ si parfaitement que ceux qui se consacrent au service de Dieu s'inspirent d'elle invariablement. Moines, adolescents, mères, jeunes filles, hommes accablés de responsabilités, dans la joie comme dans l'affliction, tous ceux qui prient s'efforcent de modeler leur prière sur celle de Marie, qui savait si bien parler à Dieu.

Grâce à Marie, pour la première fois dans l'histoire, la pureté fut mise à l'honneur. La femme put enfin se parer d'innocence et la modestie devint le blanc vêtement de l'enfant, de l'épouse intacte, de la sainte femme et de la religieuse. L'obéissance cessa d'être une nécessité de l'esclavage pour devenir la servitude volontaire des enfants de Dieu. La charité se réchauffa à la flamme des cierges qui brûlent partout devant les autels de Notre-Dame.

Les Béatitudes du Sauveur, la pauvreté en esprit, la douceur, la miséricorde, le pardon des ennemis, la pureté du cœur, prennent tout leur sens quand on les considère, non comme les maximes abstraites d'un code admirable, mais dans la vie et les actions

de la plus belle de toutes les femmes. Ce que le Christ avait glorieusement enseigné et vécu, Marie le transpose dans l'humble réalité de la vie quotidienne.

Ayant vu Marie accoucher de son Enfant sur la paille d'une étable, fuir à travers le désert la menace de soldats sanguinaires, au comble de l'angoisse chercher son Fils parmi les dédales du Temple, ayant vu ce même Fils accéder à une parfaite maturité et entreprendre l'œuvre qui devait transformer le monde, les mères ont mieux compris la dignité de leur condition et l'importance primordiale de leur rôle dans l'humanité.

A cause de Marie, les hommes ont mieux aimé leurs femmes et ont appris à respecter les tâches ingrates et monotones de la ménagère.

Ainsi, jusqu'à la fin des temps, l'exemple de Marie continuera-t-il à agir. Les Sœurs de la Merci et les Sœurs de la Charité se donneront le nom de Marie. L'amour de Marie inspirera d'innombrables jeunes gens à se revêtir du sacerdoce du Christ. Des missionnaires enseigneront le doux nom de Notre-Dame à des peuples qui méprisent les femmes et vendent leurs enfants. Des artistes de génie lui consacreront des chefs-d'œuvre. Des familles voudront revivre la vie de la maison de Nazareth. Des infirmières s'inspireront du dévouement de la Vierge et les enfants auront la chance d'être aimés un peu comme Marie aima le plus beau des enfants des hommes. Marie élève l'humanité à de nouvelles hauteurs d'amour et de pureté. Pourrait-on concevoir contribution plus importante à notre race ?

A mesure que les ans augmentent notre petit bagage de sagesse, nous attachons de moins en moins

d'importance à nos succès passés. L'adolescent se fait une gloire de tel ou tel exploit sportif; le jeune homme se dépensera sans compter pour s'imposer à l'attention, pour laisser derrière lui une œuvre durable, une action féconde. Avec l'âge, on se souciera bien peu d'avoir un jour compté un point décisif à une joute de gouret, ou d'avoir gagné un sensationnel procès dont personne ne se souvient plus, ou d'avoir poussé au fond de la jungle un chemin de fer que la végétation recouvre déjà. Il en est ainsi de la majorité des prétendues grandes choses que l'homme accomplit: elles passent et sont oubliées. Par contre, ce que les hommes sont en eux-mêmes demeure à jamais.

Que reste-t-il des victoires d'un Napoléon, de ses intrigues, de ses édits, de ses fameuses colères? Il croit tenir l'Europe dans le creux de sa main et le voilà complètement dépossédé sur un îlot désert. Quel souvenir a-t-il laissé, sinon celui d'un tyran enflé d'orgueil, ambitieux sans mesure, cruel et sanguinaire?

D'autre part, des écrivains qui considèrent l'ordre franciscain comme la survivance d'une mentalité archaïque ne pourront s'empêcher d'aimer saint François d'Assise à cause de sa ressemblance avec le Christ. Ils n'ont pas la moindre idée de ce qu'il a pu accomplir: ils l'aiment en raison de l'exquise poésie de sa vie.

Dans l'ordre humain, rien n'égale la puissance de l'exemple. Nous agissons le plus souvent non pas par réflexion, mais par imitation; nous faisons telle ou telle chose parce que nous la voyons faire, sans égard à son importance ou à sa futilité. Tout le monde

joue au tennis, alors on joue au tennis. Tout le monde perd son temps à la balle au camp, alors on y va. Des romanciers ont écrit des chefs-d'œuvre, nous brûlons de l'envie de faire comme eux. De grands musiciens ont enfanté d'autres grands musiciens aussi étrangers que possible à leurs prédécesseurs. Des saints ont eu des émules qui s'étaient dit en lisant leurs vies: « Pourquoi pas moi ? »

Les hommes disent volontiers que la femme est particulièrement encline à l'imitation, à preuve sa servilité à l'égard de la mode, qui, non seulement règle le vêtement et les manières, mais va jusqu'à transformer le type féminin lui-même. On n'a qu'à feuilleter un vieil album de famille pour se rendre compte d'une évolution aussi étonnante qu'arbitraire, au point que certains types de femme d'il y a vingt ou trente ans nous paraissent aujourd'hui invraisemblables.

On s'amuse encore à Hollywood, et non sans fierté, du fait que certaine vedette peut révolutionner à son gré la coiffure des dames d'un bout à l'autre de l'Amérique.

Mais que ces messieurs ne se vantent pas trop. Il n'y a pas si longtemps que tous arboraient de féroces moustaches, portaient la chaîne de montre en travers du gilet et la breloque au pantalon. Et en général les hommes embrassent telle ou telle carrière moins par véritable vocation que pour en avoir vu un autre y réussir. Un grand médecin attire de nombreux candidats à l'exercice de la médecine. Un criminaliste célèbre se verra bientôt entouré d'une foule de jeunes singes. Il n'est pas un génie qui ne voie pousser autour de lui d'embarrassants imitateurs.

L'Église, connaissant bien ce trait fondamental de la psychologie humaine, propose constamment à notre imitation les héros et les héroïnes de la foi. Elle les fait défiler devant nous durant l'année liturgique, glorieuse procession d'apôtres, de martyrs, de confesseurs et de vierges. Le cas de saint Ignace est celui de tant d'autres qui, à la suite de la lecture de la vie des saints, devinrent à leur tour des saints.

De nos jours, la sainte la mieux connue et la plus invoquée est une jeune fille qui ne fit absolument rien de sensationnel, à qui on ne peut attribuer aucune action d'éclat, bref qui n'avait rien de remarquable selon l'échelle des valeurs du monde. Mais, dans son existence simple et sans événements, sainte Thérèse de Lisieux a atteint une telle perfection qu'on l'aime et qu'on désire la suivre dans sa petite voie dès qu'on la connaît. Si elle exerce aujourd'hui une influence si profonde, c'est parce qu'elle était beaucoup et non parce qu'elle a fait beaucoup.

L'influence du mal semble, extérieurement du moins, plus puissante que celle du bien. Un incendiaire ne peut-il pas détruire en une heure un palais que mille ouvriers auront mis une génération à édifier? Ainsi, une jeune fille indigne est capable de détruire tout ce qu'un homme doit à la tendresse vigilante de sa mère, un viveur laissera derrière lui maintes vies brisées, un dictateur établit un régime de terreur qui livrera un peuple entier aux despotiques fantaisies d'une douzaine d'anormaux.

Les pays progressent ou rétrogradent parallèlement à l'influence qu'ils subissent. Un scélérat peut traîner son peuple dans la boue. Sous un héros patriote, une civilisation donnera des fruits incompa-

rables. La courtisane et la sainte auront toutes deux des émules.

Il nous est salutaire de réfléchir à tout cela, nous qui vivons en un temps si bassement matérialiste, nous que la quantité impressionne tant. Nos gratteciel ne sont jamais assez hauts, nos chemins de fer jamais assez nombreux; nous admirons l'écrivain capable de produire avec la régularité d'une chaîne d'assemblage; nous nous passionnons des records de rendement, de vitesse, de production, sans nous soucier le moindrement de la qualité, c'est-à-dire de la chose en soi.

Tel pays se croit sans égal parce qu'il peut mobiliser cinq millions d'hommes contre ses voisins. Tel dictateur se pense un grand homme parce que ses divisions motorisées ont écrasé en quelques mois la moitié d'un continent. La grande affaire c'est de posséder des flottes formidables, des fortifications gigantesques, une industrie dont la production s'accroît sans cesse, des villes de plus en plus populeuses. Peu importe que le peuple soit heureux ou non, que la culture désintéressée fasse ou non des progrès, que la religion soit respectée ou non, qu'il y ait des saints ou non.

Oui, nous avons grand besoin de nous rappeler que tout ce qu'il y a de grand et de durable dans le monde a toujours été fait par une élite peu nombreuse, peu connue. Il y a les pères et les mères dont l'influence peut engendrer une race de criminels et de dégénérés ou une génération saine, forte, et pure. Il y a les prêtres, dont les sermons sont peut-être parfois enfantins ou ennuyeux, mais dont la vie sera souvent digne d'un curé d'Ars. Il y a les religieuses

qui, sous l'anonymat de l'habit, vivent la charité du Christ et l'amour de Marie.

C'est à nous demander parfois si les choses les plus durables que nous possédions de nos prétendus grands hommes ne sont pas les monuments élevés à leur mémoire. Car leurs empires s'effritent, leurs vastes constructions s'écroulent, leurs fameuses inventions sont bientôt démodées. De ce qu'ils ont accompli presque rien ne subsiste. Mais ce qu'ils furent, leurs vertus, leurs vices, leurs lâchetés, leur égoïsme, tout cela continue d'agir comme un ferment à travers l'humanité éparsée. L'exemple, l'influence, voilà les forces essentielles qui font des familles saines, des races vigoureuses et des civilisations dignes de durer.

Parvenu à l'âge mûr, l'homme conscient ne se pose qu'une seule question : quelle a été son influence sur ceux qui l'ont connu intimement, même rien qu'en passant ? Il se rend compte que sa vocation essentielle était, selon la leçon de Jésus et de Marie, de donner le bon exemple. Il voit le mal irréparable que font autour d'eux les mauvais catholiques et le bien incommensurable de ceux qui marchent dans les pas du Christ et de sa Mère.

Certes, nous ne manquons pas de saints et de grands catholiques, mais il nous faut confesser, à notre grande honte, que bien peu de nos chefs et de nos maîtres sont vraiment catholiques. Nous avons été trahis, et avec nous, la civilisation tout entière et le Christ lui-même, par des gens dont la seule préoccupation est la réussite à tout prix, même au prix de leur propre personne. Leurs œuvres sont peut-être remarquables, mais elles n'ont rien de chrétien.

La liste serait longue de ces mauvais catholiques à l'influence néfaste. Hitler avait été élevé dans la religion catholique; Gœbbels avait grandi chez un prêtre; Mussolini était né dans la foi catholique. Et combien de philosophes et d'écrivains célèbres nous pourrions nommer qui ont renié leur foi ou qui jugent imprudent de la confesser! Et combien de catholiques ne compterions-nous pas parmi ces politiciens qui ruinent leurs villes, ces chefs unionistes malhonnêtes, ces capitalistes qui ne semblent avoir jamais entendu parler des encycliques, ces artistes qui traînent la beauté dans le ruisseau! Des catholiques sont même devenus des bandits notoires.

N'insistons pas. Ces traîtres sont nos pires ennemis et je n'aurais point parlé d'eux si leur influence n'avait été ou n'était pas si désastreuse.

Apologiste de notre foi, fermement convaincu comme je le suis de la vérité et de la beauté du catholicisme, je me suis toujours cru capable de répondre à toutes les objections, sauf une. Je me sens mal à l'aise et embarrassé lorsque mes adversaires me disent quelque chose comme ceci: « La doctrine catholique est splendide, mais comment expliquez-vous que ce producteur de films immoraux, ce politicien véreux, ce patron avare, ce chef ouvrier malhonnête, ce marchand voleur, ce jeune homme et cette femme pourris de vices soient des catholiques? »

Certes, je pourrais parler de nos saints innombrables, de ces millions de catholiques vivant au sein d'un héroïsme obscur; je pourrais dire qu'on ne doit pas juger une société d'après une minorité de traîtres et de renégats, mais d'après la majorité de ses membres fidèles. Je pourrais insister sur la

pureté de nos religieuses, sur la vie sacrifiée de nos missionnaires, sur le désintéressement et l'honnêteté à toute épreuve de tant de catholiques, sur la chasteté de milliers de jeunes hommes et de jeunes filles. Mais je sais trop bien que la mauvaise influence des catholiques infidèles à leur baptême annule apparemment lavaleur des plus nobles exemples.

Je me sens fort gêné de parler du Christ à des gens que de mauvais catholiques ont trompés ou maltraités. J'hésite un peu à parler de Marie à des incroyants, à des protestants qui ont lu dans le journal de la veille que telle vedette de music-hall ne manque jamais la messe le dimanche. Si éloquent que je sois, n'est-ce pas qu'on peut toujours me dire: « Oui, oui, vos principes sont admirables, mais nous connaissons des catholiques qui... » ?

L'influence du bon exemple vaut mieux que les meilleurs arguments. Beaucoup de prêtres avoueront n'avoir jamais fait personnellement une seule conversion. Tel étranger venu les consulter était déjà converti et ne demandait qu'une confirmation de ce qu'il avait vu. Par exemple, il était devenu amoureux d'une catholique, et la pureté de cette jeune fille lui avait révélé des horizons surnaturels insoupçonnés. On n'en finirait pas de citer des cas de ce genre. La vie courante en offre autant. Un fêtard qui, après une nuit passée en fort douteuse compagnie, refusera obstinément de manquer la messe, aura peut-être converti à son insu un compagnon de plaisir. Une jeune fille, peut-être compromise par une vie trop libre, mais qui refusera à l'occasion d'entendre une histoire sale, fera peut-être rentrer en eux-mêmes quelques étourdis.

Je le répète, l'exemple vivant est plus fort que les arguments les plus solides. En soi, la vertu est aussi abstraite qu'une équation algébrique. La vertu vécue est une chose tangible, une réalité concrète qui s'affirme nécessairement, qu'il est impossible de dissimuler, qui laisse derrière elle une trace évidente et qui agit par elle-même.

Au jugement du monde, Marie n'a rien fait d'extraordinaire, elle n'a rien fait du tout. Elle est quand même la grande annonciatrice du Messie et c'est par elle que le Christ a été donné au monde, c'est par elle que Jésus a été montré aux bergers et aux Mages, c'est par elle qu'il nous est éternellement montré.

L'espoir en la venue du Messie, si longtemps attendu, faiblissait. Marie apparut et les sages comprirent que Dieu était proche. Et son innocence, sa pureté, sa foi radieuse et sa parfaite charité réchauffèrent les âmes engourdies par le long hiver de l'attente.

Elle fut pour le Christ un modèle de toute perfection. Elle fut la force et le soutien des apôtres. Elle représente toujours l'idéal humain de toutes nos civilisations.

Mais comme Marie nous devons être des précurseurs et des coadjuteurs du Christ. Comme elle nous pouvons donner le Christ au monde. Pensons à ces milliers d'hommes et de femmes qui ce matin ont reçu le Christ à la sainte communion et l'ont porté avec eux au bureau, à l'usine, à la banque, à l'université, au magasin, en tous ces lieux où il ne pé-

nétrerait jamais sans la bonne volonté de ses disciples.

Nous connaissons tous des jeunes ménages pour qui Jésus est toujours un hôte invisible et profondément honoré. Nous savons des hommes d'affaires, des commerçants, des médecins et des avocats qui vivent et agissent selon l'Évangile; je pourrais nommer combien de jeunes institutrices qui font connaître discrètement et efficacement le Christ dans ces écoles neutres dont l'entrée lui est interdite par la loi.

Voilà d'authentiques précurseurs du Sauveur. Je connais des jeunes gens assez courageux pour refuser d'assister à des spectacles dont Marie se serait écartée. Ceux-là, ils sanctifient de la présence de Jésus la récréation, les jeux, la gaieté et la joie.

Tels sont les véritables puissants de ce monde. L'histoire ne réservera que de courts paragraphes aux dictateurs qui prennent tant de place aujourd'hui et beaucoup de prétendus grands hommes n'auront même pas l'honneur d'une note au bas d'une page surchargée. Tandis que les imitateurs du Christ et de Marie produiront des fruits de bonté, de vérité, de justice, de pureté, et siégeront dans la gloire à la droite de Jésus et de sa Mère.

## CHAPITRE VI

### Marie et l'amour agissant

Aucun autre siècle que le nôtre n'a peut-être autant parlé de l'amour. On dirait que nous en sommes obsédés. Nous avons des romans d'amour, des chansons d'amour, des poèmes d'amour et des philosophies de l'amour. Nous parlons sans cesse de l'amour, de ses joies, de ses difficultés, de ses étapes, de son évolution et bien souvent cette analyse sans fin porte à faux.

Je me demande même si aucune époque a autant méconnu l'amour que la nôtre. Nous en avons fait un terme suspect désignant une sorte de fièvre, une forme spéciale de folie, une excuse pour le crime et les pires infidélités. Apercevons-nous à l'étalage d'un kiosque une de ces revues dites d'intérêt sentimental, soyons certains de n'y trouver que des parodies légères, voire risquées, de l'amour, avec obligato de clair de lune et d'émotions idoines.

Nos héros donjuanesques sont généralement des libertins vicieux dont les aventures galantes illustrent exactement ce que ne doit pas être l'amour. Si les exigences de la séduction les conduisent au mariage, la cour de divorce n'est jamais bien loin.

Les philosophies de l'amour les plus en vogue ne sont que des élucubrations hasardeuses de polygames impénitents qui cherchent à se justifier en prônant la règle pure et simple de l'instinct animal.

On charge ainsi le concept d'amour de toutes sortes de trivialités et d'indignités. Il mérite pourtant mieux. Il faudrait le rendre à son sens, lequel est celui d'un sentiment très noble, d'une réalité sacrée. Car nous ne pouvons oublier que le Christ a fondé sa religion sur l'amour et qu'en somme il ne nous a donné que deux commandements: « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, et tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Voilà l'essence de la Loi nouvelle. Ces deux commandements renferment tous les autres. Le premier nous engage dans une exigence d'amour qui nous élève jusqu'au ciel: il nous faut aimer Dieu par-dessus tout le monde créé. Le second nous pousse à embrasser l'humanité entière dans notre charité: au prochain, sans exception aucune, il faut apporter affection et dévouement.

Ces commandements révolutionnaires, le Christ se les appliqua avec autant de rigueur que de générosité. Il aima son Père avec cette ardeur du Fils qui fait passer les intérêts paternels avant les siens propres. Ayant consacré sa vie exclusivement au service de son Père, il pouvait dire en toute vérité: « Je fais toujours ce qui plaît à mon Père. » Ce zèle dévorant provenait de la vision divine de la beauté, de la vérité et des abîmes insondables de la gloire de Dieu. Et nous savons que Jésus aima jusqu'à souffrir une mort affreuse.

Mais notre propos, c'est de mettre en lumière la façon merveilleuse dont Marie vécut les deux grands commandements proclamés par son Fils. Je rappelle une dernière fois que nous nous étions proposé d'étudier en Marie uniquement les vertus qui font le plus défaut à notre temps. Or, si versés que nous nous

pensions dans les affaires du cœur, pour apprendre ce qu'est l'amour vrai et comment cet amour transforme toute une existence, il nous faut contempler encore la femme dont l'amour attira Dieu lui-même sur notre terre.

L'homme moderne poursuit la femme comme une proie et il ose appeler amour cet instinct qui lui est commun avec les chiens de ferme et les chats de gouttière. Une femme abandonne-t-elle son mari, ses enfants, son foyer, elle appellera amour cette passion insensée qui l'arrache à tout ce qu'il y a de sacré et de précieux dans sa vie, et ainsi parleront ceux qui décriront son aventure ou défendront sa lâcheté. Nos modernes courtisanes se marient et se démarient comme on change de chaussettes et couvrent du nom sacré de l'amour ce qui n'est qu'une prostitution éhontée.

Mais, non seulement notre société moderne dégrade l'amour en l'identifiant à un instinct commun à tous les animaux, elle voudrait aussi l'abolir et lui substituer la haine érigée en système.

La haine, ne l'oublions pas, existe depuis que le monde est monde. Entraîné en enfer par son orgueil, Satan se prit d'une haine jalouse pour l'homme que Dieu venait de créer. L'ange déchu jura la perte de l'être à qui Dieu avait promis une si glorieuse destinée.

L'homme hérita de la haine lorsque Caïn tua son frère Abel, dont les sacrifices étaient plus agréables à Dieu que les siens. Ainsi parut l'homicide, fruit de la première haine germée aux portes mêmes du paradis.

Des meurtres isolés on passa bientôt aux massacres collectifs et la guerre répandit le sang à flots sur la terre. L'envie engendra des haines qu'enflammaient la luxure et la passion, des haines qui détruisirent des villes entières, des flottes entières, des populations innocentes, des haines qui dressèrent les peuples les uns contre les autres. La vendetta des clans prit les proportions d'une loi internationale.

Le rôle de la haine dans l'histoire est trop vaste et trop horrible pour que nous nous y étendions. Mais il nous faut bien envisager un fait renversant: pour la première fois depuis l'ère chrétienne, nous voyons la haine représentée, enseignée comme une vertu. Le communiste apprend à haïr tous ceux qui n'appartiennent pas à la même classe sociale que lui et à leur livrer une lutte sans merci. Pour le communisme, la guerre des classes est la condition indispensable de la réalisation du paradis révolutionnaire.

Le nazisme a cultivé la haine des races en implantant dans le cœur de ses adeptes et de la jeunesse une xénophobie agressive. Et nous avons vu cette haine multiplier de façon monstrueuse les moyens de destruction, répandre sa fallacieuse propagande et provoquer des massacres sans précédent.

On enseigne à l'ouvrier à livrer une lutte impitoyable et incessante au patron. De leur côté, les capitalistes sans entrailles considèrent l'employé, non pas comme un associé, mais comme l'ennemi qu'il faut affaiblir en l'exploitant et réduire à l'esclavage de la concurrence des salaires.

Et même en dehors du racisme nazi, la couleur de la peau est pour le grand nombre un motif suffisant de persécution ou de haineux exclusivisme.

Je m'imagine aisément un historien de l'avenir écrivant les lignes suivantes: « La haine est évidemment aussi vieille que l'humanité elle-même. Mais on la rangeait parmi les vices et à cause de cela les hommes en redoutaient les terribles conséquences. Cependant, durant la première moitié du vingtième siècle, on altéra étrangement le sens des mots, sous prétexte de se conformer à de nouvelles réalités. Les vices devenaient des vertus. Par exemple, on entendait par adultère une impulsion biologique à laquelle il était de bon ton de ne pas résister. Le vol cessait d'être un vol s'il se chiffrait par millions de dollars. Et la haine, loin d'être crainte, devenait une glorieuse vertu. Il y eut des chefs d'État qui semblaient pétris de haine et des nations entières vouèrent une haine sacrée aux peuples de sang différent. Une propagande forcenée poussait au paroxysme les dispositions haineuses des individus. Ce siècle nous donne le spectacle invraisemblable de cultures et de civilisations cherchant à se fonder sur les bases pourries des haines humaines. Rien de semblable ne s'était jamais vu. La folie et l'aveuglement de ce temps ont quelque chose de prodigieux. »

L'historien qui écrirait ceci se montrerait en vérité bien modéré, car on ne saurait exagérer les haines de classes fomentées par les mensonges communistes, les haines engendrées par le racisme nazi et la simple intolérance raciale.

Avec quel profond soulagement allons-nous maintenant contempler l'amour si doux et si consolant de Marie, cet amour qui fit les délices des anges, qui fut la joie de l'humanité et l'affection humaine la plus exquise jamais offerte à Dieu.

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit », avait proclamé le Sauveur du genre humain.

Marie entendit ce commandement, presque terrifiant dans son étendue et sa hardiesse. La créature obligée à l'amour de son Créateur! L'être humain limité, fini, astreint à porter son affection vers la vérité infinie et la beauté divine! Marie acquiesça avec une totale spontanéité. Quoi de plus naturel que l'amour des enfants de Dieu pour un si bon Père! Il est plus nécessaire à Marie d'aimer Dieu que de respirer. Elle peut bien vivre quelques secondes en retenant son souffle, mais elle ne saurait exister sans cet amour essentiel de Dieu. Elle pourrait durant tout un jour oublier de remercier ses parents de lui avoir donné la vie; mais comment serait-elle capable d'oublier un seul instant la grande générosité du Père qui l'avait appelée à l'existence parmi les effusions de son amour?

L'amour de Marie était quelque chose de neuf sous le soleil. Dieu avait été auparavant l'objet d'amours nobles et généreuses, mais en cela Marie est incomparable parce qu'elle put aimer Dieu d'une triple façon. Elle l'aima d'abord comme la plus dévouée des filles, puis comme une épouse et enfin comme une mère.

Voilà la perfection de l'amour: Marie aimant Dieu, son Père; aimant le Saint-Esprit, époux de son âme; aimant le Fils, incarné en son sein!

Marie aimait Dieu aussi spontanément qu'elle accomplissait ses moindres devoirs envers lui. Son amour fut d'abord une longue action de grâces. Merveilleusement clairvoyante, elle sut apprécier toute

la générosité du Père à son égard. Son corps, son âme, la splendeur du ciel, les biens de la terre, les joies de la famille et de l'amitié, les dons de l'esprit, la bénédiction du rire et des larmes, tout cela Dieu le lui avait prodigué en lui donnant l'être. Ainsi, tout ce qu'une enfant réellement reconnaissante éprouve pour un père généreux jusqu'à l'extravagance, Marie le ressentit pour Dieu son Père. Comme il arrive souvent chez les généreux, son amour s'éveilla au sentiment des prodigalités divines.

Quelle mère digne de ce nom n'éprouve pas pour le père de son enfant un immense amour? Le père et la mère ont ensemble accompli une grande chose. Ils sont les procréateurs d'un petit être qui est fait de leur propre chair, qui leur ressemble à tous deux et qui en quelque sorte les résume. La passion joue un rôle éminent dans ce jeu de l'amour; cependant les parents connaissent des moments de paix profonde et d'intense union spirituelle sans qu'intervienne le désir charnel. En ces instants bienheureux, les âmes des parents se touchent et se fondent. La Vierge aima le Saint-Esprit de cet insigne amour d'épouse, mais sous sa forme la plus pure, la plus dépouillée de passion. L'Esprit Saint l'avait couverte de son ombre et avait opéré dans son sein la double merveille d'une conception virginale. Si elle était la Mère de ce divin Enfant, c'est lui qui était le divin auteur de l'existence terrestre de ce même enfant.

Pas de place pour la passion dans cet amour absolument désintéressé. L'union la plus parfaite de deux êtres humains n'approcherait pas même de très loin l'union de Marie et de l'Esprit de Dieu.

Elle était si complète que le Saint-Esprit habitait en la femme immaculée qu'il avait couronnée de son amour. Une femme peut bien étreindre son mari avec toute la tendresse du monde; Marie, elle, possédait son divin époux dans son cœur.

Marie aima Dieu comme son Père et comme l'époux de son âme. Mais elle jouit encore de l'extraordinaire privilège d'offrir à Dieu lui-même le plus bel amour dont le cœur humain soit capable: l'amour d'une mère pour son fils. Quel prodige! L'enfant qu'elle portait entre ses bras était et son fils et la seconde personne de la Sainte Trinité. Elle aima son enfant avec cette intensité et cette profondeur propres aux mères et cet amour s'adressait en même temps à Dieu.

Marie aima Dieu comme une fille, comme une épouse et comme une mère. Qui donc aurait pu mieux qu'elle satisfaire au premier commandement du Christ? Si Dieu la combla du triple amour d'un Père, d'un époux et d'un Fils, Marie en fut trois fois digne. Jamais on n'avait vu et jamais on ne verra rien de semblable.

Le penseur moderne un tant soit peu respectueux des réalités chrétiennes affecte une grande révérence à l'endroit du second commandement du Christ. « Voilà qui peut se comprendre, déclare-t-il. Il est noble d'aimer son prochain et j'espère y parvenir selon la faible mesure de mes forces. Mais aimer Dieu, ça, c'est une autre affaire. Permettez-moi d'observer que si Dieu est infini comme vous le croyez, il serait impertinent à un être infime comme moi de prétendre l'aimer. D'ailleurs, la distance qui nous sépare de lui le met malheureuse-

ment hors de la portée de mon amour. Je préfère viser moins haut et aimer des êtres qui me soient plus proches, comme mes semblables, par exemple. »

Et notre digne penseur de se croire un petit saint, sans plus.

L'histoire n'a pas gardé, que je sache, un souvenir édifiant des efforts des hommes pour s'aimer entre eux. En tout cas, en écrivant ces lignes je n'ai pas l'impression que le monde soit un paradis d'amour fraternel. Des barrières redoutables se dressent entre les nations et d'insidieuses propagandes répandent des haines plus dangereuses que les armes les plus terribles. Je trouve aujourd'hui assez peu d'amour dans la concurrence commerciale, dans les jugements des critiques littéraires, dans les rivalités entre acteurs et les intrigues entre politiciens.

Non, malgré les prétentions des philanthropes et altruistes professionnels, le monde ne m'apparaît pas tellement imprégné de douceur et de tendresse. Serait-ce parce que les hommes auraient voulu obéir au commandement le plus difficile, l'amour du prochain, plutôt qu'au plus facile, l'amour de Dieu ? Serait-ce parce qu'il n'est guère possible d'observer le second commandement sans s'être d'abord longuement exercé dans le premier ?

Le Père Malachie <sup>1</sup> qui savait, lui, la difficulté d'aimer son prochain, observait un jour ses compagnons de voyage en chemin de fer : un gros homme bouffi qui lisait la page des sports d'une feuille de chou ; une vieille femme toute rabougrie, coiffée d'un chapeau informe et sans âge ; une jeune mère sans

---

1. Héros d'un roman de Bruce Marshall intitulé *Father Malachie's Miracle*.

charme avec son enfant sans grâce. Et dire que Dieu ordonnait d'aimer ça! Le vieux moine, qui avait passé sa vie à pratiquer l'amour du prochain, ferma les yeux. Puisqu'il fallait aimer ces tristes loques, c'était plus facile en ne les regardant pas.

Le Père Malachie était un sage. Les plus ardents altruistes devront bien en convenir! Telle est souvent la façon la plus simple, voire la seule façon, d'observer le commandement du Christ.

Car, pour parler franchement, dans l'ensemble les gens n'ont rien de particulièrement aimable. Même des personnes fort estimables ne peuvent trouver grâce à nos yeux. Qui de nous oserait prétendre aimer sans effort les individus qui ont mauvaise haleine ou qui sont laids, les gens d'un milieu étranger ou d'une race différente, les grands malades, les pouilleux, les tarés, les brutes, les vilains, les mesquins, les tyrans, les bandits à la bouche cruelle, les femmes aux langues de vipère?

Non, nous ne les aimons pas naturellement et il serait ridicule de prétendre que notre amour résulte d'autre chose que d'un effort quasi surhumain de volonté, d'un effort appuyé sur une très haute vertu surnaturelle et sur une grâce spéciale de Dieu.

Inutile, je crois, de discuter un fait aussi évident: l'histoire et notre expérience personnelle sont là pour attester qu'on ne peut aimer son prochain sans d'abord aimer le Créateur du prochain. C'est seulement selon le point de vue de Dieu que l'humanité, c'est-à-dire tous les hommes, sans égard à leur apparence, à leur langue, à leur couleur ou à leurs mœurs, devient aimable; c'est seulement dans cette perspective qu'on peut l'aimer. Quand nous son-

geons à nos relations avec nos semblables, nous avons parfois envie de soupirer: « Puisque vous pensez, Seigneur, qu'on doive les aimer, qui suis-je donc pour vous contredire? »

Mais si lourd que soit le dossier de l'humanité, l'attitude et le jugement de Dieu demeurent. Dieu a assez aimé les hommes pour les créer et ensuite en faire ses enfants adoptifs. Il les a assez aimés pour descendre sur terre et délivrer de leurs péchés ces enfants. Pour les sauver, il les aima jusqu'à la mort. Il les rendit participants de sa vie divine et leur promit la béatitude éternelle en sa compagnie.

Dieu n'aurait pas fait tout cela si la pire bêtise des hommes, leur cruauté la plus monstrueuse, leurs corps les plus repoussants, leurs âmes les plus fausses, leurs coutumes les plus odieuses ne dissimulaient quelque chose d'indestructible et d'infiniment précieux.

Qui suis-je donc, encore une fois, pour oser dire au Dieu infini qu'il a mauvais goût, sinon qu'il a le goût dépravé? De quel droit serais-je hautain, méprisant, préjugé? De quel droit ferais-je le difficile et le dégoûté? Quelle supériorité me permettrait de dire à Dieu: « Seigneur, vous pouvez bien les aimer, vous; mais, quant à moi, daignez m'excuser. »

Impossible d'en sortir, le seul moyen d'aimer le prochain est de l'aimer parce que Dieu aime les hommes et parce que nous aimons Dieu. Il nous faut poser une sorte d'acte de foi aveugle en l'homme; nous devons nous dire que Dieu, dans son infinie sagesse, aime l'homme à bon escient, malgré les défauts les plus graves et les plus flagrants de sa créature.

L'amour du prochain qui ne dérive pas de l'amour de Dieu est nécessairement limité. Nous sommes naturellement capables d'amitié, de camaraderie, de sympathie, de cordialité; mais ces bons sentiments sont encore loin de la charité universelle. N'aimer que les nôtres, n'aimer que ceux de notre race, de notre rang social, de notre mentalité, n'atteint pas l'objet du second commandement. Les Gentils en font bien autant, disait le Christ pour montrer l'essence supérieure de la charité. L'amour du prochain est de soi universel et embrasse l'humanité entière. Et personne n'en est capable à moins d'alimenter son amour à même la charité de Dieu, de l'éclairer à la lumière de la sagesse de Dieu.

Marie observa le second commandement comme personne ne l'a jamais fait. La présence du Christ en son cœur, en lui conférant quelque chose du regard même de Dieu, lui permettait de percer d'emblée les secrets de la charité.

La Vierge savait que les deux grands commandements de l'amour sont inséparables. Elle connaissait cette vérité longtemps avant que le Christ ne l'eût si clairement formulée en faisant allusion aux déshérités du genre humain, les pauvres, les misérables, les captifs et les criminels: « En vérité, je vous le dis, toutes les fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » Par cette parole il réunissait tous les hommes en lui, il identifiait l'amour de Dieu à l'amour du prochain. Qui aime son prochain aime le Christ, et qui aime le Christ aime Dieu. Telle est la dialectique de la charité.

Mais personne ne comprit et ne pratiqua ce précepte aussi bien que Marie. La charité qu'elle voyait s'épanouir en Jésus lui révéla bien des choses. Pourtant, elle avait toujours aimé Dieu et les hommes. Fille comblée d'un Père généreux, elle aimait tous ses frères, y compris les plus misérables et les plus coupables. Elle aimait ses compagnons de jeu, sachant qu'ils étaient chers au Père céleste. Elle aimait Joseph du plus pur amour qui fût. Du cœur aimant de Marie allait être formé le Cœur Sacré de Jésus. Concevrait-on qu'il n'ait pas toujours été brûlant de charité ?

Le miracle de sa maternité identifiait pour elle de la plus étroite façon les deux commandements. Aimant son Fils, elle aimait le Fils de Dieu. Aimant comme elle-même son plus « proche » prochain, elle aimait Dieu directement, en lui-même. En outre, elle aimait d'un nouvel amour en lui et par lui le monde entier. Jésus devant mourir pour tous les hommes, la charité de Marie ne pouvait absolument pas exclure le moindre d'entre eux. Ainsi se confondaient harmonieusement pour Marie le premier et le second commandement. De par ses privilèges sa charité s'ordonna comme d'elle-même selon la surnaturelle économie de l'amour à laquelle nous nous accordons si laborieusement. A sa suite les parfaits ne peuvent plus guère distinguer leur amour du prochain de leur amour de Dieu, tant celui-là est profondément enraciné en celui-ci.

Incomparable, absolument sans pareil, l'amour de Marie pour la nature humaine du Christ ! Qui dira les rêves de la Vierge durant sa bienheureuse grossesse ? Pour ce qui est de la Nativité, les épreuves

de Marie à Bethléem obscurcissent à nos yeux sa joie. En effet, quelle poignante tristesse pour une mère de se voir refuser partout l'hospitalité au moment d'accoucher et d'être forcée de mettre au monde son enfant dans une étable! Malgré cela, que de consolations, que de sujets de joie, dans les circonstances de la Nativité! Si le monde refusait asile à Jésus, Marie, par le fait même, devenait à elle seule le monde entier pour son Fils. Aucune sage-femme n'intervint entre la Mère et l'Enfant. Pas de parents non plus qui eussent voulu soulager la Vierge et l'empêcher de tout faire pour son Fils. Et à cause de la désolation des lieux, elle redoublait d'amour et de tendresse, elle tâchait de tout compenser à force d'amour. Quelle autre mère eut jamais le bonheur d'être tout pour son enfant?

Marie était-elle trop absorbée dans son amour pour entendre le chœur des anges? En tout cas, sous la garde vigilante de Joseph, toute seule avec l'Enfant-Dieu, elle était submergée de joie malgré le dénuement et le froid. Sous le ciel de Noël, Notre-Dame goûtait le suprême amour maternel.

Il n'y a rien de tel qu'un danger commun pour renforcer les liens de l'amour entre deux êtres. Sous la menace de la mort, ceux qui s'aiment se sentent plus étroitement unis, plus présents l'un à l'autre que jamais.

La Vierge dut prendre une conscience nouvelle de son amour lorsque Hérode ordonna le massacre des saints Innocents. Fébrilement, elle enveloppe l'Enfant de ses langes et fuit avec lui dans la nuit ténébreuse. Les périls du désert ravivent sa déchirante angoisse et accroissent en même temps un

amour déjà incommensurable. La solitude de l'Égypte rapprocha encore, si possible, Jésus, Marie et Joseph. Les quelques Juifs d'Héliopolis durent les accueillir assez bien; mais la sainte Famille fut sans doute obligée de se débrouiller toute seule. Chacun a ses propres soucis, n'est-ce pas? Durant ce triste exil, Jésus fut tout pour ses parents et c'est en lui qu'ils puisaient tout réconfort et toute consolation.

Après la mort d'Hérode, ils revinrent s'établir à Nazareth et là Marie connut des années de joie sans cesse renouvelée. Comme tous les enfants, Jésus prononçait ses premiers mots, faisait ses premiers pas, événements considérables dans la vie de toute mère. Comme les autres enfants de son âge, Jésus passait la journée suspendu aux jupes de sa maman, la suivant pas à pas, prodigieusement intéressé par ses moindres actions, découvrant le monde et apprenant à côté d'elle les rudiments de la vie. Rien n'est plus doux à une mère que cette tendre familiarité de son enfant, car jamais plus il ne dépendra autant des sollicitudes de son amour, jamais il ne sera autant à elle.

Quand la Vierge se rendait à la fontaine avec Jésus, combien elle devait être sensible aux compliments de ses voisines la félicitant de la bonne mine et de la grâce de son petit! D'ailleurs, quelle maman n'eût pas été fière d'un pareil enfant?

Jésus devenait un adolescent en tout point remarquable. S'il se distinguait de ses compagnons de jeu par une certaine gravité, il n'en était pas moins joyeux et animé. De ses excursions à travers la campagne environnante, il n'oubliait pas de rapporter à sa Mère quelque gentillesse, quelque fleur dont la

beauté l'avait charmé. Années bienheureuses que celles-là durant lesquelles Jésus grandit en force, en grâce et en sagesse, entouré de la tendre et vigilante et inépuisable affection de Marie.

La crainte d'avoir perdu Jésus lors du voyage à Jérusalem accrut encore son amour. Et, dans la joie de leur réunion, elle comprit qu'elle ne pourrait plus vivre sans lui. Après l'incident du Temple, ils ne se quittèrent plus. Depuis sa douzième année jusqu'au début de son ministère public à trente ans, Jésus ne passa sans doute pas une seule nuit ailleurs que sous le toit paternel.

Bien des fois, tandis que Jésus dormait, Joseph et Marie durent s'entretenir de lui; Joseph disait comme le petit était habile de ses mains (rien d'étonnant à cela, pensait la Vierge, puisqu'il a fait le monde), comme il apprenait vite les trucs du métier et savait tirer le meilleur parti possible de ses matériaux. Il va faire un fameux charpentier, concluait gravement Joseph. Cela ne me surprend pas, songeait Marie, n'a-t-il pas pensé et créé l'univers?

Lorsque Jésus fut assez grand, Joseph lui confia le soin d'accueillir les clients, tâche fastidieuse qui consistait surtout à subir d'interminables marchandages.

A quelque temps de là, Joseph déclara à Marie que Jésus savait certainement s'y prendre avec les gens, à preuve que le vieux Simon avait payé sa table neuve après une discussion de quinze minutes seulement au lieu d'une palabre d'une heure et trois quarts, comme d'habitude. Et puis, la vieille Judith était tellement contente de la poupée de bois que Jésus avait faite pour sa petite-fille qu'elle avait

commandé une douzaine de bols de bois, bien que huit lui eussent amplement suffi. Ézéchiél, le banquier, qui n'achetait qu'à Jérusalem, s'était décidé à commander un lit.

L'ouvrage ne manquait certes pas, mais la sainte Famille ne devait pas en être beaucoup plus riche, Jésus ne refusant jamais de travailler pour des gens qui n'avaient pas de quoi payer.

Joseph et Marie étaient merveilleusement fiers de lui et l'aimaient d'autant plus. Jésus ayant atteint l'âge d'homme, Joseph, avec son calme et son détachement habituels, déposa ses outils et se coucha pour ne plus se relever. Marie ne quitta plus son chevet, tandis que Jésus le remplaçait à l'atelier. Maintes fois durant la journée il venait prendre des nouvelles du malade; le soir il obligeait sa mère à se reposer et assumait le rôle d'infirmier.

Plus tard, Marie s'est peut-être rendu compte, non sans une certaine surprise, qu'il ne lui était même pas venu à l'idée de demander à Jésus le miracle qui eût sauvé son époux bien-aimé. De son côté, Jésus, qui guérissait maintenant de parfaits étrangers et qui ressuscitait même les morts, n'avait pas semblé penser à une intervention miraculeuse en faveur de son père putatif. Marie oublia de solliciter cette faveur à cause de son absolue confiance en Jésus, parce qu'elle s'en remettait entièrement à lui.

Jésus prit en main l'échoppe paternelle toujours à l'enseigne de « Joseph bar David ». Marie rangea les effets du cher défunt et, le deuil terminé, la vie reprit son cours.

Leur solitude rapprocha Jésus et Marie dans un amour encore plus cher. La Vierge n'avait plus per-

sonne au monde que son Fils. Mais n'était-elle pas aussi le centre de sa vie à Lui ? Leurs préoccupations se rencontraient en tout; ils partageaient désormais le même sort.

Le soir, son travail terminé, Jésus venait s'asseoir auprès de sa Mère et lui parlait de Dieu et de sa mission. Ils se rendaient ensemble à la synagogue et les gens admiraient ce fils si dévoué et si bon. Jésus et Marie calculaient ensemble leur modeste budget que les charités de Jésus grevaient considérablement. Ils recevaient leur parenté de temps à autre et étaient toujours les invités les plus recherchés de la bourgade.

L'amour de Marie pour son Fils s'augmentait d'une immense gratitude. Elle l'écoutait parfois frapper du marteau et se disait: « Ce qu'il fait là, c'est pour me procurer l'étoffe dont j'ai tant besoin. » Le soir, il lui remettait l'argent gagné qu'elle rangeait soigneusement. Puis, quand venait le moment d'acheter de la nourriture, des vêtements ou quelque objet indispensable, elle comptait cet argent avec une réelle piété. Cette pièce de cuivre, Jésus avait mis toute une matinée à la gagner en renouvelant le plancher d'un boulanger; ces piécettes étaient le prix d'une porte ou d'une charrue. Marie se réjouissait de devoir à son Fils tout le nécessaire de l'existence, comme elle se réjouissait de devoir la vie à son Père céleste.

Elle ne pouvait vivre ainsi dans l'intimité du Christ sans pressentir ce qui se passait au plus profond de son âme. Elle avait l'intuition de la croissance en lui de la divine solitude. Lui seul avait la pleine intelligence de sa mission et Marie le voyait se rendre compte petit à petit, dans sa conscience

d'homme, que personne ne comprendrait jamais entièrement les grandes choses qu'il était venu accomplir.

Les ignobles péchés des hommes l'affectaient douloureusement. Il voyait les hommes agir avec la dernière stupidité contre leurs intérêts les plus précieux et se faire un mal irréparable. Il aurait tant voulu les initier aux choses de Dieu et ils perdaient leur temps en mille futilités, ne parlaient que des récoltes, de la pluie et du beau temps, de celui-ci et de celui-là, de la politique de Rome, de l'administration. Lui que le zèle de la maison de son Père dévorait, il ne trouvait autour de lui que les mesquineries et les trivialités d'une petite ville de province.

A son retour de quelque réunion, le sentiment de sa solitude et son désir frustré d'être compris assombrissaient son regard. Marie redoublait alors de tendresse et d'attentions. Elle lui offrait son amour comme une magnifique et silencieuse compensation à l'indifférence de ceux qu'il venait sauver. De toute son intelligente sympathie elle s'efforçait de le mieux comprendre, de saisir l'ampleur de ses desseins, de l'interroger avec plus de pertinence et de précision, car à elle seule il pouvait parler du royaume qu'il prêcherait bientôt pour la plus grande gloire de son Père et le plus grand bonheur des hommes.

A l'encontre de tant de mères, Marie n'était pas du tout dominatrice et jalouse de la possession de son Fils. Cependant, la perspective d'une séparation prochaine lui déchirait le cœur. Non pas qu'elle eût voulu l'enlever aux affaires de Dieu, oh! non, mais elle craignait tellement de le perdre pour toujours! Elle ne se faisait pas d'illusions sur les

périls qui l'attendaient. Elle connaissait bien l'orgueil têtue de sa race. Elle prévoyait que le peuple ne tolérerait point les prétentions d'un fils de charpentier. Ayant vu les prêtres à l'œuvre dans le Temple, elle savait qu'ils n'abandonneraient pas facilement leur autorité ni leurs confortables prébendes. En outre, Rome n'endurait pas les agitateurs.

A mesure qu'approchait l'heure de la séparation, son imagination multipliait le danger. Elle se représentait les ripostes meurtrières du monde aux attaques de Jésus contre le péché. Et le cœur de Marie se gonflait d'un amour infiniment douloureux. Car le miracle de l'amour consiste en ceci que plus on le prodigue plus il abonde et se purifie.

Le jour vint où Jésus embrassa Marie et s'en alla vers la défaite et le triomphe, vers le prodige et le miracle, vers le cynisme et la dureté, vers des enthousiasmes éphémères et des haines tenaces, vers ce double sommet de l'histoire, le Calvaire et la Résurrection.

Durant ces trois années de séparation, Marie connut tour à tour les suprêmes joies du bonheur et les abîmes de la douleur. Tantôt le bruit des miracles de Jésus la comblait de fierté; tantôt la rumeur de complots et d'obscures machinations la plongeait dans l'angoisse. Aujourd'hui on parlait de le faire roi; demain on l'accuserait de s'être ligué avec Satan. Un jour elle entendait la populace l'acclamer; plus tard on lui apprenait que la foule avait tenté de le lapider. Voici que des milliers de gens le suivaient partout, suspendus à ses lèvres, émerveillés de ses paraboles et de ses enseignements, rassasiés des pains et des poissons multipliés. Voilà que les

prêtres complotaient sa perte de concert avec l'autorité romaine.

Puisque l'absence confirme la fidélité vraie, l'amour de Marie tantôt s'épanouissait d'un tendre orgueil maternel, tantôt s'augmentait d'appréhensions terribles.

Écrivains d'une rare habileté, les évangélistes savent solliciter l'intelligente collaboration du lecteur. Ils lui laissent judicieusement le soin de tirer lui-même certaines conclusions évidentes. Ainsi saint Jean note-t-il simplement que la mère de Jésus se tenait près de la croix. Un écrivain moderne aurait consacré un gros chapitre à ce fait; il aurait minutieusement analysé les sentiments de Marie, longuement décrit son attitude et ses réactions, ses pleurs, ses sanglots. Il nous aurait dit les regards compatissants de Jésus, le surcroît de douleur que lui causait la torture de sa Mère. En se bornant à rapporter la présence de Marie auprès de la croix, l'évangéliste dit tout avec une admirable discrétion. Avons-nous besoin qu'on nous décrive l'agonie qu'endurait Marie dans son impuissance? Faut-il nous signaler que la Vierge partageait l'inexprimable souffrance du Christ et que la Mère et le Fils ne furent jamais plus étroitement unis dans une même pensée? Est-il nécessaire de nous apprendre que Marie collaborait alors plus que quiconque ne le ferait jamais à l'œuvre de la rédemption? Ne savons-nous pas déjà que Marie, en pleine conformité avec la volonté divine, n'aurait pas empêché la mort du Sauveur, l'eût-elle pu?

Le Calvaire est le sommet de l'amour du Christ pour les hommes et de l'amour de Marie pour le Christ.

Soyons humblement reconnaissants à Marie d'avoir pris notre place à tous au pied de la croix, d'avoir à ce moment répondu à l'amour de Jésus par un amour parfait, d'avoir racheté par son héroïque présence notre fuite en la personne des disciples et amis du Christ.

Nous savons trop bien que depuis toujours l'homme fait de l'amour une sorte de cupidité. Selon l'esprit du monde, aimer c'est prendre et non pas donner. Saint Ignace, que je cite de plus en plus souvent en vieillissant, a consacré à l'amour une de ses plus belles méditations. Ce chef-d'œuvre d'analyse et de réflexion aboutit à un critère fort simple, d'une transparente simplicité à côté de la psychologie tarabiscotée de nos psychiatres. Selon saint Ignace, les œuvres sont le critère de l'amour, et non pas les paroles.

Lorsque l'amour, fût-il le plus éloquent, ne cherche que sa satisfaction, il est faux. L'amour vrai, lui, agit, se dépense et s'inquiète de ce qu'il peut faire pour l'être aimé.

Marie est silencieuse, mais son amour agissant atteint par ses œuvres à l'éloquence de la plus noble poésie. Pas une seule fois l'Évangile ne nous rapporte qu'elle ait dit à son Fils: « Je t'aime. » Ne l'a-t-elle pas assez montré, assez prouvé par sa vie entière? Il y a des choses qui n'ont pas besoin d'être dites.

On se souvient qu'aux débuts du cinéma les réalisateurs raffolaient des sous-titres. Ils en abusaient même d'une façon ridicule. L'auditoire s'esclaffait encore à la vue d'un personnage qui venait de tom-

ber par terre, qu'un sous-titre apparaissait sur l'écran et apprenait au public que le monsieur avait fait une chute. Le moindre incident était ainsi souligné qui n'avait besoin d'aucune explication. Comme si on eût voulu ajouter quelque chose à l'évidence la plus claire.

La vie de Marie est l'évidence même de son amour. Elle suffisait aux évangélistes et nous, quel besoin aurions-nous de gloser sur les sobres renseignements de l'Évangile ? Depuis son séjour au Temple jusqu'à ses adieux aux apôtres, depuis le moment de l'Incarnation jusqu'à la mise au tombeau du Christ, de la Nativité à la Pentecôte, bref, durant toute son existence, Marie n'a agi qu'en vertu de l'amour le plus généreux et le plus désintéressé. Sa vie n'est qu'un long geste d'amour.

La Vierge s'est définie et prophétiquement résumée une fois pour toutes en répondant à l'ange de l'Annonciation : « Voici la servante du Seigneur. »

Nous n'avons que faire d'un historien qui viendrait nous dire combien les hommes étaient chers à Marie, combien elle compatissait avec eux, priait et se dépensait pour eux. L'Église inspirée a exprimé cela par la croyance que les terribles souffrances de la Vierge sur le Calvaire étaient les douleurs de l'enfantement par lesquelles Marie devenait la Mère de tous les hommes. Notre-Dame a mis le Christ au monde sans souffrir ; dans la déchirante agonie de sa Compassion elle nous a tous portés qui étions confiés à son amour.

A notre génération qui parle tant de l'amour, qui en parle le plus souvent à tort et à travers, Marie offre, semblable à une éblouissante révélation, l'ad-

mirable traité de l'amour qu'est sa vie. Comme nous avons besoin des leçons de la Vierge! Nous assistons à une vaste banqueroute de l'amour. Divorcé de l'amour de Dieu, l'amour du prochain tourne à la haine, étouffé sous la pression de l'égoïsme, ou, privé de son sens et de son but, devient une excuse à la passion ou aux exclusivismes les plus odieux.

En perdant la foi en Dieu, nous avons sapé le fondement de l'amour du prochain, et la charité fraternelle dégénère, prend des formes aberrantes et meurt, car il est impossible de vivre parmi les hommes et de leur rester indifférent, Dieu ayant voulu que nous les aimions.

Demandons encore à Marie de nous enseigner le sens et la beauté de l'amour véritable. Ses leçons sont claires, son enseignement est exquis. Elle nous montre d'abord avec une merveilleuse simplicité que l'amour et la passion ne sont pas la même chose. Les animaux ne connaissent pas l'amour; ils n'éprouvent que la passion, qu'un désir vite satisfait. Chez l'homme il en va autrement.

Certes il est légitime que la passion voisine l'amour et s'y mêle; étant composé d'un corps et d'une âme, il est normal que l'homme aime et selon la chair et selon l'esprit. Dans le mariage, il en va toujours ainsi, sauf en des cas extrêmement rares. La passion, donc, peut servir l'amour autant que le corps sert l'âme et bien souvent une saine passion accroît et affermit l'amour.

Mais l'homme ne saurait parler d'amour qui n'éprouverait envers une femme que passion, que désir charnel. Ce qu'il éprouve en pareil cas, nous le qualifions à juste titre de luxure et sa passion ne

diffère du but du chien ou du taureau qu'en ceci: elle est complète et normale chez la bête, dégradante chez des êtres doués d'âmes immortelles.

Le paganisme moderne, qui rejette la réalité de l'âme, rabaisse l'homme au niveau de la pure animalité. Car il veut être logique: si l'homme n'a pas d'âme, il n'aime que par son corps, à la façon des animaux. Faut-il insister sur les conséquences sociales et autres de ce raisonnement? L'amour n'est plus qu'une fonction physiologique; le mariage, union éphémère qui durera le temps du désir; le concubinage, l'adultère, les passades deviennent des accouplements répétés, rien de plus. Quant au tralala sentimental et poli dont on entoure la fornication, légale ou non, ce n'est qu'un mensonge de plus par lequel l'homme cherche à se tromper sur lui-même.

Et l'on verra des écrivains dits d'avant-garde se plaindre de l'échec de l'amour là où l'amour n'a jamais existé, ou de la faillite du mariage, alors que le mariage n'est qu'un collage.

Si l'accouplement au hasard suffit à la propagation des espèces animales, ce n'est certainement pas une façon de procréer des fils et des filles de Dieu. Du pur amour de Marie est né le Fils de Dieu lui-même; du chaste amour du mari et de son épouse naissent les enfants adoptifs de Dieu. Telle est la vérité qui confère à l'amour des croyants une dignité et une qualité refusées à l'amour de ceux qui ont signé le credo de l'athéisme et de l'indignité humaine.

Encore une fois, le désir charnel prélude normalement à l'union conjugale qu'il accompagne en-

suite en alimentant, en soutenant, en accroissant l'amour des conjoints. Mais, malheur aux jeunes gens qui s'épousent uniquement à cause d'un attrait mutuel, si violent soit-il, sans réfléchir, sans se demander s'il y a entre eux autre chose que la passion, s'ils se conviennent, s'ils se respectent, s'ils sont prêts à se faire de mutuelles concessions toute leur vie durant, à se sacrifier constamment l'un pour l'autre. La même force qui les unit les éloignera invinciblement l'un de l'autre et, leur désir épuisé, ils se reconnaîtront avec horreur, avec un intolérable ennui, comme deux étrangers. Il ne saurait en être autrement, car on ne peut fonder la vie sur la chair seule.

Le plus grand amour, celui du Christ, est pur de toute concupiscence et, imitant en cela son Fils, Marie nous montre que l'amour le plus parfait peut exister sans nulle passion. L'amour de la Vierge est la gloire de l'humanité. D'une humble jeune fille l'amour a fait la Mère de l'Enfant adorable. « Le fruit de vos entrailles est béni », s'écrie Élisabeth. En la personne de Marie, cette salutation s'adresse à toutes les mères chastes qui porteront en elles le fruit précieux de l'amour.

Sur l'amour vrai se fonde un bonheur assuré. C'est l'amour qui inspire aux hommes les chefs-d'œuvre les plus émouvants de l'art et les ambitions les plus nobles. Tout cela, nous le savons, ou du moins nous devrions le savoir. Un simple coup d'œil sur ce que l'amour de Notre-Dame a accompli confirme notre certitude.

L'amour véritable est une des forces les plus puissantes et les plus fécondes qui soient et, préci-

sément à cause de cela, l'amour dévoyé, privé de son sens et détourné de ses fins, devient le pire ferment imaginable de destruction.

La belle ville de Panama fut incendiée, ravagée, détruite avec une sauvagerie inouïe; ses femmes violées et tuées, sa population entière massacrée avec une brutalité sans nom. Pourquoi? Parce que sir Henry Morgan, célèbre boucanier anglais, s'était pris d'une folle passion pour une femme qu'il ne pouvait atteindre qu'en ruinant la ville dont elle symbolisait la beauté. Entre l'objet de son désir et lui, des milliers de vies et les monuments d'une culture admirable; son amour criminel a tout anéanti comme on détruit une fourmilière d'un coup de talon. Une courtisane a entraîné Napoléon au désastre de la campagne de Russie. Les tarés, les fous, les crétins, les monstres sont presque toujours le fruit de la luxure.

L'amour dévoyé n'est que luxure; l'amour charnel n'est que passion animale. Et la luxure et la passion livrées à elles-mêmes sont une peste hideuse capable de corrompre les plus belles civilisations comme les individus les mieux doués.

Deux jeunes gens m'écrivaient dernièrement que la lecture d'une biographie du trop célèbre écrivain anglais Oscar Wilde les avait fort troublés. L'auteur défendait et excusait les perversités et les égarements sexuels de Wilde; mes correspondants, bien que soupçonnant le caractère spécieux de l'argumentation du biographe, se sentaient malgré eux impressionnés par une logique en apparence rigoureuse. J'avais entrepris de leur répondre assez longuement, lorsqu'il me vint une inspiration. « Con-

tentez-vous, leur écrivis-je, de lire dans la biographie officielle de Wilde par Frank Harris le récit de sa mort. »

Le vice avait conduit Wilde au dernier degré de l'aberration; son corps n'était plus qu'une loque pourrie, qu'une horrible infection. Au dernier moment, il se repentit dans l'excès effroyable de sa misère et mourut le front encore humide de l'eau baptismale.

Les sophismes des apologistes de Wilde ne peuvent tenir devant pareil argument.

A quoi bon insister davantage? L'expérience quotidienne, l'histoire, la littérature ne nous renseignent-elles pas suffisamment sur la cause principale des malheurs de l'humanité? Rafrâichissons notre regard au spectacle de l'amour chaste et pur.

Un enfant vient de naître. La joie immense d'un amour neuf envahit la mère radieuse. Mais vient le temps des relevailles et dès lors l'enfant exigera une attention de tous les instants, des soins incessants qui n'ont rien d'exaltant. Le doux émoi de la naissance s'est depuis longtemps dissipé, mais l'amour demeure et grandit. Quand une mère aime-t-elle le plus son enfant: dans la joie de sa délivrance et de l'apparition d'une nouvelle vie, ou dans la routine ennuyeuse et sans poésie des soins dont elle l'entoure? Inutile de répondre à cela.

Un orateur termine au milieu d'un enthousiasme indescriptible un discours éloquent sur l'amour de la patrie. Dans l'assistance un jeune homme frissonne d'exaltation. Il a une situation magnifique et le plus bel avenir s'ouvre devant lui. Il déborde de reconnaissance pour la patrie à qui il doit tout. Mais

la guerre éclate, l'envahisseur viole les frontières du pays. Le jeune homme est mobilisé, arraché à sa famille et à ses amis et à ses rêves, soumis à un pénible entraînement et envoyé au front. Comme il est loin de l'enthousiasme de la réunion patriotique! Le voilà dans son impitoyable réalité, le patriotisme: des tranchées, de la boue, les éclairs fulgurants de l'artillerie, le fracas des bombardements, les périls mortels. L'émotion se borne à la peur qui tord les entrailles. Cependant, le jeune homme, prêt à verser son sang, fait face à l'ennemi. Sa patrie, à quelle occasion l'a-t-il le mieux aimée?

Je m'excuserais d'insinuer de telles lapalissades si nos penseurs, romanciers et psychologues ne m'y obligeaient. Nos prétendus intellectuels pensent à fleur de peau et ne veulent pas admettre que l'amour est inséparable de l'abnégation et de la charité. Je ne me lasserai pas de le répéter: l'amour sans la charité n'est que concupiscence.

Celui qui aime vraiment cherche, avant toute satisfaction personnelle, le bonheur de la femme aimée. En toutes choses il passe, lui, en second lieu. Aimer, n'est-ce pas avant tout vouloir du bien à quelqu'un?

Si le bien de l'être aimé exige qu'on se sacrifie, qu'on taise son amour et qu'on s'en aille à jamais, on le fera volontiers. Vouloir du bien, telle est la pierre de touche de l'amour. Et il en va de même pour tout amour.

L'amour qui ne pense qu'à soi et qui se recherche continuellement est faux et destructeur.

Le véritable amour est aussi désintéressé que l'amour de Marie pour Jésus. Certes le Christ rendit sa Mère suprêmement heureuse; elle lui en fut

profondément reconnaissante et accepta son bonheur en toute humilité et simplicité. Mais sa grande, sa constante préoccupation était le bonheur de son Fils. Jamais elle ne se demanda ce qu'elle pouvait attendre de lui. Sa joie était surtout de pouvoir le servir dans les plus petites choses. Marie s'inquiétait de la qualité et de la variété des aliments qu'elle lui préparait, de l'état de ses vêtements, du confort qu'elle pouvait lui donner à la maison.

Pas une mère n'a joui si intensément de la présence de son Fils, n'a désiré à ce point le retenir à ses côtés. Son angoisse éperdue lors de l'incident du Temple montre bien qu'elle n'aurait pu vivre sans lui. Mais alors, l'heure de Jésus n'était pas encore venue. Quand se lèvera le jour du départ définitif, elle réprimera son désir de le suivre partout, de partager et les triomphes et les défaites et les périls de sa mission. Elle se rend aux raisons de Jésus; soumise, elle l'étreint une dernière fois et le laisse partir sans essayer de le retenir. Par amour elle eût voulu l'accompagner, par amour elle restera, privée de l'adorable intimité de sa présence. Elle se contentera de suivre parfois de loin son ministère public, en se gardant bien de lui nuire le moins.

C'est là une preuve éclatante de l'amour de Marie, puisqu'il lui eût été plus facile de suivre Jésus dans la mort que de se séparer de lui. Cela s'applique aussi au commun des mortels, en certaines circonstances: il est plus dur de renoncer pour des raisons supérieures à la présence de l'être aimé, que de le rejoindre dans les pires supplices suivant l'instinct généreux de l'amour.

Marie aimait trop pour aimer âprement, pour être avide d'amour. Elle n'était pas comme ces mères tyranniques et égoïstes qui se plaignent que leurs enfants ne pensent pas à elles, et les accusent d'égoïsme lorsqu'ils embrassent une carrière, obéissent à l'appel de Dieu ou se marient. La Vierge aimait tellement Jésus que, l'eût-il fallu, elle aurait été prête à tuer en elle son amour.

Quel contraste criant entre sa vie et l'avidité de l'âme et du corps qui s'arroge le nom sacré de l'amour! L'amour de Marie ne pense qu'à Jésus, qu'aux besoins de Jésus. Jamais la Vierge ne voudrait que les élans de son amour lui nuisent. Sa discrétion est telle que nous nous étonnons encore de la voir s'effacer si complètement durant la vie publique du Christ. Elle ne prend pas de place dans sa gloire. Elle se tient à l'écart, chez elle, ou en la compagnie des saintes femmes, tandis que chaque jour rapproche son Fils de la mort. Son amour est assez fort pour la retenir au loin, alors qu'il prodigue ses bienfaits à des étrangers.

A côté de cette parfaite générosité, combien apparaît odieuse la mesquinerie de nos contemporains qui considèrent l'amour comme une chose strictement personnelle, comme un moyen de tirer de la vie un maximum de jouissance et d'épanouir la personnalité. Tous ceux qui aiment vraiment dénoncent avec véhémence la fausseté de cette conception et protestent que l'amour ne cherche qu'à donner sans mesure.

Des jeunes hommes se privent longtemps en vue de leur mariage. Des parents se saignent à blanc pour assurer une éducation convenable à leurs

enfants (lesquels le prendront peut-être de haut avec eux par la suite). Le bon père, la bonne mère font de leur mieux pour lancer leurs fils et leurs filles dans la vie, loin d'eux parfois. Le vrai patriote sert son pays sans s'inquiéter de ce qu'il recevra en retour.

L'amour ne compte pas, dépense et se dépense sans compter. L'amour est prodigue de soi et préfère infiniment donner à recevoir.

Tel était l'amour de Marie qui a passé toute sa vie à se donner. Sa vie fut un don perpétuel à Dieu. Elle lui a fait don de ses services et de ses prières; de son corps pour le recevoir, de son âme pour l'adorer. La Vierge a continué de servir le Christ après l'Ascension. Là encore, elle s'efface dans la gloire de l'Église naissante et combien déplorons-nous de ne pouvoir la suivre qu'en imagination!

Marie reprit ses humbles tâches de ménagère chez saint Jean. Les disciples du Christ venaient la consulter souvent et la prier de leur parler du Maître. Au retour de leurs prédications, les apôtres revenaient chercher auprès d'elle encouragement et inspiration. Les pauvres bénéficiaient de son inépuisable générosité. Les vierges recevaient le voile de ses mains; les futurs martyrs apprenaient d'elle la suprême compassion et s'en allaient confirmés dans la foi; les convertis recevaient de nouvelles lumières de celle qui nous a donné la lumière du monde. Tous, elle les aimait, elle aimait tous les hommes parce qu'elle avait d'abord aimé Dieu. Le Saint-Esprit, dont elle était l'épouse, veillait sur eux. Le Christ, son Fils, les avait désirés, avait pleuré sur

eux, avait répandu sur eux la double bénédiction de ses miracles et de son enseignement, puis était mort afin qu'ils aient la voie, la vérité et la vie.

La petite Église naissante, c'était le Corps mystique du Christ, à peine moins cher à l'amour de Marie que ce Jésus né de sa chair, nourri à son sein et des aliments préparés de ses propres mains, élevé par elle, sous sa vigilance, ce Jésus mort sur la croix et déposé entre ses bras, ce Jésus glorieux de la Résurrection. En voyant croître l'Église, il lui semblait le voir grandir, lui, une seconde fois, parce que l'Église perpétuait fidèlement sa vie, transposant petit à petit dans la réalité la totalité de l'enseignement du Christ. L'image de son Fils adoré ne la quittait jamais et elle le voyait en tout et en tous, elle se sentait unie à lui dans la prière comme dans l'exercice de la charité.

Notre temps sans amour et qui parle tant de l'amour a par-dessus tout besoin d'une renaissance de charité. Mais la charité ne renaîtra pas si Marie ne vient pas prendre place à côté du Christ dans l'idéal de l'humanité. Il y a trop longtemps que nous trahissons l'amour. Si l'amour droit et pur apporte aux hommes la paix et les bénédictions de Dieu, l'amour trahi, l'amour égoïste, charnel et coupable se retourne contre nous et répand le malheur et la ruine. On ne saurait rien édifier sur la boue de la luxure et de la concupiscence. De grandes puissances prétendent asseoir leurs bases sur le mépris du mariage, l'amour libre et la promiscuité des sexes; aussi, nous ne sommes pas surpris de les voir rétrograder vers la

barbarie ou se détruire elles-mêmes à force de haines intestines et de luttes fratricides.

L'amour est et doit être la plus grande force créatrice de l'humanité. Sous plusieurs formes différentes l'amour a donné à l'homme des idéals qui l'ont fait se dépasser. L'amour a incité les hommes à servir volontairement et noblement leurs frères. Il a appris à des guerriers la douceur, la miséricorde et les œuvres de paix. Il a inspiré d'immortels chefs-d'œuvre. Il a aidé l'homme à devenir plus homme.

Mais l'art de l'amour est parfois difficile à apprendre, ses exigences ne sont pas toujours évidentes, son sens peut être obscur. C'est pourquoi il nous faut l'apprendre auprès de celle en la personne de qui il a fleuri sa plus belle fleur: Marie de Nazareth, fille du Père éternel, épouse du Saint-Esprit, Mère du Verbe incarné.

## Conclusion

En écrivant ces dernières lignes, je me rends compte combien j'ai pauvrement exécuté une tâche pourtant entreprise dans l'allégresse. Mais qui serait à la hauteur d'un tel sujet ? Et puis, il y aurait tant de choses encore à dire sur Notre-Dame et ce livre est si court ! Tandis que je le rédigeais, des perspectives nouvelles s'ouvraient devant moi que j'étais forcé de négliger. Peut-être me sera-t-il donné un jour d'y revenir. J'écrivais avec le sentiment de traiter un sujet inépuisable et, en découvrant l'admirable jardin des vertus de Marie, je me reprochais presque de me borner à mettre en relief quelques notes caractéristiques seulement de la vie et de la personnalité de Notre-Dame.

Quoi qu'il en soit de mon labeur, le voilà terminé. Me permettra-t-on un dernier mot ? L'historien qui entreprend un travail se plonge pour un temps au sein d'un passé poussiéreux qu'il ressuscite et qu'il anime ; il vit alors en la compagnie de son héros. Puis, ayant mis la dernière main à son œuvre, il retourne à ses préoccupations ordinaires, à ses soucis quotidiens et son héros n'est qu'un document de plus. Le mathématicien résout son problème, établit un théorème et quitte bientôt l'atmosphère raréfiée de l'abstraction pour les banalités courantes de l'existence. Mais qui écrit sur Marie s'émerveille de ce que son sujet ne le quitte pas une fois l'ouvrage

terminé. La Vierge lui dit en souriant: « Mon fils, nous n'avons pas fini, tu sais, ni toi ni moi. »

En effet, l'écrivain continue de sentir la présence de Marie, plus nettement peut-être qu'avant d'avoir commencé son livre. Il s'en aperçoit à ce qu'il n'est plus tout à fait le même. Il croyait développer un thème, alors qu'il découvrait un idéal. Il pensait avoir trouvé un sujet, alors qu'il avait trouvé une Mère. Il s'imaginait écrire un livre, rien qu'un livre divisé en chapitres et en paragraphes, et il contemplait Notre-Dame.

Aussi l'auteur de ce volume espère-t-il que son lecteur partagera avec lui la grâce de la présence continue de Marie. Ni à l'auteur ni au lecteur, Marie ne permettra d'écrire le mot *Fin*. Car elle demeure avec nous afin de nous conduire aux portes du ciel.

Je remercie Notre-Dame de m'avoir accordé la joie de vous parler d'elle, cher lecteur. Je sais que d'autres l'auraient pu faire bien mieux que moi; j'ose croire, cependant, qu'à la fin de ces pages nous nous sommes quelque peu rapprochés d'elle. Je prie que Marie daigne nous accompagner et nous soutenir à travers les difficultés du temps présent, à travers les affres de notre monde moderne. Comment douterions-nous de son secours? Tous les temps sont présents à Marie; tous les hommes et toutes les femmes sont ses fils et ses filles et l'univers le lieu des victoires sans éclat, mais certaines, de son Fils.

Je vous laisse dans la certitude d'être avec vous en la bienheureuse société de Marie.

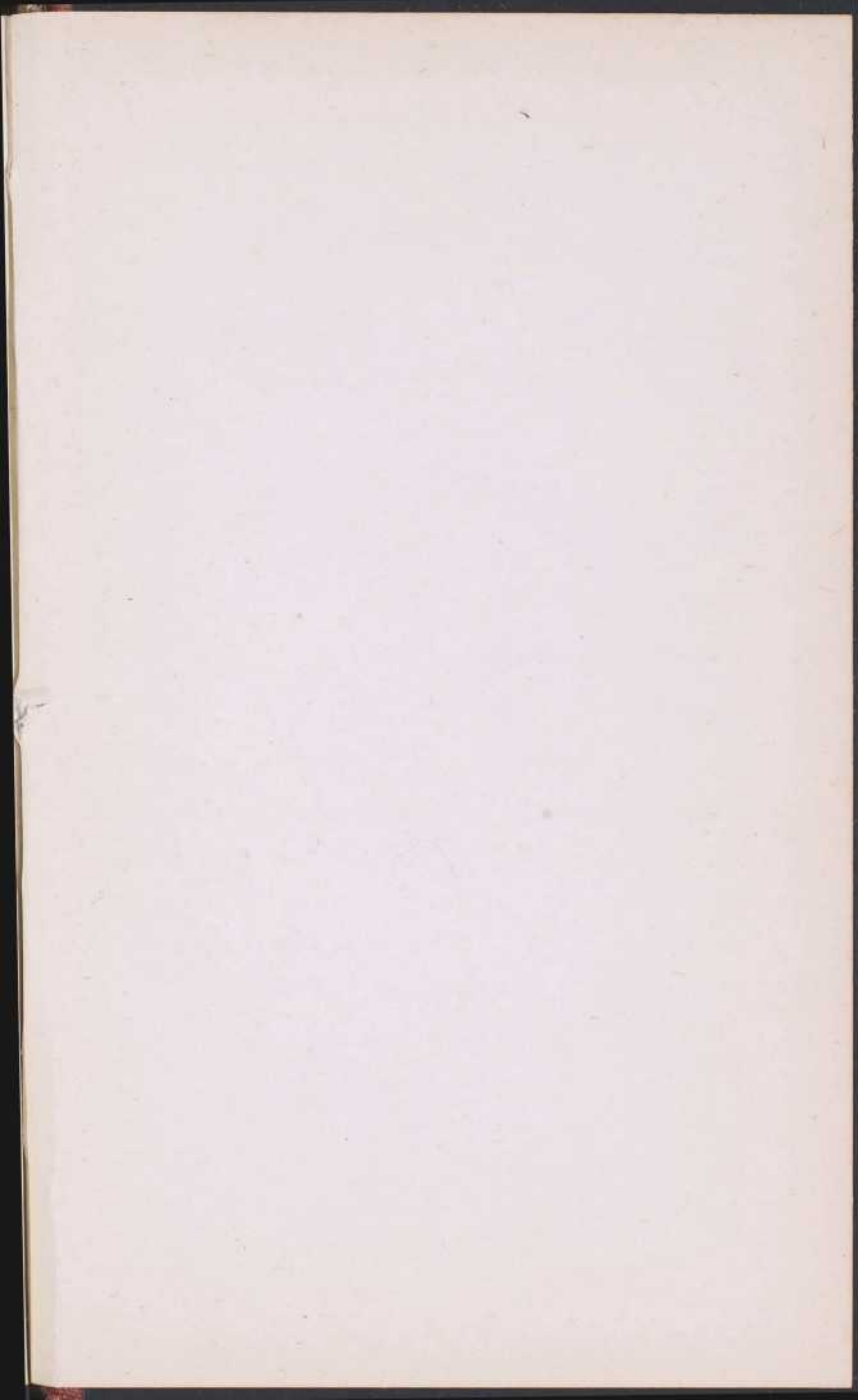
BIBLIOTHÈQUE  
SAINT-SULPICE

## TABLE DES MATIÈRES

---

INTRODUCTION — L'éternel féminin.....	5
CHAPITRE I <sup>er</sup> . — La femme en Marie.....	25
CHAPITRE II. — L'humble servante.....	66
CHAPITRE III. — La Vierge Immaculée.....	123
CHAPITRE IV. — La valeur de la personne.....	169
CHAPITRE V. — Marie et la force de l'exemple.....	206
CHAPITRE VI. — Marie et l'amour agissant.....	256
CONCLUSION.....	290

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY  
130 St. George Street  
Toronto, Ontario M5S 1A5



Dépositaire général:

**L'ENTR'AIDE**  
762 ouest, rue Sherbrooke  
Montréal - 2

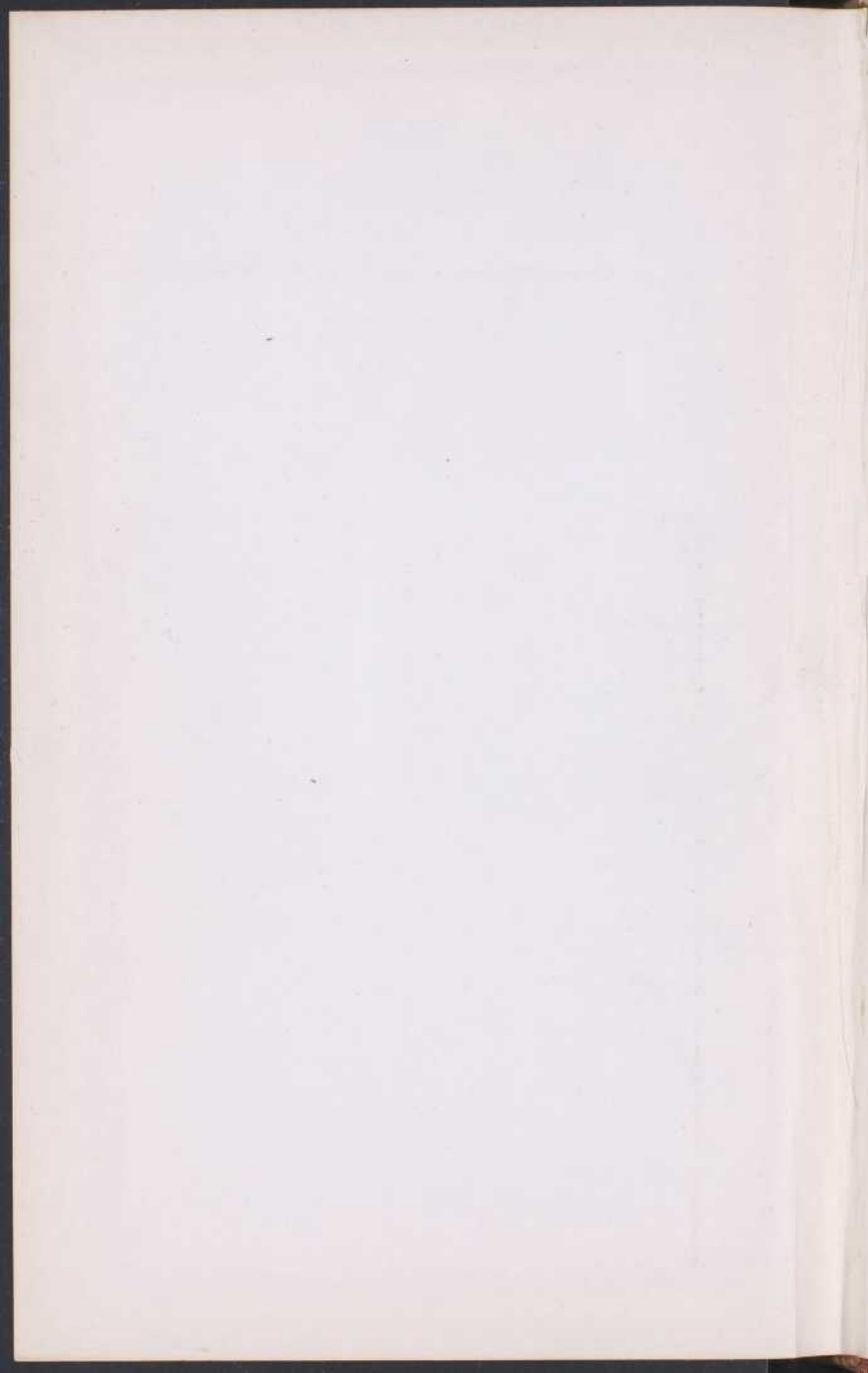


11

IMPRIMERIE DU MESSAGER, MONTRÉAL







245.6

L 884ma LORD (le P. Daniel-A[loy-  
sius]) s.j.  
Marie et le monde moderne

125459

Date d'échéance du prêt

Date of return

BNQ



000 237 844

